3 1761 03988 1768

MALVINA;

PAR

MADAME COTTIN,

AUTEUR DE CLAIRE D'ALBE, ELISABETH, &c.

Precedé de

MEMOIRES SUR LA VIE DE L'AUTEUR.

TOME PREMIER.

A LONDRES:
CHEZ COLBURN, LIBRAIRE,
CONDUIT-STREET,
Bond-Street.

1809.

PQ
2211
C412M28
1809
t.1

LIBRARY
AUG 23 1956
UNIVERSITY OF TORONTO

1112051

De l'Imprimerie de B. CLARKE,
Well-street.

NOTICE

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE

MADME. COTTIN.

LE monde ne s'écrit pas, a dit Mirabeau, et cependant il n'est pas de théâtre plus intéressant que le monde. Ceux à qui la bassesse de leur naissance, la médiocrité de leurs talents, ou le manque de fortune en interdisent l'approche, n'ont, pour se consoler d'en être exclus, que la ressource des romans. Ils y rencontrent des êtres différents de ceux qui meuvent dans la sphere étroite à laquelle eux mêmes sont condamnés, et l'attrait qu'ils y trouvent augmente en raison de l'originalité des personnages qui en sont les héros, et de la singularité des événements qui leur arrivent.

Quand ces personnages et ces événements tendent à inspirer l'horreur du vice et l'amour

de la vertu, les romans sont des livres de morale, et même, ajoute Turgot, peut-être avec un peu d'exagération, les seuls où il eut découvert de la morale. On y voit le mieux l'influence de nos actions sur le bonheur et sur la conduite de ceux qui nous environnent. C'est surtout à ce dernier titre que les romans de Madame Cottin ont obtenu une place distinguée parmi les ouvrages de ce genre.

Mais au mérite de l'intérêt et du but moral qui en rendent la lecture attachante et instructive pour le grand nombre, les romans de Madame Cottin joignent encore celui de plaire également à ceux qui vivent dans le monde. Ce sont pour eux les tableaux les plus vrais et les mieux dessinés des scenes qui ont éveillé leurs desirs, et donné une nouvelle énergie à leurs sentiments, ou qui, en les abbreuvant d'amertume, ont attendri leurs cœurs sans en émousser la sensibilité. Il faudroit être de bronze, a dit un critique judicieux, pour ne pas éprouver une vive émotion aux beaux passages de *Claire d'Albe*, de *Malvina*, d'*Amélie Mansfield* surtout, et de *Mathilde*. Il faudroit être de roche dure pour ne pas verser vingt fois des larmes à la lecture d'*Elisabeth*.

Placée entre *la Comtesse de Genlis* et la *Baronne de Staël Holstein*, Madame Cottin a sur la premiere l'avantage de cette véritable éloquence qui partant du cœur ne manque jamais de parler au cœur ; et quoiqu'elle possede moins d'érudition et de génie que la seconde, elle la surpasse dans l'art de ranimer les vertus domestiques par les tableaux les plus touchants de l'innocence, de la candeur, et de la piété filiale. C'est encore son propre cœur qui lui en fournît les traits.

Je vais donner une courte notice de la vie et des écrits de cette femme incomparable, qui fut trop tôt enlevée aux lettres qu'elle cultivoit avec ardeur, à la société qu'elle embellissoit par la douceur de son caractere et par les charmes de sa conversation, et au monde qu'elle instruisoit à la fois par ses vertus et par ses ouvrages. Je ne m'arrêterai point à lui prodiguer un vain encens. Le concert de regrets, d'estime, d'amour, et d'admiration, avec lequel sa memoire est honorée, fait son plus bel éloge. Ainsi la vérité, qui renverse à leur mort les statues que la vile adulation érige à ceux que d'heureux hazards et des crimes multipliés ont élevés au faîte des grandeurs, ouvre son temple à la vertu dans la tombe, et lui consacre dans les

cœurs sensibles un monument moins périssable que le marbre et l'airain.

Sophie Cottin, née Ristau, étoit fille unique d'un riche négociant de Bordeaux, qui fut dans la suite un des Directeurs de la compagnie des Indes de France. Elle naquit à Bordeaux ou aux environs de cette ville en 1771 ou 1772. Ses parents étant de la religion protestante, alors proscrite en France, elle fut élevée sous leurs yeux. L'exemple des auteurs de ses jours lui fit chérir de bonne heure les devoirs dont leurs leçons lui recommandoient la pratique : mais c'est surtout à sa mère qu'elle fut redevable de toutes les vertus dont la piété filiale forme la base, et de tous les talents qui rehaussent l'éclat de ces vertus. Aussi récompensa-t-elle ses soins de la tendresse la plus passionnée.

Parée à dix-huit ans de tous les dons qui attirent les hommages et héritiere d'une grande fortune, Mademoiselle Ristau eut bientôt à choisir entre plusieurs partis. Ses parents la déciderent à accepter la main de Mr. *Jean Cottin*, jeune banquier de Paris, descendu comme elle d'une famille protestante; et cette union sembloit en effet lui promettre des jours sans nuage. Jamais on ne vit une harmonie plus parfaite que celle

qui régnoit dans l'intéressante famille où Madame Cottin eut le bonheur d'entrer.

Le pere de Mr. Cottin, en lui cédant sa part à la banque, s'étoit retiré à son château de Guibeville, près d'Arpajon, et ne s'étoit reservé que le rhez de chaussée du superbe hotel qu'il possédoit dans la chaussée d'Antin, aujourd'hui, je crois, rue de Mirabeau. Le premier étage étoit occupé par Mr. *Jauge*, un des associés de la maison qui avoit épousé l'ainée des Demoiselles Cottin. Mr. *Girardot* époux de la plus jeune et également associé à la banque occupoit une partie du second étage, dont l'autre moitié formoit les appartemens de Mr. Jean Cottin, et de sa nouvelle épouse. L'une des âiles de l'hotel contenoit les bureaux de la banque et le logement du plus jeune des fils de Mr. Cottin, agé alors de seize ou dix sept ans, et d'un homme de lettres, Allemand, qui avoit été son instituteur. Le soir on se réunissoit à souper tantôt chez l'une tantôt chez l'autre des trois jeunes dames, et en hiver au rhez de chaussée chez Madame Cottin, la mere, qui n'a survécu que peu de temps à la veuve de son fils, étant morte à Paris au mois de May, 1808. Cette femme accomplie n'étoit pas moins respectable par l'étendue des ses connaissances, et par les agrémens de son esprit,

que par l'inaltérable bonté de son cœur. Quoique déja sur le retour, elle conservoit encore des restes de beauté ; et l'affabilité de ses manières, et le charme de ses discours, fesoient entiérement oublier son age. Adorée de son époux et de ses enfants, elle recueilloit le même hommage de tous ceux qui avoient l'avantage de l'approcher. Le respect me force au silence à l'égard de Madame Jauge sa fille ainée. J'ai pu jetter en passant une fleur sur le tombeau de la mere : je ne dois point offenser la modestie de l'héritiere de ses vertus et de ses talents.

La profonde douleur que Madame Cottin avoit éprouvée en se séparant d'une mere qu'elle aimoit passionnément, fut forcée de céder en quelque sorte à l'accueil charmant qu'elle reçut de la mere et des sœurs de son époux. Penchants, habitudes, caractères, tout en elles étoit conforme à ses propres dispositions. La générosité de son ame ne pût résister à l'attrait de la confiante amitié. Sa liaison avec Madame Girardot, qui étoit à peu près de son age, devint bientôt l'intimité la plus parfaite et la plus constante. Il n'y eut entre ces deux aimables femmes d'autre rivalité que celle des talents et de la noblesse des sentiments. L'une cultivoit avec succès l'art du dessin, tandis que l'autre douée d'une

imagination plus active se livroit avec ardeur à la lecture Toutes deux aimoient la musique; toutes deux, timides et rougissant d'être remarquées, mettoient leur bien suprême à vivre ignorées du monde, dans le cercle heureux de leur famille et d'un petit nombre d'amis; semblables à deux sources limpides que la même pente rassemble, et qui, roulant leurs eaux paisibles à travers un vallon solitaire, ne sont connues que de quelques habitants des hameaux voisins.

Le pere de Madame Cottin mourut en 1789, peu de tems après le mariage de sa fille. Madame Ristau le suivit quelques années après au tombeau. Dès lors Madame Cottin n'eut plus d'autres parents que ceux de son mari. Un attachement fondé sur l'estime et la confiance lui tint lieu des liens du sang, et adoucit insensiblement les regrets amers qui lui déchirérent le cœur quand elle se vit orpheline de pere et de mere.

Ce fut au commencement de l'année 1791 qu'ayant accepté la place d'instituteur des fils de Mr. Jauge, j'eus le bonheur d'être admis à la société de Madame Cottin, et de la voir tous les jours. Elle étoit alors dans la fleur de la jeunesse, et d'une figure intéressante. La blancheur de son teint, ses grands yeux bleus, et le timbre de sa voix annon-

çoient sa belle ame. L'ensemble de sa physionomie portoit l'empreinte d'une extrême sensibilité, et quiconque a vû le sourire de la bonté sur ses levres ou les larmes de l'attendrissement sur ses paupieres, ne perdra jamais le souvenir de son angélique douceur. Son maintien, son regard étoient d'une timidité dont on peut à peine concevoir l'idée, et qui contrastoit singuliérement avec cet héroisme de la vertu qu'elle possédoit au point de paroître quelquefois romanesque à ceux qui ne pouvoient s'élever à son enthousiasme pour le bien. Sincérement attachée à l'homme auquel on l'avoit unie, elle remplissoit tous les devoirs d'épouse avec la fidélité la plus scrupuleuse et l'empressement le plus vrai. Comme Claire d'Albe, elle avoit cherché dans tous les sentiments existants ce que chacun pouvoit offrir de mieux pour le bonheur de son époux; elle eût donné sa vie pour lui, mais, je crois ne point m'écarter de la vérité en disant que, son cœur n'avoit point connu l'amour. Les notions presque surhumaines que son imagination ardente lui avoit suggérées de l'empire irrésistible et doux d'une vive passion lui fesoient souvent soupçonner que son sort n'étoit pas rempli comme il auroit pû l'être, et la transportoient dans un monde idéal, où elle espéroit trou-

ver le bonheur qu'elle croyoit lui avoir été refusé. Cependant ces réveries, dangereuses pour un cœur moins idolâtre de la vertu, n'altéroient point son humeur toujours égale. Tout étoit en harmonie dans son caractere. Semblable à Malvina, elle possédoit cette complaisance qui procede de la bonté. Ce n'étoit ni par effort, ni par calcul, qu'elle plioit son goût à celui des autres : mais parceque l'image du plaisir d'autrui lui arrivoit toujours avant celle du sien.

Madame Cottin eut occasion de faire un voyage en Angleterre. Pendant le peu de semaines qu'elle séjourna à Londres, elle ne négligea pas d'apprendre la langue de l'auteur de Clarisse, et de tant d'ecrivains justement célebres dont de foibles traductions ne lui avoient qu'imparfaitement fait connoitre les immortels ouvrages. Messieurs *Plimley* et *Kelly*, directeurs d'une école de commerce à Londres, dans la place dite *Finsbury Square*, venoient alternativement passer la soirée dans la maison que Madame Cottin occupoit dans la rue de Norfolk près du Strand. L'entrée du Duc de Bronsvick en France, à la tête d'une armée de Prussiens, mes compatriotes, m'avoit fait passer en Angleterre. J'eus l'honneur d'être admis à la société où ces leçons étoient données. L'ému-

lation nous rendit l'étude de l'Anglois moins difficile, et les progrès de Madame Cottin en particulier furent extrêmement rapides.

Elle se hâta de retourner dans son pays avant le commencement des hostilités entre la France et l'Angleterre : mais à peine eut-elle passé quelques mois dans sa patrie qu'elle eut la douleur de voir la santé depuis longtemps chancellante de son mari défaillir de jour en jour. Mr. Cottin mourut de maladie à Paris en 1793.

La perte d'un époux auquel elle avoit été tendrement attachée plongea Madame Cottin dans une profonde affliction. Veuve à vingt et deux ans, elle fut effrayée de se voir seule et maîtresse d'elle même. Tous les sentiments douloureux qui pénétroient son ame de feu acquerroient aussitôt une force allarmante. Ses regrets et son effroi prirent le caractere du désespoir, et furent suivis d'une noire mélancolie qui fit craindre pour ses jours. Elle se retira à la campagne, où les beautés de la nature qu'elle se plaisoit à contempler, et les bienfaits qu'elle répandoit autour d'elle l'attachérent de nouveau à la vie. Elle prit du goût pour la botanique, et commença à herboriser avec succès.

Cependant cet état de solitude alimentoit ces réveries, auxquelles elle s'étoit livrée

même au milieu de Paris. L'amour, l'ardent amour, dont sa vive imagination s'étoit fait autrefois une si délicieuse peinture, et dont elle se sentoit encore susceptible, mais que la connaissance du monde lui fesoit redouter avec effroi, reporta vaguement le trouble dans un cœur qui avoit besoin d'aimer. Pour contenter ce besoin, pour lui donner un objet innocent, et pour en exprimer librement les sentiments exaltés, elle s'environna d'êtres imaginaires, inventa pour eux des situations peu communes et charma ses ennuis en retraçant leur histoire. Telle fut l'origine d'*Amélie Mansfield*. Le plan en étoit tracé lorsqu'une circonstance imprévue appela Madame Cottin aux environs de Rouen sur les bords de la Seine, dans une superbe campagne où elle composa en moins de quinze jours son roman de *Claire d'Albe*, qui parut à Paris en 1798. Ce premier essai de son rare talent fut vivement applaudi. Jamais les combats de l'amour et du devoir n'avoient été représentés avec plus de force et de chaleur de style; et quoique ce soit l'amour qui triomphe, l'impression que la lecture de cet ouvrage laisse dans le cœur n'en est pas moins toute entière au profit de la vertu.

Ce roman fut suivi de celui de *Malvina*,

qui fut imprimé à Paris en 1800. Madame Cottin le composa dans une maison de campagne qu'elle avoit à Champlan, à moitié chemin entre Guibeville et Paris. Elle y avoit attiré de Bordeaux Madame Verdier une proche parente, et amie de son enfance qu'elle aimoit avec idolâtrie, et qui étoit veuve comme elle, mais qui avoit deux aimables filles. Ce furent les soins qu'elle prodigua aux enfants de son amie qui lui firent imaginer la situation dans laquelle elle a placé son heroïne. C'est parcequ'elle se sentoit capable de consacrer sa vie à l'éducation des filles de Madame Verdier, et de ne jamais partager ses affections entre elles et un autre objet, qu'elle fit prêter à Malvina ce serment dicté par l'exaltation de l'amitié, sur lequel son histoire est fondée. Le mérite de cet ouvrage quant au charme entrainant d'une éloquence passionnée, est peut-être inférieur à celui de Claire d'Albe: mais il est d'un plus grand intérêt par le nombre des personnages mis en scene et par la complication des événements, qui se passant d'ailleurs au nord de la Grande Bretagne en font, pour ainsi dire, un ouvrage Anglois.

Un excellent critique Ecossois*, en payant

* Edinburgh Rev. Vol. XI. No. XXII. p. 448 and foll.

un juste tribut d'éloges à *Elisabeth*, celui des romans de Madame Cottin qui a mérité les suffrages des juges les plus éclairés et les plus sévères, s'est occupé à rechercher pourquoi les femmes peignent mieux que les hommes les impressions fugitives, les émotions passagères du cœur humain, et croit en trouver la cause, dumoins en partie, dans leur éducation. Madame Cottin, dans Malvina, pense différemment. Elle croit que " les romans sont le domaine des femmes uniquement, parceque c'est aux femmes qu'il appartient de saisir toutes les nuances d'un sentiment qui est l'histoire de leur vie tandis qu'il est à peine l'épisode de celle des hommes." " Leurs talents, ajoute-t-elle, se bornent à peindre avec chaleur ce qu'elles éprouvent, et si aucune d'elles jusqu'ici ne s'est distinguée par des productions vastes qui demandent une méditation longue et réfléchie, il ne faut pas rejetter cette vérité démontrée par les faits sur le genre de leur éducation. Combien n'a-t-on pas vû d'hommes nés de parents misérables, de la plus basse extraction, entourés de préjugés, sans moyens, sans ressources, plus ignorants que la plupart des femmes, s'élever par la force de leur génie du sein de l'obscurité a la gloire, éclairer leur

siècle, et percer jusques dans l'immense avenir ?"

En effet, s'il est vrai, comme je l'imagine, que les femmes ne s'élèvent que difficilement aux abstractions métaphysiques, et n'ont généralement que les idées qui naissent d'objets palpables, il s'ensuit que ces idées étant par leur nature toujours accompagnées de plaisir ou de peine *, les femmes doivent se trouver plus constamment sous la domination du sentiment. L'auteur de la nature leur a refusé de plâner dans les hautes régions de la pensée abstraite pour les attacher aux devoirs domestiques. Elles semblent avoir, comme a dit Chamfort, une case de moins dans la tête et une fibre de plus dans le cœur. Et certes elles n'ont pas lieu de se plaindre de ce partage. Destinées à faire le bien en détail, elles ont le beau privilege d'être sûres de dispenser le bonheur pourvu qu'elles le veuillent, tandis que les hommes les mieux intentionnés, en généralisant leurs idées pour faire le bien en grand, sont souvent entrainés dans des spéculations dangereuses qui font le malheur des peuples pendant plusieurs générations.

* Hume's Essays : Appendix concerning Moral Sentiment, p. 314, Vol. II. Edinburgh edition, 1804.

Aussi Madame Cottin avoit-elle observé précédemment dans Claire d'Albe, qu'une femme, en se consacrant à l'éducation de ses enfants et aux soins de son ménage, en donnant à tout ce qui l'entoure l'exemple des bonnes mœurs et du travail, remplit la tâche que la patrie lui impose. " Que chacune," s'écrie-t-elle, " se contente de faire ainsi le bien en détail, et de cette multitude de bonnes choses naitra un bel ensemble. C'est aux hommes qu'appartiennent les grandes et vastes conceptions, c'est à eux à créer le gouvernement et les loix ; c'est aux femmes à leur en faciliter l'exécution en se bornant strictement aux soins qui sont de leur ressort. Leur tâche est facile. Quelque soit l'ordre des choses, pourvû qu'il soit basé sur la vertu et la justice, elles sont sûres de concourir à sa durée, en ne sortant jamais du cercle que la nature a tracé autour d'elles ; car pourqu'un tout marche bien, il faut que chaque partie reste à sa place."

Après avoir livré Malvina à l'impression, Madame Cottin reprit le sujet sur lequel elle s'étoit essayée immédiatement après la mort de son mari, et publia en 1802 son *Amélie-Mansfield*, ouvrage admirable, dans lequel elle a combattu l'absurde préjugé de l'orgueil, et tracé avec un charme de style, égal,

sinon supérieur, à celui de Claire d'Albe; l'effroi dont son propre cœur étoit saisi à l'idée de cette passion terrible, qui dans un délire de peu d'instants épuise tellement tout ce que l'ame a de chaleur qu'il ne reste plus de courage pour ses devoirs, de sensibilité pour les affections douces, ni d'attrait pour la vie.

La paix d'Amiens, qui avoit rendu le calme à l'Europe affligée, et ramené la tranquillité dans les hautes vallées de la Suisse, et dans les belles plaines de l'Italie, engagea Madame Cottin à voyager dans ces pays, pour y contempler les sites variés dont la description avoit souvent ému son cœur. Rentrant en France par les Alpes maritimes, et cotoyant la Méditerranée, elle dirigea sa course vers les lieux où elle avoit passé sa première jeunesse, et se choisit au pied des Pyrénées une retraite charmante. C'est là qu'au retour de ses promenades solitaires dans des sentiers sauvages où elle se croyoit seule au monde, et où son ame interrogeoit son créateur et aspiroit à l'entendre, fortement imbue des vérités des saintes écritures, qu'elle avoit appris à méditer avec dévotion dès son enfance, elle composa en 1804 le petit poëme en prose intitulé *La Prise de Jéricho*, que Mr. Suard a inséré dans ses Mélanges de Lit-

térature. Au mérite d'une action intéressante, de la peinture fidele et animée des sentiments et des mœurs, ce poëme, suivant ce littérateur estimable, en réunit un qui suppose beaucoup de gout, celui d'avoir imité avec vérité, mais sans aucune exagération, ce style figuré qu'on appelle oriental, et qui caractérise les écrits qui nous restent du peuple Hébreu.

Ce fut aussi dans cette Solitude et dans la ferveur de cette dévotion que la Solitude fait naître, que Madame Cottin se croyant délaissée sur la terre et se soulageant du poids de sa sensibilité en tournant ses regards vers les cieux, conçut l'idée de *Mathilde* et représenta dans cet intéressant ouvrage la piété remportant une victoire douloureuse sur cette passion terrible que nulle autre ne peut balancer. Cet ouvrage fut publié en 1805.

Ceux qui ne connoissoient pas Madame Cottin ont cru qu'elle avoit cédé à la mode éphémère des Romans dévots, introduite en France à cette époque; tandis que livrée avec transport au sentiment d'adoration qu'inspire l'Etre infini de qui émanent tous les biens, c'étoit son propre cœur qu'elle épanchoit sous le nom de Mathilde.

Pour peu que l'on ait connu cette femme extraordinaire, on la retrouve dans chacun

de ses ouvrages. Ce sont autant d'effusions du cœur le plus pur et le plus susceptible d'amour qui craignant de se laisser subjuguer par une passion funeste, et néanmoins forcé d'étancher la soif d'aimer dont il est dévoré, se crée d'abord des objets imaginaires et s'élève ensuite des créatures de son imagination à son créateur.

Quand on se rappelle avec quelle ferveur elle avoit aimé les auteurs de ses jours, on n'est plus étonné du charme céleste que Madame Cottin a répandu sur l'anecdote de cette jeune fille qui partant des extrémités reculées de la Sibérie fit huit cents lieues seule à pied pour demander, à Petersbourg, la liberté de son pere exilé dans ces affreux déserts.

Ce fut en 1806, à son retour à Paris, que Madame Cottin publia *Elisabeth*, ou *les Exilés de Sibérie;* ouvrage immortel, qui transmet sa belle ame toute entiere à la postérite. C'est un miroir qui la rèfléchit trait pour trait. C'est le chef-d'oeuvre le plus parfait qui soit jamais sorti de la plume d'une femme. L'admiration ne sait où s'arrêter. Innocence, candeur, héroïsme, piété filiale, tendresse maternelle, amour d'un pere, dévouement généreux d'un enfant, tout y est peint avec vérité, tous les détails

sont de la beauté la plus exquise, parceque le jour n'est pas plus pur que le cœur où ils sont puisés.

Un critique François termine l'analyse et l'éloge de ce bel ouvrage en s'écriant: " Deviner et peindre ce que dans un petit nombre de situations intéressantes penseront, sentiront, diront, feront des ames nobles et sensibles, ne pas s'y tromper d'un môt, voilà l'imagination que le cœur inspire et qui parle au cœur, l'imagination qui touche les hommes vertueux, les femmes tendres, les esprits justes, les caracteres élevés, qui enchaine tous les suffrages dignes d'être comptés pour quelque chose!"

Si je ne venois d'apprendre qu'il s'imprime à Paris un ouvrage posthume de Madame Cottin, j'aurois été tenté de dire que celle qui avoit commencé sa carriere par la piété filiale la plus parfaite devoit la terminer par en tracer le tableau le plus touchant.

L'auteur d'Elisabeth mourut à Paris, au mois d'Août, 1807, agée de 35 ou 36 ans, au moment où elle alloit jouïr de la célébrité attachée à un grand talent, et lorsque d'un bout de l'Europe à l'autre les meres sensibles lisoient son ouvrage à leurs filles et que leurs douces larmes lui payoient le tribut le plus cher à son cœur.

Semblable à la rose brillante qui s'épanouit dans l'humble verger d'une chaumiere Indienne, et qui n'est apperçue que de quelques passants, mais dont les feuilles riches en parfum donnent un aromate précieux recherché des peuples lointains, Madame Cottin a été connue d'un petit nombre de personnes,

" Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
" l'espace d'un matin;"

mais son nom et ses ouvrages passeront aux bornes du monde et ne périront jamais.

D. BOILEAU.

Londres, ce 18 *Octobre*, 1808.

MALVINA.

CHAPITRE PREMIER.

Adieux, départ, arrivée.

ADIEU, terre chérie, asile sacré qui renferme tout ce que mon cœur aima ! adieu, restes précieux de mon amie, de ma compagne, de ma sœur ! disait la triste Malvina de Sorcy, en arrosant de ses larmes le tombeau de l'amie qu'elle venait de perdre ; adieu, ombre chère et éternellement regrettée ! le sort qui s'attache à me poursuivre, me refuse jusqu'à la triste douceur de pleurer chaque jour sur ta cendre. Je m'éloigne, et bientôt la ronce sauvage, en s'étendant sur la pierre qui te couvre, la rendra méconnaissable à l'œil même de ton amie. Je m'éloigne, et les frivoles adorateurs

de ta jeunesse oublieront bientot que tu passas sur la terre : mais tant que le ciel, en me retenant à la vie, m'empêchera de rejoindre la plus chère partie de moi-même, le cruel instant qui nous arracha l'une à l'autre, ne s'effacera point de mon souvenir. Je verrai toujours ce sourire qui voulait me consoler, ce regard qui s'éteignit en me parlant encore... —Madame, la chaise est prête, s'écria un jeune enfant, en venant interrompre Malvina au milieu de ses gémissemens. Il fut bientôt suivi d'une femme d'un certain âge, qui voyant Malvina à genoux sur la neige, la poitrine collée sur une pierre glacée, fit une exclamation de douleur.—Bon Dieu, madame ! voulez-vous donc mourir auprès de milady ? que le ciel soit béni de l'obligation où vous êtes de vous éloigner d'ici ! Durant un hiver aussi rigoureux, vous n'auriez pas résisté aux visites que vous faites la nuit et le jour à ce tombeau.—Malvina se leva sans lui répondre, à peine l'avait-elle entendue, car il est des douleurs qui isolent du reste du monde ; l'état de

celui qui en est atteint ressemble si peu à ce que les autres lui en disent, qu'il ne comprend même plus la langue qu'on lui parle. Malvina de Sorcy était Française, veuve à vingt-un ans, d'un homme qu'elle n'avait point aimé. A peine se vit-elle indépendante, qu'elle usa de sa liberté pour se réunir à une amie de son enfance, qu'elle aimait avec idolâtrie, et qui était mariée depuis quelques années en Angleterre. Durant trois ans elles vécurent ensemble, et durant trois ans, le charme qu'elles trouvèrent dans leur amitié fut tel, que plus d'une fois il fit oublier à milady Sheridan les chagrins que la conduite dépravée de son mari lui donnait, et à Malvina, l'impossibilité de rentrer dans sa patrie après un si long séjour en Angleterre. Quelques amis lui rappelèrent pourtant qu'il fallait choisir entre son amie ou la fortune qu'elle avait en France, elle le fit et n'hésita point; et ce sacrifice fut si loin d'être un effort, que, si milady Sheridan n'avait cru de son devoir de lui en montrer toute l'étendue, jamais Malvina n'aurait cru en

avoir fait un. Mais, dès-lors, n'ayant pour toute fortune que les fonds qu'elle avait apportés, et qui, placés chez un banquier, lui formaient un assez médiocre revenu, elle renonça à toutes les parures, aux amusemens de son âge et ne vécut plus que pour le plaisir de voir et d'aimer son amie.

En la perdant, elle ne songea point qu'elle allait se trouver sur une terre étrangère, isolée, sans amis et sans parens : il lui était indifférent d'être là ou ailleurs ; et son malheur lui semblait trop grand pour qu'aucune circonstance accessoire eût le pouvoir de l'aggraver ni de l'adoucir.

En mourant, milady Sheridan avait obtenu de son époux que leur fille, âgée de cinq ans, serait remise entre les mains de Malvina, et qu'elle seule dirigerait son éducation. Il y avait consenti, non par égards pour sa femme, mais pour s'alléger lui-même d'un devoir qui aurait pu gêner, par momens, son goût effréné pour le jeu et le plaisir. Il était bien aise de pouvoir assembler chez lui ses bruyans compagnons de débauche : la

présence de sa fille eût été, par la suite, un obstacle à ces réunions ; et celle de Malvina, qu'il regardait comme un censeur, lui devint même assez à charge pour qu'il lui fît entendre qu'elle ferait bien de chercher un autre domicile. Malvina, satisfaite de pouvoir emmener avec elle la fille de son amie, le fut aussi de quitter une maison où elle était révoltée de voir les ris indécens d'une bande joyeuse, remplacer le deuil, insulter a sa douleur et outrager les mânes de son amie.

Cependant elle hésitait sur le parti qu'elle devait prendre ; lors même qu'elle n'eût pas été trop jeune pour vivre seule, sa fortune ne lui aurait pas permis de prendre une maison. Elle était bien sûre, d'après le caractère de milord Sheridan, qu'il ne fallait pas compter beaucoup sur les secours qu'il donnerait à sa fille ; et puis elle se fesait un secret plaisir de fournir, elle seule, à l'entretien de l'enfant de Clara. Dans cette incertitude elle écrivit à une parente de sa mère établie dans les provinces septentrionale

de l'Ecosse, pour lui faire part de sa situation, de son goût pour la retraite, ainsi que du desir qu'elle aurait d'aller vivre chez elle, moyennant une pension. Mistriss Birton lui répondit qu'elle acceptait sa proposition, avec d'autant plus d'empressement, qu'ayant été longtemps négligée par sa famille, elle était fière de pouvoir se venger de cet oubli par un service, et que, quoiqu'elle eût été souvent dupe de son obligeance, elle ne pouvait s'empêcher de mettre encore au rang de ses premiers plaisirs, le devoir d'être utile à ses semblables et de protéger ses parens. Dans un autre moment, Malvina aurait peut-être trouvé un peu d'emphase dans la manière dont Mistriss Birton avait accueilli sa demande ; mais dans celui où elle se trouvait, la douleur ne lui laissa pas le loisir d'y songer. Il fallait quitter cette maison où elle avait goûté les seuls instans heureux de sa vie, cesser de répandre ses larmes sur la froide argile qui couvrait les restes de Clara, et dire un adieu éternel à ce tombeau qui, seul dans l'univers, lui parlait encore de

son amie. C'est là, que le jour même de son départ, elle fut renouveler le serment de consacrer sa vie entière à l'éducation de Fanny, et ne jamais partager ses affections entre elle et un autre objet; serment téméraire, sans doute, que l'exaltation de l'amitié dicta avec ferveur, que l'amour maternel recut avec transport, et que la certitude d'avoir adouci, par lui, les derniers momens de son amie, fit renouveler a Malvina avec un pieux enthousiasme.

Elle le répétait encore, lorsque Miss Tomkins, sa femme-de-chambre, vint l'arracher à ce tombeau: elle se laissa conduire en silence à la chaise qui l'attendait; en y montant elle ne pleurait plus: il est des chagrins qui n'ont ni plaintes ni larmes.

On était alors à la fin de novembre; les arbres dépouillés de leurs feuilles, et le vàste tapis de neige qui couvrait la terre, offraient à l'œil attristé un austère et monotone tableau: le froid excessif retenait chacun sous son toit, de sorte que les chemins paraissaient déserts,

et les villages inhabités ; les oiseaux se taisaient, et l'onde demeurait immobile dans sa prison glacée ; le sifflement des aquilons et l'airain retentissant interrompaient seuls le silence universel ; seuls, ils disaient au monde que le repos de la nature n'était pas celui de la mort ; mais ces images plaisaient à Malvina, elles sympathisaient avec sa douleur ; cependant elles étaient encore moins sombres que son deuil, moins tristes que son ame. Ensevelie dans de profondes méditations, son regard, sans se fixer sur aucun objet, parcourait tous ceux qui s'offraient successivement à sa vue ; tous devenaient pour elle une source de réflexions affligeantes : hélas ! disait elle, encore quelques jours et tout renaîtra ; les arbres retrouveront leur verdure, et les fleurs leur parfum ; un feu secret circule dans toutes les séves ; tout vit dans cette mort apparente, moi seule je la porte dans mon ame. Les noirs frimats et la rose odorante me trouveront également insensible ; rien ne change pour moi dans la nature, tout m'y semble immuable comme ma douleur.

Miss Tomkins, Pierre, vieux domestique français, et la petite Fanny étaient les seuls compagnons de voyage de Malvina : elle avait fait monter Pierre dans la voiture, aimant mieux retarder sa marche d'une journée, que de le laisser exposé au froid. Vivement touchés de l'état de leur maîtresse, ni lui ni Miss Tomkins n'osaient interrompre son silence, et la respectaient trop pour hasarder de la consoler ; il n'y avait que la petite Fanny qui, lorsqu'elle ne dormait pas, interrogeait Malvina, la bonne et le vieux serviteur ; et cette voix qui avait déja quelque ressemblance avec celle de sa mére tout en faisant frémir chaque fibre du cœur de Malvina, lui apportait le seul plaisir qu'elle fût susceptible de goûter encore.

Au bout de dix jours Malvina arriva au lieu de sa destination, dans la province de Bread Alben, qui sépare l'Ecosse septentrionale de la partie méridionale ; le château de Mistriss Birton était situé à quelques milles de Killinen, et son extérieur gothique, et les hautes mon-

tagnes couvertes de neige qui le dominaient, et l'immense lac de Tay qui baignait ses murs, rendaient son aspect aussi imposant que sauvage. Cependant Malvina voyait avec une sorte d'intérêt cette antique Calédonie, patrie des Bardes, et qui brille encore de l'éclat du nom d'Ossian. Nourrie de cette lecture, il lui semblait voir la forme de son amie à travers les vapeurs qui l'entouraient : le vent sifflait-il dans la bruyère, c'était son ombre qui s'avançait ; écoutait-elle le bruit lointain d'un torrent, elle croyait distinguer les gémissemens de sa bien-aimée ; son imagination malade était remplie des mêmes fantômes qui habitaient jadis le pays qu'elle traversait ; son nom même, ce nom porté jadis par la fille d'Ossian, lui semblait un nouveau droit aux prodiges qu'elle espérait. Ce n'est pas cependant qu'on pût reprocher à Malvina d'avoir une de ces têtes ardentes et exaltées, amies du merveilleux, qui le cherchent sans cesse et se perdent souvent à sa poursuite; mélancolique et tendre, dans ce moment

sa douleur seule l'égarait sans doute; aux jours de son bonheur, son imagination était vive et brillante; mais alors même on n'en disait rien, ce n'était que de son cœur qu'on parlait.

Il était près de neuf heures du soir lors qu'elle arriva chez Mistriss Birton: tout reposait dans un profond silence. Le postillon, en s'avançant au bord des larges fossés qui entouraient cet asile, aperçut tous les ponts-levis déja remontés. Pierre, inquiet de voir sa maîtresse si tard dans ces chemins, se hâte de descendre pour chercher un passage; il marche à tâtons, et se trouve bientôt auprès d'un mur qui le conduit à une large porte garnie de fer: il frappe inutilement; ce bruit, que les échos répercutent de montagne en montagne, interrompt un momens la solitude de ce lieu, et bientôt tout rentre dans le silence, il essaye, autant que ses forces le lui permettent, de grimper sur les barreaux de la porte, et en s'aidant de quelques rameaux de lierre desséchés, il trouve une corde, il la tire; le son lugubre

d'une cloche retentit dans le château, et mit tous ses habitans en mouvement. On entendit des voix s'appeler et se répondre; des lumières vont et viennent et percent l'obscurité; les portes crient sur leurs gonds, et la voiture de Malvina roule dans les cours. Mistriss Birton l'attendait dans le vestibule; en la voyant elle fit un geste de surprise; mais se remettant bientôt, elle lui dit avec beaucoup d'affabilité, qu'un si long voyage, entrepris dans une pareille saison, demandait beaucoup de repos, et qu'elle allait se hâter de la conduire dans son appartement avant de lui présenter aucune des personnes qui habitaient le château. Malvina ne demandait pas mieux, et suivit aussitôt sa cousine dans la chambre qui lui était destinée.

Mistriss Birton ne voulut entrer dans aucune conversation avec elle; après lui avoir fait prendre quelques restaurans, elle la força de se coucher, en lui disant que, quelqu'empressée qu'elle fût de faire sa connaissance et de jouir de sa société, c'était au repos, et non à elle, qu'elle

voulait que les premiers jours de la belle cousine fussent consacrés. Elle appuya sur ce mot de belle en fixant Malvina avec un regard inquiet ; celle-ci, absorbée par sa douleur, ne s'en aperçut point, et ne pensa qu'à remercier Mistriss Birton de la liberté qu'elle lui laissait, sentant bien que dans ses premiers momens le fardeau d'une conversation lui aurait paru pénible à soutenir. Aussitôt qu'elle eut couché la petite Fanny dans son berceau et l'eut placé prés d'elle, elle souhaita le bonsoir à sa cousine, qui la quitta et se mit dans son lit, où,, soit à cause de la fatigue du voyage ou des insomnies qui l'agitaient depuis deux mois, elle ne tarda pas à s'endormir.

CHAPITRE II.

Portrait. *

Infortunée Malvina ! enfin tu as cessé de souffrir ; enfin le repos apporte

* Quelques personnes ont prétendu me faire un reproche de la longueur de ce portrait ; peut-

son baume sur ta profonde blessure, et quelques instans, du moins, tu vas oublier que tu es restée seule au monde: mais s'il est vrai que les songes se forment dans le moule que les pensées font en veillant, sans, doute tu gémis encore. Cependant, durant cette apparence de calme, je veux dire ce qu'était Malvina, je veux rendre, s'il est possible, quelques traits de cette femme admirable, dont les qualités, l'esprit et la figure formaient un ensemble qui n'a appartenu qu'à elle, et que la terre n'offrira pas deux fois. Mais ou trouver des couleurs pour la peindre? Il en est de fraîches pour la beauté, de suaves pour les grâces, de brillantes pour l'esprit; mais pour ce charme pénétrant qui savait tout enlacer et faire aimer jusqu'à ses défauts, où en est-il!

Ce n'est point en disant ce qu'était, mais ce qu'inspirait Malvina, qu'on

être l'eussé-je abrégé beaucoup, s'il n'eût été que l'ouvrage de mon imagination; mais presque tous ses principaux traits étant pris dans la nature, je n'ai pu me résoudre à en sacrifier aucuns.

pourrait la faire connaitre ; ce n'est point les éloges qui accompagnaient son nom, mais l'emotion avec laquelle on le prononçait, qu'il faudrait rendre. Tout être qui, admis dans son intérieur, avait pu la voir et l'écouter, éprouvait, en pensant à elle, un sentiment différent que pour toute autre personne, et dont il ignorait le nom ; car ce qui plaisait le plus en elle n'en avait point : avec beaucoup d'esprit, elle possêdait quelque chose de mieux qui le fesait oublier ; et tandis que beaucoup de femmes s'enorgueillissent dès louanges qu'on donne au leur, Malvina aurait beaucoup perdu si on avait pensé au sien.

Je ne prétends pas dire que Malvina fût sans défauts ; mais chez elle, ils semblaient un attrait de plus ; je n'en saurais donner d'autres raisons, que de dire qu'ils étaient ceux de Malvina, et qu'on ne la voulait pas mieux, parce qu'on ne la voulait pas autre. Ce n'était ni tel agrément, ni telle qualité qu'on remarquait en elle ; car, à l'exception de cette bonté qui suppose tant de vertus et qui n'en paraît

pas une, rien ne semblait saillant dans son caractère, parce que tout était en harmonie.

Malvina possédait cette complaisance que la politesse copie et n'imite point: ce n'était ni par effort, ni par calcul, qu'elle pliait son goût à celui des autres, mais parce que l'image du plaisir d'autrui lui arrivait toujours avant celle du sien.

Malvina obligeait un indifférent comme on sort un ami; il n'y avait que les siens qui sussent qu'elle gardait pour eux quelque chose de mieux encore. Sans doute il faut avoir été l'amie de Malvina pour avoir connu, dans toute son étendue, ce qu'est le dévouement de l'amitié; celle-là seule, à qui elle avait donné ce nom, pouvait dire avoir été véritablement aimée, puis qu'elle avait inspiré ce sentiment inconnu de nos jours, qui donne sa fortune sans calcul, comme sa vie effort.

Afin de finir le portrait de Malvina, je ne parlerai point de sa bienfesance, car ce sujet serait inépuisable; je n'aurais jamais assez dit du charme secret et doux

qu'elle trouvait à être l'auteur de la prospérité d'autrui, ni comment un long usage de ce plaisir y rendait chaque jour son cœur plus sensible, au point de lui faire croire qu'elle perdait tout ce qu'elle ne donnait pas.

S'il est vrai que les vertus nous furent données par l'Etre-Suprême, comme une lumière pour le connaître, et un moyen de nous rapprocher de lui, qui, plus que Malvina, devait avoir cette confiance profonde de l'existence d'un Dieu, et cette piété sincère qui ne fait voir, dans cette vie, qu'un moyen d'en obtenir une plus heureuse ?

Quoique douée d'un cœur tendre et même passionné, Malvina n'avait jamais aimé que son amie. Habituée dès son enfance à ne vivre que pour elle, à ne jouir que de son amitié, elle ne se figurait pas qu'il existât d'autres biens. Sans doute une vive passion aurait pû bientôt l'arracher à cette erreur ; mais l'homme auquel on l'avait unie n'était pas propre à la lui inspirer, tant, à cause de la disproportion des âges que du peu de rap-

ports des caractères : aussi Malvina ne recueillit-elle d'autre fruit d'une union si désassortie, qu'une douceur à toute épreuve, et la conscience d'avoir rempli ses devoirs avec la plus austére rigidité. Elle avait fini même par gagner la confiance de son mari ; car si sa touchante beauté fesait naître les désirs, sa pudeur les enchaînait. Timide, modeste, rougissant d'être remarquée, ses yeux, toujours baissés, lui laissaient ignorer qu'elle était l'objet de tous les regards ; et comme il n'y avait point de femme qu'elle n'effaçât par ses charmes, il n'en était point qu'elle ne surpassât davantage par ses vertus : tous le voyaient avec admiration, elle seule n'en savait rien.

Sans doute ceux qui l'avaient aimée en silence durant son marriage, osèrent le lui dire lorsqu'elle fut libre ; mais son ame, fatiguée par une longue tyrannie, avait plus besoin de repos que d'agitation : elle ne voulait, ne desirait que l'amitié. Milady Sheridan était l'idole qu'elle déifiait ; elle vola dans ses bras, et ne voulut plus d'autre plaisir : son amie

était malheureuse, sa tendresse redoubla. Ah! sans doute, qui n'a pas vu souffrir ce qu'il aime, ne sait point encore jusqu'où il peut aimer!

Ainsi Malvina, arrivée à vingt-quatre ans sans avoir connu l'amour, ne se croyait pas susceptible d'en éprouver; mais, pour y avoir été étrangère, on n'y est pas inaccessible. Hélas! pourquoi l'ignorait elle?

Non-seulement elle croyait avoir la certitude que ce sentiment ne pouvait rien sur elle, mais elle y joignait la ferme résolution de le repousser. N'avait-elle pas promis de servir de mère à Fanny? Ne devait-elle pas consacrer sa vie entière à remplir ce devoir? et n'aurait-elle pas regardé comme un crime tout ce qui aurait pu l'en distraire? Dans ces dispositions, rien ne pouvait lui convenir davantage que la retraite où elle se trouvait: aussi l'idée d'y vivre loin du monde et de pouvoir s'y livrer entièrement à ses regrets et à son enfant, avait-elle répandu une sorte de douceur sur l'amertume de sa peine.

CHAPITRE III.

Une plus ample connaissance.

Il était fort tard le lendemain lorsque Malvina se leva. A peine avait-elle passé sa robe et commençait-elle à faire connaissance avec son appartement, qu'en jetant un coup-d'œil sur les différens points de vue qui s'offraient de ses croisées, elle fut frappée de celui qu'on apercevait du cabinet à côté de sa chambre: les eaux bleuâtres et transparentes du lac s'étendaient au loin, et les vapeurs qui s'élevaient de son sein ne permettaient pas d'apercevoir ses bornes. Sur un de ses côtés, les montagnes, couvertes d'une forêt de noirs sapins dont les têtes robustes défieraient la fureur des tempêtes, entrecoupées de profonds ravins, du sein desquels de vastes et impétueux torrens se versaient à grand bruit, fesaient un contraste frappant avec le silence qui habitait les montagnes de l'autre rive;

celles-ci, encombrées d'énormes blocs de granit, entassés les uns sur les autres et sans aucun vestige de végétation, offraient à l'œil attristé, l'image du chaos et de la destruction.

Tandis que Malvina considérait attentivement ce tableau, elle fut interrompue par une voix caressante qui s'informait d'elle avec intérêt; elle se retourne, et aperçoit Mistriss Birton dans le déshabillé le plus élégant, et qui, lui souriant gracieusement, lui dit: Ah! ma belle cousine, ce ne sont point ici les aspects toujours rians de notre France; c'est là seulement que se déploient tous les bienfaits de la nature, nous n'avons ici que ses rigueurs; mais, en attendant que la belle saison vienne un peu égayer nos montagnes, j'ai eu soin de faire placer ici différens tableaux des meilleurs maîtres des écoles italienne et flamande. Croyez-moi, il vaut mieux regarder le beau ciel de France et d'Italie en peinture, que celui d'Ecosse en réalité. Malvina leva les yeux, et aperçut en effet plusieurs jolis paysages disposés avec goût sur

le papier vert qui ornait son cabinet. Touchée de cette attention, et l'attribuant au bon cœur de Mistriss Birton, elle lui prit la main et lui dit: Je suis bien reconnaissante, ma cousine, de tout ce que vous faites pour moi; ces soins attentifs, dont je suis l'objet, me disent tout ce que vous êtes: qui s'occupe ainsi d'une étrangère, doit faire le bonheur de tout ce qui l'entoure. C'est du moins le but où j'aspire, lui répondit Mistriss Birton, et c'est la principale raison qui m'a engagée á vivre dans cette solitude; cette terre étant seigneuriale et ayant un grand nombre de vassaux, je veille sur eux, je les soulage; et comme ils voient en moi l'arbitre de leur destinée, je fais en sorte qu'ils y voient aussi la source de leur bonheur. Malvina applaudit à ce discours, que mistriss Birton avit prononcé avec un peu d'emphase; mais elle n'en fut point attendrie, et elle se reprocha intérieurement de n'être pas plus sensible au mérite de Mistriss Birton. Peut-être qu'un observateur, moins indulgent ou plus

éclairé, aurait pensé que quand la bonté se montre au lieu de se laisser voir, elle doit être honorée encore, mais qu'elle ne peut plus toucher.

Puisque vous m'avez permis, dit Malvina, de passer quelques jours sans descendre, je vais en profiter dès aujourd'hui et rester chez moi, loin du monde, que j'ai quitté depuis long-temps.... — Vous êtes libre, entièrement libre, ma cousine, interrompit Mistriss Birton; j'ai toujours su mettre mes amis si à leur aise chez moi, qu'ils croyaient être chez eux, et je ne ferai certainment pas d'exception pour vous. Au reste, je vous engage d'autant moins à m'accompagner dans le salon, que j'ai, pour quelques jours encore, une société qui ne vous conviendrait guère, des jeunes gens très-gais, très-bruyans..... Mais quand nous serons en famille, vous nous reviendrez.

Malvina fit une inclination, et sa cousine la quitta. Durant plusieurs jours, elle la vit fort peu et ne s'en plaignit point. Le malheur avait beaucoup

exalté sa dévotion habituelle, et cette disposition si naturelle aux ames tendres, lui fesait chérir la solitude avec passion; car on sait que la solitude est le sejour auguste que la religion s'est réservée dans tous les siècles, que c'est là qu'elle communique ses inspirations, que coulent les larmes de contrition, et que les soupirs du cœur sont entendus des cieux.

Cependant la bonne Miss Tomkins n'était pas contente de voir sa maîtresse toujours renfermée dans son appartement; il lui semblait que la distraction pouvait être employée avec succès contre la douleur, et trouvait très-mauvais que Mistriss Birton laissât pleurer sa cousine toute seule, tandis que la joie régnait dans le salon. Elle se hasarda un matin à en parler à Malvina, en lui apportant son déjeûner.—Est-ce que madame ne descendra pas aujourd'hui? Tout le monde part demain; et si j'osais dire mon avis, je crois que madame pourrait s'amuser là-bas. — Hé! ma bonne Tomkins, vous savez bien que je ne suis pas disposée à m'amuser.—Mais si

madame voulait essayer seulement.... d'ailleurs, on a tant de desir de la voir.—Mais je ne suis connue de personne ici.—Qu'est-ce que cela fait: on a entendu parler de madame, et on est impatient de la connaître. Chacun me questionne: Pourquoi votre maîtresse ne paraît elle pas? est-ce qu'elle est malade? pourquoi se cache-t-elle? est-ce qu'elle est laide? .... Ha! ha! comme je leur ai répondu, avec dédain, qu'ils parcourraient en vain leurs trois royaumes avant d'y trouver une figure comme la vôtre: cela n'a fait que redoubler la curiosité.—Et vous croyez que, pour la satisfaire, je quitterai ma retraite tant qu'on m'y laissera en paix?.... Ma bonne, interrompit la petite Fanny, dites donc à maman qui était ce joli gentilhomme, celui qui avait le plus d'envie de la voir, qui m'a tant caressée et m'a donné tous ces bombons.—C'est Sir Edmond Seymour, repartit Miss Tomkins, le neveu de Mistriss Birton; il est beau comme un ange, et puis si affable, si gracieux envers tout le monde! Il est vrai qu'on

dit que c'est un franc libertin ; mais, pour moi, je n'en sais rien ; je ne me mêle point de tous les caquets des domestiques. —Et vous faites bien, ma chère Tomkins ; évitez, autant que vous le pourrez, ces sortes de conversations, si vous voulez vivre tranquille : ma cousine me paraît une excellente femme, et.... —Quant à cela, madame, interrompit Miss Tomkins, ce n'est pas ce que tout le monde dit ici, et on m'a déja raconté des choses.. mais Dieu me préserve de dire du mal de mon prochain ; on le connaît toujours assez tôt. Je voudrais seulement que madame consentît à se distraire ; quand je la vois toujours pleurer, il me semble que je suis plus vielle de dix ans.—Ma bonne Tomkins, reprit doucement Malvina, laissez-moi le choix de mes distractions, je vous prie, et croyez que j'en trouve davantage dans ma solitude que dans le monde.—Miss Tomkins secoua la tête, comme n'étant pas convaincue de ce que sa maîtresse lui disait ; mais, n'osant pas la presser davantage, elle sortit sans ajouter un mot.

Le surlendemain, Mistriss Birton fit dire à sa cousine qu'elle l'attendait à déjeûner dans son appartement. Quoique cette invitation contrariât un peu Malvina, elle ne crut pas devoir s'y refuser, et descendit. Elle trouva Mistriss Birton seule dans un salon où le déjeûner était préparé. Enfin, ma chère Malvina, lui dit-elle en la voyant entrer, toute ma société est partie, et je peux jouir du plaisir de me trouver avec vous. —Je crains bien, ma cousine, reprit Malvina, d'être peu propre à vous en procurer, et je vous plaindrais, si vous n'aviez d'autre société que moi. — Pourquoi donc, ma cousine ? vous me paraissez très-aimable. Au reste, je ne suis pas absolument seule dans mon château, et vous ferez connaissance, à dîner, avec ceux qui y résident avec moi ; mais, pour cette matinée, je vous l'ai réservée toute entière. Malvina se sentit plus gênée que reconnaissante de cette attention : elle aurait voulu y répondre ; mais n'ayant presque rien à dire à sa cousine, elle ne fut frappée que

de l'idée d'avoir une conversation de plusieurs heures à soutenir, et l'effroi qu'elle en conçut augmenta encore la difficulté qu'elle y trouvait.

Dans cette disposition, elle s'assit assez tristement auprès du feu devant une table servie avec profusion, Mistriss Birton ne la pressa point de manger avec affectation, mais lui fit remarquer avec soin ce qu'il y avait de plus délicat, et tâcha d'exciter son appétit ainsi que sa gaîté. Malvina la remerciait toujours, et cependant, fatiguée de tant d'attentions, elle aurait préféré le plus négligent oubli, à ces prévenances officieuses qui ne laissent pas respirer un moment; car Mistriss Birton, avait beau vouloir se faire bonne, comme la nature ne l'y portait pas, ses soins manquaient toujours de cette cordialité qui met à son aise, et ses discours, de cet abandon qui s'insinue dans le cœur.

Le déjeûner étant fini, et la conversation épuisée, Mistress Birton proposa à sa cousine de parcourir l'intérieur du château, et la conduisit d'abord dans un

joli salon de musique ; elle lui montra des orgues, des pianos, des harpes, enfin toutes les sortes d'instrumens possibles. De là elles passèrent dans une spacieuse bibliothèque qui les conduisit à une vaste galerie de tableaux : des poêles souterrains échauffaient ces pièces ; et leurs différens tuyaux se réunissant auprès de l'appartement de Mistriss Birton, elle avait fait construire audessus une petite serre chaude où elle cultivait, en toutes saisons, les arbrisseaux odorans, que des climats plus doux ne voient naître que l'été: par une ouverture ménagée avec art, la rose, l'oranger et l'héliotrope exhalaient leurs parfums aromatiques dans son boudoir. Cette petite pièce, peinte à fresque sur le mur, représentait un bocage de verdure, entremêlé de touffes de fleurs si bien imitées, que chacun, trompé par leurs couleurs, et séduit par l'odorat, se croyait au milieu des champs ; quelques glaces, dont les bordures étaient cachées par des feuillages découpés, égayaient encore ce séjour, et dans le fond une ottomane

placée dans une alcove, et cachée par un rideau de crépe, présentait l'asile de la volupté.

Quoique Malvina eût été accoutumée à l'opulence dans sa patrie, et chez milady Sheridan, jamais néanmoins l'image d'un luxe aussi recherché n'avait frappé ses regards; il lui eût paru inconvenable à Paris et à Londres, qu'était-il donc dans le nord de l'Ecosse ? Que de frais pour faire venir tous ces ornemens; que d'ouvriers pour les mettre en œuvre; que de soins pour les entretenir; il n'aurait pas fallu la moitié autant de peine et de dépense pour fonder un hospice, et dans un pays aussi sauvage, il eût été un bienfait inattendu. Ce boudoir n'y semblait qu'un choquant contraste. Tandis que Malvina fesait toutes ces réflexions à part elle, Mistriss Birton, comme si elle eût deviné sa pensée, lui dit: Ma belle cousine, vous semblez surprise, je le vois, de trouver quelques commodités dans le fond de cette province, et peut-être me blâmez-vous d'avoir donné trop à

mon goût à cet égard ; mais sachez, du moins, que je ne m'y suis livrée qu'après avoir fondé des établissemens utiles. J'ai dans une aîle de mon château, une école pour les enfans, une infirmerie pour les malades et une forge où, je distribue gratis, aux pauvres habitans de ma terre. du fer et des outils pour gagner leur vie.—Ah ! oui ma cousine, répondit Malvina attendrie, voilà qui rachète bien le trop d'élégance de votre boudoir ; il est permis de se donner quelques plaisirs quand on a commencé par songer aux autres ; mais, je vous en prie, allons voir ces honorables institutions : ici on peut louer votre goût sans doute, mais c'est-là qu'on doit apprécier votre cœur. —Je voudrais fort vous obliger, reprit Mistriss Birton ; mais, ayant fixé de n'aller que deux fois par mois visiter ces établissemens, je craindrais que ceux chargés d'y veiller ne s'autorisassent de mon exemple, si je manquais moi-même à l'ordre prescrit ainsi nous attendrons au jour marqué.—Comme il vous plaira, répliqua Malvina un peu surprise ; mais

ne pourrais-je pas y aller seule ?—Non, ma chère, je ne veux pas me priver du plaisir de vous y conduire, et vous me désobligeriez si vous y alliez jamais sans moi.

Malvina n'insista pas, et sans trouver précisément rien à blâmer dans le ton et les discours de Mistriss Birton, elle sentit qu'il y avait là quelque chose qui ne lui plaisait pas ; car, si son esprit était plus disposé que tout autre à l'indulgence, son cœur avait une pénétration rapide qui lui fesait saisir dans l'instant les secrets motifs de ceux qui lui parlaient. Avant d'avoir réfléchi, avant même d'avoir pensé, l'impression était reçue : souvent il lui arrivait de se blâmer de ces mouvemens involontaires, mais elle ne pouvait les vaincre ; en vain, à force de raisonner, se persuadait-elle de leur injustice, son cœur ne se rendait pas à ses raisons, et s'il était facile de tromper son jugement, il ne l'était pas d'échapper à son instinct.

Comme elle se disposait à quitter sa cousine, celle-ci lui dit :—Ma chère Mal-

vina, afin de vous faire oublier, s'il est possible, que vous n'êtes point ici chez vous, je voudrais que vous me dissiez avec franchise, si vous préférez manger dans votre appartement: on pourra trouver cela un peu singulier, mais n'importe, je veux me prêter à tous vos goûts. Malvina fut tentée un instant d'accepter la proposition; cependant, en réfléchissant qu'elle serait obligée de donner quelques momens à sa cousine, elle trouva plus convenable de choisir l'heure des repas, et lui dit que, quoique l'excessive tristesse qui l'accablait lui fît craindre d'être une compagnie bien maussade, néanmoins, si sa cousine n'en était pas effrayée, elle descendrait dîner.—Pourvu que cela vous convienne, ma chère Malvina, pourvu que vous veniez de votre plein gré, soyez sûre de tout le plaisir que je trouverai à me réunir à vous; d'ailleurs, pourquoi redouterais-je votre tristesse? la douleur d'autrui peut-elle m'être étrangère: ah! ne craignez pas d'exhaler la vôtre dans mon sein; j'ai trop souffert moi-même, je connais trop les maux dont la sensi-

bilité est la source, pour ne pas compatir aux vôtres.—Malvina le crut, et plaignit sa cousine des chagrins dont elle disait avoir été la victime; mais elle sentit, en même temps, que ce n'était pas à Mistriss Birton qu'elle aimerait à parler des siens.

CHAPITRE IV.

De nouvelles connaissances.

Depuis que Malvina avait perdu son amie, c'était la première fois qu'elle avait soutenu une si longue conversation; fatiguée de l'effort qu'elle venait de faire, elle se rendait avec précipitation dans sa chambre, lorsqu'en enfilant un corridor, elle fut saluée par un homme d'environ trente ans, d'une figure noble et dont les manières paraissaient respectueuses et polies: elle se contenta de lui faire une légère inclination, et passa son chemin sans s'arrêter. Il n'en fut pas de même de M. Prior; quoiqu'il eût été le seul

dans la maison qui n'eût éprouvé aucune curiosité de voir madame de Sorcy, il ne put la fixer sans être frappé : en effet, comment eût-il été possible de l'envisager avec indifférence ; quel être sur la terre aurait pu voir sans émotion ses yeux noirs si vifs et si touchans, et les perdre de vue sans regret. Quand Malvina fut passée, M. Prior se retourna pour la regarder encore : quand elle eut tourné dans la galerie qui conduisait à son appartement, il avança quelques pas, alongea le cou pour la voir plus long-temps ; resta un moment immobile à sa place lorsqu'elle eut disparu, et puis continua sa route plus lentement et en rêvant à la charmante personne auprès de laquelle il allait vivre. M. Prior était d'une noble famille écossaise, ses parens, chargés de beaucoup d'enfans et sans fortune, lui avaient fait prendre l'état ecclésiastique, et il s'était conformé d'autant plus volontiers à leur volonté, qu'aimant passionnément l'étude et la littérature, il espérait pouvoir se livrer aisément à ses goûts dans son état ; mais ce n'était pas le moyen d'y réussir.

Dans celui-là, comme dans tout autre, les talens font moins que l'intrigue, et M. Prior, avec le cœur le plus droit, l'esprit le plus cultivé et les mœurs les plus pures, n'avait pu trouver une place qui lui donnât de quoi vivre; il était dans cette situation, lorsque le hasard lui procura la connaissance de Mistriss Birton dans un voyage qu'elle fit à Edimbourg: elle avait assez d'esprit pour apprécier celui de M. Prior; et, flattée de retirer chez elle un homme d'une famille noble, elle lui offrit une place de chapelain dans son château, avec cent guinées d'appointemens. Séduit par l'air gracieux de Mistriss Birton, et par l'espérance de consacrer tous ses momens à l'étude, dans les montagnes escarpées et sauvages de Bread Alben, il accepta avec enthousiasme l'offre qui lui était faite. Charmé de la position solitaire de son nouvel asile, son étonnement, en voyant l'intérieur, surpassa beaucoup celui de Malvina, et l'élégante somptuosité de ce lieu lui fit naître des soupçons que l'expérience rectifia peut-être dans la suite;

mais quel que fût le jugement qu'il porta sur Mistriss Birton, jamais il ne s'ouvrit sur ce sujet à personne, ce secret était concentré dans son cœur, peut-être appartiendra-t-il à la seule Malvina d'en recevoir la prompte confidence.

Lorsque Malvina descendit pour le dîner, elle trouva dans le salon, outre M. Prior, deux dames qu'elle ne connaissait pas, et qui, aussitôt qu'elle parut, la regardèrent avec une avide curiosité. Mistriss Birton se leva pour aller au-devant d'elle, et lui dit : Permettez, ma belle cousine, que je vous présente les amis de ma solitude, qui seront sans doute charmée de la nouvelle compagne qu'ils vont avoir. Voici d'abord M. Prior, chapelain de ma maison, et dont la noble naissance est le moindre mérite ; les fonctions qu'il remplit ici sont bien au-dessous de ses talens, et je dois rendre grâce à sa mauvaise fortune, qui l'a forcé de s'y réduire. Vous voyez ici, continua-t-elle, en se retournant vers une vieille dame de cinquante ans, Mistriss Melmor, ancienne amie de ma mère. Veuve d'un

homme de qualité, et ruinée par un procès, elle est venue partager ma retraite avec sa fille, que vous voyez avec elle.—Cette jeune personne, quoiqu'âgée à peine de dix-sept ans, a déja de rares talens, et ses soins pourront vous être utiles pour la jeune orpheline que vous avez auprès de vous.—Malvina répondit avec douceur, qu'elle serait charmée de jouir des talens de Miss Melmor pour son propre compte, mais qu'elle serait bien fâchée d'employer un seul de ses momens à la tâche pénible d'enseigner un enfant; qu'un pareil soin ne pouvait être pris que par une mère.—Mais, si je ne me trompe, madame, lui dit Mistriss Melmor, cette jeune miss n'est pas votre fille?—Non, madame, répondit Malvina en retenant ses larmes; mais le malheur l'a rendue plus qu'une fille pour moi.—Ah! j'entends: sa mère était votre amie, et vous l'avez adoptée à sa mort ....—De grâce, n'interrogez pas ma cousine sur un article aussi délicat, interrompit Mistriss Birton, je n'ai pas osé moi-même lui en parler encore; je

sais trop qu'il est des blessures que le temps seul peut guerir.—Mais il en est, ajouta Malvina, sur lesquelles le temps passe en vain; il ne les guérit pas.—Ne désespérons de rien, ma chère, lui dit Mistriss Birton, en la baisant doucement sur le front, nous verrons un jour ce que pourra sur vous le zèle de ma sincère amitié.—Durant cette conversation, M. Prior n'avait point ouvert la bouche, ni cessé de regarder Malvina. Ce visage abattu et décoloré lui paraissait ce qu'il avait vu de plus touchant au monde; chaque mot qu'elle prononçait remuait vivement son cœur, et il s'étonnait que d'autres voix osassent se mêler aux doux sons de la sienne. En vain cherchait-il à se rappeler les plus intéressantes femmes qu'il avait connues; aucune ne pouvait entrer en comparaison avec Malvina. Miss Melmor fut la première à s'apercevoir, ou, du moins, à remarquer sa préoccupation.—Je me trompe fort, dit-elle, si la tristesse de madame de Sorcy n'a pas déja gagné M. Prior, et s'il n'est pas au moment

de pleurer avec elle sur des malheurs qu'il ne connaît pas encore; que sera-ce donc si elle les lui raconte?—Et que pourrai-je apprendre que je ne sache déjà? s'écria vivement M. Prior: l'accent, le maintien, la physionomie, ne sont-ils pas les plus éloquens interprètes de la douleur? Ah! si les infortunés n'avaient que des paroles pour la peindre, ils ne seraient jamais entendus. Malvina leva ses beaux yeux sur M. Prior avec un léger signe d'approbation; elle ne l'avait point remarqué encore, et en le regardant davantage, elle se sentit prévenue en sa faveur. Sa physionomie, quoique grave et austère, avait quelque chose d'extrêmement sensible qui ne pouvait pas échapper à l'œil de Malvina; mais, pour y découvrir ce caractère, peut-être fallait-il y participer soi-même; et d'après cela, Miss Melmor ne l'aurait jamais aperçu, quand bien même elle eût passé sa vie avec M. Prior.

Pendant le dîner, elle interrogea plusieurs fois Malvina sur les divers amusemens de Londres. Je les ai peu

connus, lui répondit celle-ci, milady Sheridan n'allait jamais dans les lieux publics que par complaisance pour son mari; il était rare qu'il l'exigeât, et je ne sortais jamais sans elle.—Ah! bon Dieu! reprit Miss Melmor, comment se peut-il qu'on fasse un si triste usage de sa liberté, et qu'on se prive des bals, des spectacles, des fêtes, quand on est maîtresse d'en jouir? J'avoue, pour moi, que je ne desire pas d'autres plaisirs.... —Croyez ma chère, interrompit Mistriss Birton, qu'on s'en lasse bien vîte: j'en ai joui avec excès dans ma jeunesse: on m'a enivrée de tout ce que les triomphes de l'amour propre ont de plus doux; mais, revenue de ces chimères dont j'ai bientôt connu le vide, j'ai quitté le monde avant qu'il m'eût quittée. En vain il a cherché à me rappeler dans son sein, j'ai résisté à toutes ses avances, pour me consacrer aux seules jouissances réelles, la bienfesance et l'amitié; et à présent, que je ne suis plus ni jeune, ni jolie, je me trouve bien de n'avoir pas donné toutes mes années au plaisir.

Mistriss Melmor se répandit en éloges sur la haute sagesse de son amie ; Malvina les trouva si outrés, qu'ils lui ôtèrent l'envie d'en donner aucun : d'un autre côté, apercevant sur les lèvres de M. Prior, un léger mouvement qui retenait un sourire, elle s'en étonna, car le discours de sa cousine lui avait paru fort sensé. Mais toutes ses idées furent bientôt écartées par les souvenirs douloureux qui la poursuivaient sans cesse ; et avant la fin du repas, elle demanda et obtint la permission de se retirer.

CHAPITRE V.

La Bibliothèque.

Malvina n'ayant point apporté de livres avec elle, descendit un matin chez sa cousine, pour lui demander la permission d'en prendre quelques uns dans sa bibliothèque.—Ma chère, lui répondit Mistriss Birton, comme je me plais à n'avoir que les plus belles éditions, mon

usage n'est pas de prêter mes livres aux femmes, qui, ordinairement, n'en ont aucun soin; mais cependant je consens à faire une exception en votre faveur, et vous êtes libre de choisir ceux qui vous conviendront. Malvina la remercia sans plaisir, car cette complaisance, qui cherche si bien à faire valoir ce qu'elle accorde, est souvent pire qu'un refus: elle se promit d'en faire peu d'usage; et entrant dans la bibliothèque avant de remonter dans sa chambre, elle s'arrêta devant un rayon qui contenait tous les auteurs français: c'étaient les bons amis de sa jeunesse: c'était entr'eux et milady Sheridan qu'elle avait passé les plus beaux momens de sa vie. Elle pleura en voyant Montaigne; son imagination la transporta à l'instant dans la fertile France, sous le toit paternel où, pour la première fois, elle avait lu son chapitre de l'Amitié. Elle n'était pas mariée alors, non plus que sa Clara qui était de moitié dans cette lecture. A chaque phrase, leurs yeux se rencontraient et

semblaient se dire : c'est là ce que nous éprouvons ; mais leurs bouches timides n'osaient encore en faire l'aveu : une pudeur secrète, fidèle compagne des premières êmotions de l'ame, le retenait au fond de leurs cœurs. Etonnées et ravies, la nature leur paraissait plus belle depuis qu'elles l'admiraient ensemble ; les fleurs plus fraîches, depuis qu'elles les cueillaient l'une pour l'autre. Heureuses de s'aimer, elles se livraient avec délice au sentiment qui les entraînait, sans se rendre compte de la source de leur bonheur ; et dans ces ames simples et ingénues, l'amitié pure et innocente avait tout l'embarras, tous les charmes de l'amour naissant. Ces souvenirs se succédèrent avec rapidité dans l'esprit de Malvina, et chacun, en passant, frappait douloureusement sur son cœur. O premiers momens de la vie ! s'écria-t-elle, en versant un torrent de larmes, momens charmans, trop tôt passés et éternellement regrettés, que votre existence fugitive a laissé de profondes traces

dans ma mémoire !— Comme elle parlait encore, la porte s'ouvrit, et M. Prior parut chargé de quelques livres qu'il venait rapporter. En voyant Malvina, il s'inclina respectueusement et fit quelques pas pour se retirer ; mais elle, se levant aussitôt, lui fit un signe de la main, et, le cœur encore gros de soupirs, lui dit à voix basse : ne vous dérangez pas, je me retire.---Monsieur Prior, en la voyant passer la tête baissée sur son sein, joignit les mains et s'écria :--- O Providence ! voilà donc les créatures que tu châties, tandis que le méchant prospère et a plus que son cœur ne desire !---Attendrie par cette exclamation, Malvina se retourna vers M. Prior, les yeux baignés de larmes : Oui, dit-elle, j'ai été cruellement, bien cruellement châtiée, et pourtant je vivais innocente et ne méritais pas, je crois, une si terrible punition.---Ne murmurez pas, reprit-il, contre celui qui peut tout, mais approchez-vous de lui, et il s'approchera de vous ; invoquez-le, et il vous répondra, car il habite avec le

cœur humble et contrit ; il ne cache pas sa face lorsque l'affligé crie ; il en prend soin et bande ses plaies*.—Je vois, répondit Malvina, que vous êtes bon et compatissant, et que votre habit ne trompe point, quand il nous dit que vous vous êtes consacré à être le soutien des affligés et le père des malheureux.—Ah ! reprit Monsieur Prior, s'il m'était permis d'envisager l'espoir d'apporter quelques consolations dans votre ame, d'aujourd'hui seulement la vie me paraîtrait un bienfait. —Je ne suis qu'une bien faible partie du troupeau confié à vos soins, répondit-elle, mais j'accepte, avec reconnaissance, vos pieux secours ; ils m'apprendront peut-être à supporter une mort qui m'a laissée seule au monde.—Ce n'est pas en moi que vous les trouverez lui dit-il, mais bien dans cette idée sublime qui

* Peut-être le langage de M. Prior ne surprendra-t-il point si l'on réfléchit un moment combien les citations, les maximes et les comparaisons sont familières aux hommes érudits, exaltés et accoutumés à la retraite.

fut la consolation de tous les hommes et de tous les âges, dans cet espoir de l'immortalité, qui est comme l'*ancre de l'ame* * au milieu de ce *tabernacle de poussiere* † où nous sommes incessamment battus par l'orage des passions : la mort n'est que l'abandon de notre maison terrestre ; détachez-en vos regards pour les élever vers cette maison qui n'a pas été bâtie par la main des hommes, et qui subsiste de toute éternité dans les cieux ; c'est là que vous retrouverez votre amie.---Ah ! reprit Malvina, je sens que votre conversation ne soulage : sans doute je n'ai jamais douté que si Dieu nous eût faits mortels, il ne nous eût pas faits malheureux ; mais je le crois plus encore quand vous me le dites, et j'emporte, en vous quittant, le sentiment et la reconnaissance du bien que vous m'avez fait.

Malvina, satisfaite d'avoir trouvé une personne avec qui elle s'entendait si bien, se promit beaucoup d'agrémens

* Expressions du prophète roi.

† *Idem.*

dans la société de M. Prior, et descendit sans peine à l'heure du dîner. Elle trouva, dans le salon, Mistriss Melmor qui travaillait à une tapisserie, et sa fille qui lisait une brochure ; elle s'approcha de celle-ci, qui posa aussitôt son livre avec empressement.—Eh bien ! Kitty, lui dit sa mère, serez-vous en état de rendre compte à mistriss Birton, de ce qu'elle vous a donné à lire ?—Assurément maman ; et si elle n'exigeait pas plus des autres que d'elle-même, je crois que je pourrais recevoir quelques louanges de sa part ; mais qui les veut toutes pour soi, n'en a pas une à donner. —Qu'est-ce, Kitty ? oubliez-vous de qui et devant qui vous parlez ?—En vérité, maman, j'ignore comment on peut se contraindre toujours ; mais, quant à moi, la vie qu'on mène ici et les lectures qu'on m'y fait faire, me causent un ennui que je ne peux plus dissimuler. —Eh ! pourquoi le cacheriez-vous ? lui dit Malvina; les plaisirs et la gaîté sont l'apanage de votre âge, et Mistriss Birton est trop juste pour s'étonner de

vos regrets.—Si elle ne fesait que s'en étonner, reprit la jeune fille en parlant très-vîte, je me soucierais fort peu de sa surprise ; mais pourrait-elle me pardonner l'irrémissible faute de me déplaire dans sa maison ? Elle n'est déja que trop portée à me rendre l'objet de ses caprices, depuis que Sir Edmond Seymour a paru me remarquer avec intérêt à son dernier voyage. Ce n'est pas, au fond, que j'attache un grand prix à la préférence de Sir Edmond ; je sais combien il est léger, qu'il ne sait aimer aucune femme, qu'il adresse à toutes les mêmes choses qu'il me dit ; mais quand il en serait autrement (ce qui pourtant est très-possible), ne suis-je pas sûre que Mistriss Birton ne permettra jamais à son neveu de faire un autre choix que celui qu'elle aura prescrit ; et vous verrez, maman, que la dot qu'elle m'a promise ne me sera donnée, que si je prends un mari à son goût et non au mien....Sans doute elle ne serait pas arrêtée si tôt, si sa mère n'eût profité du premier moment où elle

reprenait haleine pour l'interrompre.—Taisez-vous, Kitty, lui dit-elle, avec un ton qu'elle voulait rendre solemnel et qui n'était qu'emphatique ; taisez-vous, et apprenez à respecter l'amie généreuse qui nous a donné un asyle.—Eh mon Dieu ! maman, quel scrupule vous prend ? reprit étourdiment sa fille : ne vous en ai-je pas entendu dire mille fois plus de mal encore ?—Cela se peut, interrompit Mistriss Melmor, rouge de colère ; mais du moins je sais à qui je m'adresse. J'espère, madame, lui dit gravement Malvina, que vous ne soupçonnez pas que je puisse faire un mauvais usage de ce que j'entends ; je dois m'en étonner, sans doute, mais c'est tout.—Je le crois, je le crois assurément de votre part, reprit Mistriss Melmor en s'adoucissant : qui possède autant de vertus doit être discrète ; mais je reprends ma fille de parler aussi librement devant des personnes qu'elle ne connaît pas, car vous devez sentir avec quelle prudence on doit se plaindre de ceux de qui on attend tout.—Non, madame, je ne le

sens pas, répondit Malvina un peu sèchement ; car je croyais qu'on ne devait rien recevoir de ceux qu'on ne pouvait pas aimer.—Mistriss Melmor ouvrait la bouche pour répondre, lorsque Mistriss Birton entra.—Bon jour, mes bonnes amies, leur dit-elle ; je suis charmée de vous voir réunies, et je regrette les momens que j'ai perdus loin de vous ; mais, du moins, étais-je présente à votre esprit ? pensiez-vous à moi ?—En pouvez-vous douter ? lui répondit Mistriss Melmor d'un ton doucereux : n'êtes-vous pas ici l'ame de tout ?—Ces paroles flatteuses venaient d'obtenir un sourire gracieux de Mistriss Birton et un regard méprisant de Malvina, lorsque Monsieur Prior entra, un recueil de papiers sous le bras.—Que nous apportez-vous là ? lui demanda Mistriss Birton.—Toutes les poésies galliques que j'ai pu recueillir, madame.—Ah ! fi ! interrompit Miss Melmor : comment avez-vous eu le courage d'écrire toutes ces tristes psalmodies ?—Et comment se peut-il que vous donniez un pareil nom aux sublimes

ouvrages qui ont immortalisé le nom d'Ossian? s'écria M. Prior. Est-ce sur la terre qui le porta au milieu de ces montagnes qui vivront encore par son génie, quand la main du temps les aura détruites? Est-ce sur le sol de l'antique Calédonie, enfin, qu'on ose porter atteinte à la gloire du fils de Fingal? Ne craignez-vous pas?....—Que l'esprit des collines, monté sur un coursier de vapeurs, ne me transperce de sa lance de brouillard? interrompit Miss Melmor en ricanant. Non, en vérité; et quand le soir viendra, que le vent sifflera dans la forêt, que les météores s'éleveront du sien du lac, et que les dogues hurleront dans la basse-cour, ce ne sera pas de la colère d'Ossian dont je serai effrayée. —Miss Kitty, lui dit Mistriss Birton avec un peu de hauteur, pour se mêler de juger un pareil ouvrage, il faut être en état d'en sentir les beautés et en avoir lu plus de quelques pages, avant de se hasarder d'en parler.

En ce cas, dit Miss Melmor tout bas, en se penchant vers l'oreille de Malvina,

elle ferait bien de n'en rien dire,—Sans l'avoir entendue, Mistriss Birton fut choquée de son action ; et Mistriss Melmor, qui s'aperçut du mécontentement de son amie, tâcha de la calmer, en accusant sa fille la première.—Je vous l'ai dit souvent, ma chère Mistriss Birton, que votre trop d'indulgence pour Kitty produirait un mauvais effet; mais vous n'avez jamais voulu me croire ; et, entre nous deux, si votre fraîcheur et votre beauté avaient pu le laisser supposer, on vous eût pris pour sa mère, tant les affections de votre cœur sont vives et généreux : c'est là votre seul défaut, ma chère Mistriss Birton ; permettez-moi de vous le dire avec cette franchise qui m'est naturelle, c'est là votre seul défaut.—On n'est pas maître de ses sensations, ma chère, répondit son amie; il est des ames que l'expérience ne corrige pas, et qui seront éternellement dupes de leur sensibilité.—Madame de Sorcy connaît-elle l'ouvrage dont il s'agit ? lui demanda M. Prior, en lui présentant le recueil qu'il tenait.—Je n'en ai lu que la traduction française.—Vous ne con-

naissez donc pas Ossian ? Vous ne le connaîtrez pas encore après avoir lu celle de M. Macpherson, ni la mienne que voici : si les difficultés ne vous rebutent pas, permettez-moi de vous donner quelques leçons de langue erse, afin que vous puissiez, quand les beaux jours renaîtront, aller entendre les descendans de Morven chanter les exploits de leurs pères dans toute la pureté de leur langue primitive.—Malvina accepta cette proposition avec grand plaisir ; et Mistriss Birton ajouta qu'étant bien aise aussi de prendre quelques leçons, elle donnait rendez-vous le lendemain matin à sa cousine et à M. Prior dans la bibliothèque. Dans la soirée, un domestique apporta une lettre à Mistriss Birton, qui parut l'occuper beaucoup ; elle la lut plusieurs fois, regarda Miss Melmor avec inquiétude, et Malvina, qui était près d'elle, l'entendit se dire tout bas, qui peut l'attirer ici, pour quoi revient-il déja ? Enfin, après une très-longue pause, elle serra sa lettre et dit :—Edmond m'écrit qu'il sera ici dans quelques jours.—En vérité, s'écrie Miss Mel-

mor, en fesant un cri de joie.—Mistriss Birton la regarda sèvérement et ajouta:—Je pense qu'il revient pour me consulter sur divers articles relatifs à son mariage avec Lady Sumerhill; car enfin j'espère que, soumis à ma volonté, il sentira tout l'avantage d'un pareil établissement, et je ne pense pas que personne ait ici l'imprudence ni la présomption de chercher à l'en dissuader.—Miss Melmor rougit, sa mère la regarda avec inquiétude; M. Prior rêva, Mistriss Briton parut agitée; Malvina seule resta à peu près indifférente à ce que se disait autour d'elle. Exacte au rendez-vous donné par Mistriss Birton, elle se rendit le lendemain à la bibliothèque, M. Prior y était deja; ils causèrent en attendant Mistriss Birton, et avec assez d'intérét pour oublier qu'elle ne venait pas: cependant elle leur fit dire à la fin qu'elle les priait de remettre la leçon à quelques jours, parce qu'elle n'avait pas le temps aujourd'hui, et que le lendemain était fixé pour aller visiter les établissemens publics du château. Malvina lui fit répondre qu'elle l'attendrait, et se pré-

parait à sortir, lorsque M. Prior la retint; allez-vous vous retirer sitôt, lui demanda-t-il? — Mais il me semble, répliqua-t elle, que je suis restée assez long-temps.— Peut être avez-vous raison ; cependant il ne me le semble pas : les momens qu'on passe auprès de vous sont doux comme la vapeur du matin, et s'évanouissent comme la rosée de l'aube du jour.—Je vous assure, M. Prior, que je trouve beaucoup d'intérêt dans votre société, et s'il est vrai que la confiance puisse apporter quelques soulagemens à la douleur, je crois que c'est à vous seul que je le devrai pendant mon séjour ici. — Avec les personnes qui nous entourent, je ne puis m'enorgueillir de cette préférence ; mais si elle tient un peu à l'accord de nos idées, et non pas uniquement à la comparaison que vous faites de moi aux autres, je la regarderai comme le don le plus précieux que le ciel puisse m'accorder.

Malvina fut surprise de ce qu'elle entendait; l'air modeste de M. Prior ne s'alliait pas avec l'opinion qu'il semblait

avoir de sa propre supériorité, et tandis qu'elle cherchait, avant de répondre, á démêler la cause d'un pareil contraste, sa physionomie parla pour elle, et M. Prior ayant deviné ce qui l'occupait, se hâta de répondre à sa pensée. — Vous vous étonnez, je le vois, de l'idée qué je parais avoir de moi-même, et vous êtes tentée de m'accuser de vanité; mais avant peu vous reconnaîtrez votre erreur, et vous sentirez que j'ai dû croire que l'esprit seul ne pouvant vous entendre, votre ame ne doit s'ouvrir que là où vous en trouviez une. — Malvina de plus en plus surprise d'un discours qui semblait accuser Mistriss Birton d'insensibilité, sur-tout de la part d'un homme qui devait la regarder comme sa bienfaitrice, ne savait plus qu'augurer du caractère de M. Prior, et était prête à lui retirer son estime, lorsque, lisant encore dans ses yeux les divers mouvemens qui l'agitaient, il lui dit avec vivacité: Au nom du ciel, madame, suspendez votre opinion, et n'abusez pas de l'étrange ascendant que vous avez pris sur moi, pour me juger à la

rigueur; j'ignore comment il se fait qu'un secret, que les questions réitérées de mes plus intimes amis n'ont jamais pu m'arracher, s'échappe devant vous sans que vous l'ayez demandé; mais cette faute, si c'en est une, n'est pas la mienne, c'est celle de la confiance que vous inspirez: il n'appartenait qu'à vous de me rendre coupable d'indiscrétion, mais croyez que nul autre au monde ne me reprochera un pareil tort; car qui n'a pu être entraîné que par vous, ne court pas risque de l'être deux fois. — Toute mauvaise que soit votre excuse, monsieur, répondit-elle, peut-être suis-je la seule qui n'ai pas le droit de la trouver telle, et ce sentiment de confiance quoique prématuré, quoiqu'indiscret peut-être, ne laisse pas le courage de le blâmer à celle qui en est l'objet; mais si je vous sauve ce reproche, comment vous laverez-vous de celui d'injustice? Est-ce la généreuse Mistriss Birton, la bienfaitrice de tout ce qui l'entoure, qu'on peut accuser de n'avoir point d'ame? celle qui a dédaigné les vains plaisirs du monde, pour venir

répandre son opulence sur les misérables habitans de ces contrées sauvages, n'est-elle pas animée du noble amour du bien? et si ma confiance ne répond pas à ses caresses, croyez que je l'attribue bien plus à la distance qui nous sépare (distance tout à son avantage), qu'à la cause que vous semblez y donner.—Aimable femme, reprit M. Prior les yeux baignés de larmes, j'aurais été bien trompé si vous n'aviez pas pensé ainsi, de même que je serais dans une grande erreur si Mistriss Birton ne voyait, dans l'expression de votre douleur, le seul desir de paraître intéressante; car alors il faudrait douter de ce grand principe, que chacun juge d'après son propre cœur.—C'en est assez, répondit Malvina en se levant, j'ignore quel peut-être le motif de vos injustes préventions; mais je croirais y participer si je vous écoutais plus long-temps: permettez-moi de vous dire seulement que lorsque je vois le bien que Mistriss Birton répand autour d'elle et sur celui-là même qui l'accuse, il faudrait que je

fusse étrangement aveuglée pour mettre les torts de son côté.—Je ne suis point ingrat madame, répliqua gravement M. Prior, je ne suis pas même sévère; quand vous aurez mieux observé, peut-être me releverai-je dans votre esprit, et aurez-vous quelque regret du reproche amer que vous m'avez adressé aujourd'hui.— Il sortit en disant ces mots; Malvina resta interdite: quelqu'évidens que fussent les torts de M. Prior, il lui semblait que sa peine les effaçait tous; d'ailleurs il était nouveau pour elle d'avoir affligé quelqu'un, et ce poids pesait tellement sur son cœur, qu'elle chercha dans le courant de la soirée, par quelques mots pleins d'aménité, à faire oublier à M. Prior ce qu'elle lui avait dit de dur le matin; mais il lui répondit à peine, parut rêveur, préoccupé, et se retira de bonne heure dans sa chambre.

CHAPITRE VI.

Les Hospices.

Le lendemain, Malvina, accompagnée de sa cousine et de M. Prior, fut visiter l'infirmerie, l'école et la forge, et elle y mena sa petite Fanny, afin d'ouvrir de bonne heure son ame aux douces émotions de la pitié.—Elle fut assez contente de l'ordre et de la propreté qui régnaient dans les divers établissemens qu'elle parcourut ; mais elle remarqua avec surprise, que la personne de Mistriss Birton, loin de répandre la joie, inspirait la crainte : on la saluait avec respect, au lieu de la bénir avec reconnaissance, et le visage des malheureux qui l'entouraient, exprimait bien plus l'air craintif de quelqu'un qui attend un bienfait, que l'air touché de quelqu'un qui l'a reçu.

Il est vrai que Mistriss Birton, de son côté, paraissait s'acquitter d'une tâche, et non jouir d'un plaisir ; elle passait

indifféremment au milieu des malades ; si elle en questionnait quelques-uns, c'était plutôt pour les faire souvenir de ce qu'elle était, que par intérêt pour eux ; souvent elle n'attendait pas la réponse : ou l'écoutait d'un air distrait ; nul n'osait se plaindre ni raconter des souffrances qu'elle paraissait si peu disposée à partager. De cette manière elle eut bientôt fait le tour de la chambre, et se préparait à sortir lorsqu'en se retournant pour parler à sa cousine, elle la vit arrêtée auprès du lit d'une pauvre femme qui, par ses gestes, tâchait de se faire comprendre : Malvina ne parlait point le dialecte écossais des montagnards, mais son visage avait quelque chose de bienveillant ; son accent était si doux, son regard si humain, que chacun se sentait encouragé auprès d'elle, et voyait sans peine ce qu'elle voulait dire, car la langue du cœur n'a pas besoin de mots pour être comprise, c'est dans les yeux qu'elle est écrite. Mistriss Birton revint vivement sur ses pas, et voyant que Malvina donnait quelques pièces de monnaie à la pauvre femme et que celle-ci la

remerciait, moins encore de ces dons que de la douce pitié qui les accompagnait, elle s'écria avec humeur: Ma cousine, tous les malheureux que je recois ici sont parfaitement soignés, et n'ont pas besoin d'aumônes étrangères; d'ailleurs, si l'on donne à l'un d'eux, tous réclament leur portion, à moins qu'on ne sache faire un choix éclairé; ce qui est difficile quand on se méle de le faire au hasard.—Je n'aurais pas cru, madame, répliqua Malvina, qu'il eût été besoin de réfléchir pour une action aussi simple; cette pauvre créature m'a paru plus souffrante que les autres: elle a tâché de m'expliquer sa peine, et moi de l'adoucir; si d'autres sont aussi misérables qu'elle, il est facile de les soulager au même prix.—Mais savez-vous, ma cousine, reprit Mistriss Birton avec un peu de hauteur, que jusqu'à present tous les étrangers que j'ai conduits ici ne se sont pas cru le droit de suivre leur penchant, ni de déroger aux règles que j'y ai établies, sans avoir commencé par obtenir mon aveu.—Pour moi, madame, j'avoue que je croyais repondre

à vos vues, et n'avoir pas besoin de vos ordres pour faire un peu de bien.—Pendant ce dialogue, la pauvre femme ayant compris que Mistriss Birton grondait sa cousine de lui avoir donné de l'argent, voulut rendre ce qu'elle avait reçu ; mais Malvina s'écria vivement, non je ne le reprendrai pas, et j'espère que ce ne sera pas dans un asile consacré à la bienfaisance que, pour la première fois de ma vie, il m'aura été defendu de secourir une infortunée.—Mistriss Birton sentit la force de ce reproche, et, sans repondre à sa cousine, elle tira sa bourse, et donna à la pauvre femme le double de ce qu'elle avait reçu de Malvina ; mais le don de la vanité, comme celui de la vertu, eurent chacun leur prix, et la pauvre femme aurait donné de grand cœur tout ce qu'elle tenait de Mistriss Birton, pour une simple marque de compassion de Malvina. Durant le reste de la visite, Malvina se sentit atteinte de cette gêne qu'elle avait cru remarquer sur le visage de chacun, et en entrant à l'école, elle laissa Mistriss Birton s'entretenir avec le maître,

et passa dans le jardin où elle vit plusieurs petites filles assises en rond. La plus grande, debout au milieu de ces compagnes, leur chantait une chanson ; Malvina s'approcha de ce petit groupe, et leur fit signe de continuer. Si son abord les avait intimidées, son air les rassura bientôt, et la petite chanteuse se hasarda même jusqu'à lui prendre la main et à la faire asseoir : Malvina y consentit, et prenant l'enfant sur ses genoux, elle lui demanda comment il se fesait qu'elle parlât si bien l'anglais, tandis que ses compagnes ne l'entendaient seulement pas.—C'est mon parrain qui me l'apprend, madame, quand il est ici et puis quand il s'en va, il paye le maître pour qu'on me le fasse parler quelquefois.—Et qui est votre parrain, mon enfant ?—C'est Sir Edmond Seymour, madame ; c'est lui qui ma donné mon bel habit des dimanches : il ne vient jamais ici sans m'apporter quelque chose.—Mais s'il ne donne qu'à vous, vos compagnes doivent être jalouses ?---Oh ! pardonnez-moi, il n'oublie personne : voyez vous ce fichu à Peggy, ce jupon

à Mol, ces ciseaux à Suky, c'est lui qui a acheté tout cela pour elles.—Si votre parrain est si bon, vous devez l'aimer beaucoup.---Ah ! oui, madame, je l'aime, je ne suis contente que quand je le vois : il me prend aussi sur ses genoux comme vous ; tout le monde est heureux quand il est ici.---Elle a raison, ajouta M. Prior qui était debout derrière Malvina : Sir Edmond a de grands vices, mais il est réellement bienfesant, et sans les dons qu'il répand ici, ces pauvres établissemens manqueraient de tout.... Je vous attends depuis une heure, s'écria Mistriss Birton, en rejoignant sa cousine, et à sa vue tous les enfans s'envolèrent comme une nuée d'oiseaux ; la seule petite fille que Malvina avait près d'elle, resta à sa place, comme si cet asile l'eût rassurée contre la crainte qu'inspirait Mistriss Birton : celle-ci, surprise de sa confiance, s'approcha, et, la tirant brusquement par le bras, lui dit que le maître l'attendait. ---La petite fille se leva tristement, et, prenant la main de Malvina qu'elle baisa de tout son cœur, elle rejoignit ses com-

pagnes. Fanny qui l'avait prise en amitié, courut aprés elle pour l'empêcher de s'en aller, et la petite fille hésitait à revenir, lorsque Mistriss Birton, ne pouvant vaincre l'impatience qu'elle éprouvait, dit à Malvina:---Ma cousine, rappelez Miss Sheridan, je vous prie, et si vous m'en croyez, ne lui donnez plus l'exemple de détourner les enfans de leurs devoirs.

Lorsqu'il s'agissait de l'intérêt d'autrui, Malvina savait réprimer l'injustice par une repartie prompte et souvent piquante; mais quand il n'était question que d'elle, l'extrême bonté de son cœur interdisait à son esprit toute réponse de ce genre; aussi se contenta-t-elle de dire à Mistriss Birton:—Ne craignez point, ma cousine, que je donne un tel exemple à Fanny; je pense, au contraire, que c'est en me mêlant avec elle aux innocentes récréations de ces enfans, que je pourrai lui apprendre un jour à les encourager par son exemple, et à quitter le jeu pour l'étude.

Elles sortirent de l'école pour se rendre à la forge, et Mistriss Birton ne manqua pas d'y trouver encore l'occasion de blâmer Malvina. Celle-ci examinait chaque chose avec attention, et, par l'organe de M. Prior, questionnait chaque ouvrier avec intérêt. Son extrême beauté, et la noblesse de son maintien, prêtaient un charme de plus à la touchante bonté de ses questions. Elle demandait le nom de chacun, s'informait du nombre de ses enfans et de ses moyens d'existence. Au milieu de cette fournaise ardente, de ces misérables couverts de haillons, brûlés et noircis par le feu, elle semblait un ange descendu du ciel, du moins ils paraissaient le croire; tous l'entouraient, enchantés et surpris qu'elle daignât entrer dans de pareils détails; car pour être un sauvage habitant des montagnes, on n'en est pas moins sensible au plaisir d'être compté pour quelque chose; et Malvina, en se communiquant à eux, et en ayant l'air de se croire de leur espèce, les élevait à leurs propres yeux, et fesait plus

pour leur bonheur que tout l'or de Mistriss Birton. C'est ainsi, dîsait M. Prior à part lui, que l'amour-propre répand les richesses, mais que la vertu seule sait les donner; c'est ainsi que l'amour-propre ne fait le bien qu'à l'aide de la fortune, et que la vertu trouve toutes les ressources en elle-même; l'un ne soulage qu'avec des dons, l'autre soulage bien plus avec sa pitié: aussi, tandis que les bienfaits du premier font de la reconnaissance la plus lourde des chaînes, ceux de la vertu en font le plus doux des liens.

En réfléchissant ainsi, M. Prior regardait Malvina avec une émotion respectueuse, et tandis qu'elle était tournée, il pressa sa robe contre ses lèvres, en la mouillant de larmes. Rien n'échappe à l'inquiète jalousie, et Mistriss Birton qui souffrait depuis long-temps de l'effet que Malvina produisait sur tous les cœurs, quoiqu'éloignée d'elle à ce moment, aperçut pourtant l'action de M. Prior, et ce dernier coup la lui rendit odieuse.——Allons, allons, ma belle cou-

sine, lui dit-elle avec ironie, il est temps de nous retirer, les momens de ces ouvriers sont comptés, c'est assez leur en faire perdre; en s'amusant à converser sur leurs travaux, on les oblige à les suspendre; et d'oiseuses et inutiles questions sur leur vie, ne la leur font pas gagner.——Là-dessus elle sortit sans attendre de réponse; Malvina la suivit, mais comme sa cousine marchait fort vîte, elle fut longtemps à la rejoindre; pendant cet intervalle, M. Prior s'approcha d'elle, et lui dit, à voix basse.—Madame de Sorcy me trouve-t-elle toujours aussi coupable, et ne commence-t-elle pas à soupçonner que je pourrais avoir bien jugé?—Malvina le regarda en silence; M. Prior n'en demanda pas davantage, et sut respecter l'indulgence qui doutait encore, et la délicatesse qui eût craint d'accuser.

Pendant le dîner, Mistriss Birton ne cessa de jeter des sarcasmes sur ceux qui se parent du voile de la douleur pour se rendre intéressans, et qui, par une affectation de bonté déplacée, réussissent

à capter l'admiration. Malvina était trop loin de mériter un semblable reproche pour songer à faire aucune application ; mais M. Prior, qui sentit le coup qu'on voulait lui porter, ne put s'empêcher de répondre avec vivacité :—Il est des douleurs si vraies, madame, et une bonté si touchante, que nul ne peut s'y méprendre ; et si vous examinez le monde avec attention, vous verrez que ces mouvemens, si naturels au cœur de l'homme, ne sont jamais supposés faux que par ceux capables de les feindre.—Mistriss Birton fut confondue de cette réponse, c'était la première fois que M. Prior lui en fesait une pareille ; l'effet qu'elle en éprouva ne peut se rendre : la suite, en développant son caractére, pourra le faire concevoir.—Malvina, surprise du propos de M. Prior, et n'en comprenant point le secret motif, lui dit, avec un accent très-sérieux :—Il me semble, Monsieur Prior, que jamais moment ne fut moins propre à établir cette opinion, et quand bien même mille exemples l'eussent confirmée, un seul devrait la détruire.—En finis-

sant ces mots, elle regarda sa cousine pour désigner de qui elle parlait, et avec une expression de tendresse qui semblait vouloir réparer l'injustice de M. Prior. Celui-ci, quoiqu'affligé de l'opinion qu'elle prenait de lui, ne l'en aima que davantage; mais Mistriss Birton sentit qu'il lui était plus impossible encore de pardonner la réponse de Malvina que celle de M. Prior; l'une l'avait offensée, il est vrai, mais l'autre l'humiliait. En lui disant une vérité dure, M. Prior avait rempli son ame de desirs de vengeance; en prenant son parti, Malvina la forçait à en rougir. Quand la bonté ne touche pas, elle irrite; la haine s'accroît par le bien qu'on lui veut faire; et, de toutes les souffrances de l'amour-propre, la pire de toutes, et celle qu'il ne pardonne jamais, est d'être forcé à la reconnaissance par la personne qui le contraint avec lui-même, à l'aveu secret de son infériorité.

Un long silence succéda à la réponse de Malvina; en se prolongeant il devint embarrassant, chacun paraissait craindre

de le rompre. Miss Melmor avait peu compris ce qu'on avait dit, et ne s'en souciait guères ; sa mère tâchait en vain de deviner dans les yeux de Mistriss Birton ce qu'il fallait faire pour l'adoucir. Quoiqu'elle fût bien sûre de n'être pas l'objet de son mécontentement, néanmoins elle en était intimidée, et tremblait, en élevant la voix, de le faire tourner contre elle.... A cet instant, la cloche d'entrée sonna, Mistriss Birton prêta l'oreille avec inquiétude, bientôt on entendit dans la cour un bruit de chevaux et de voitures. — C'est, sans doute, Sir Edmond Seymour, s'écria Miss Melmor, en rougissant et se levant pour aller à la fenêtre ?.. Et quand cela serait, Kitty ? lui dit Mistriss Birton avec sévérité, convient-il que vous couriez ainsi au-devant de lui.—Restez à votre place, ma fille, ajouta Mistriss Melmor, comme charmée d'avoir trouvé une phrase qui convînt à Mistriss Birton ... Un domestique entra pour annoncer que Sir Edmond Seymour venait d'arriver. Le dîner étant presqu'achevé, Malvina se leva et

demanda la permission de se retirer; ce que Mistriss Birton lui accorda avec un air plus gracieux que la conversation précédente n'aurait dû le faire présumer.

CHAPITRE VII.

Une Explication.

Vers le soir, Malvina se préparait à descendre, lorsque Mistriss Birton entra dans sa chambre.....Ma belle cousine, lui dit-elle avec assez d'amitié, l'empressement que vous avez mis à nous quitter lorsqu'Edmond est arrivé, me montre assez la répugnance que le monde vous inspire. Ne croyez pas que je la blâme; au contraire, elle me paraît si naturelle dans votre situation, que je me prêterai à tout ce qui pourra la satisfaire: en conséquence, vous êtes libre de rester chez vous tout le temps qu'Edmond passera ici, et j'ai déja donné des ordres pour

qu'on vous servît dans votre appartement....Vous êtes trop bonne, madame, reprit Malvina un peu surprise; mais j'aime mieux me réunir à vous, que de causer un pareil embarras dans votre maison....Non, non, belle cousine; vous savez qu'il est dans mon caractère de condescendre à tous les goûts de mes amis, et j'aime mieux me priver du plaisir de votre société pendant le peu de temps qu'Edmond sera ici, que gêner votre liberté. Ainsi, voilà une affaire arrangée.... Point de complimens, ajouta-t-elle en interrompant Malvina; je suis trop sûre que cela vous convient, et rien au monde ne pourrait empêcher Mistriss Birton de se sacrifier aux desirs de ses amis . .. Et en parlant ainsi, elle s'échappa sans attendre la réponse de Malvina. Celle-ci trouva quelque chose de singulier dans la conduite de sa cousine ; mais comme, au fond, sa proposition lui convenait, elle y souscrivit sans peine et sans chercher à en approfondir la cause. En conséquence, elle s'arrangea pour ne point sortir de sa retraite ; et partageant tout

son temps entre son enfant et l'étude, elle trouva auprès de l'un de quoi remplir son cœur, dans l'autre une nourriture pour son esprit, et dans sa solitude, les momens les plus doux qu'elle eût connus depuis qu'elle était chez Mistriss Birton.

Deux jours s'écoulèrent ainsi avec assez de rapidité ; le troisième, vers le soir, elle entendit frapper à sa porte. Miss Tomkins fut ouvrir, et M. Prior parut.---Il s'approcha de Malvina avec un peu d'embarras.---Madame de Sorcy me pardonnera-t-elle de venir ainsi troubler sa solitude ? lui dit-il ; mais n'ayant point oublié le desir qu'elle a manifesté de prendre quelques leçons de langue erse, j'ai imaginé qu'elle serait peut-être bien aise de profiter de la retraite pour s'en occuper : voici un abriégé clair et commode de différentes grammaires que j'ai fait pour lui sauver l'ennui des premières difficultés ; s'il m'était permis de venir ici chaque jour pour l'aider dans ce travail ? . . . En achevant ces mots, il hésitait, comme s'il eût craint d'exprimer un desir qui pouvait amener un refus.---

Malvina, reconnaissante de la peine qu'il avait prise, se hâta de le rassurer.---Ce serait avec grand plaisir, Monsieur Prior, que je m'occuperais tout de suite de l'étude en question, si Mistriss Birton ne devait être fâchée que nous ne l'eussions pas attendue.---Mistriss Birton, madame, a pu, dans un moment de caprice, se persuader qu'elle avait le desir d'apprendre; mais moi, qui la connais bien, je vous assure que si vous ne voulez marcher qu'avec elle, vous n'irez jamais plus loin que la première leçon.---J'espère, pour ma cousine, que l'assurance où vous êtes de la bien connaître est un peu hasardée; mais, au reste, n'entamons point ce sujet; j'ai eu plusieurs occasions de voir qu'à cet égard nous ne nous entendions pas.—Pardonnez-moi, madame, répondit M. Prior en s'asseyant auprès d'elle; mais votre estime m'est si précieuse, qu'il m'est impossible de ne pas répondre à l'accusation que vous avez portée contre moi dans votre cœur, et Mistriss Birton vous est trop étrangère, pour que je puisse craindre de vous blesser en la peignant

telle qu'elle est....—Arrêtez, Monsieur Prior, interrompit Malvina ; quand ce ne serait pas un abus de confiance de dévoiler les torts de ceux avec qui l'on vit tous les jours, n'est-ce pas un manque de délicatesse quand ils regardent ceux chez qui l'on consent à vivre ?---J'y consens, moi, s'écria-t-il. Ah ! si je n'avais été retenu, enchaîné ici, croyez-vous que, dès l'instant où j'ai connu Mistriss Birton, j'y fusse resté un jour de plus ?---Eh ! qui peut vous retenir, vous enchaîner ici lui demanda Malvina avec intérêt.---Je vais vous le dire, madame: mes pensées brûlent de s'exhaler devant vous : votre accent, votre physionomie commandent la confiance, et le besoin que vous avez fait naître en moi de vous donner la mienne est si vif, si impérieux, qu'il ne vous est plus permis désormais de la repousser. ---Il prononça ces mots avec une émotion si vive, qu'il réveilla un tendre souvenir dans l'ame de Malvina : elle reconnut, elle crut du moins reconnaître le ton de l'amitié, et ces larmes coulèrent en abondance.---Monsieur Prior, lui dit-elle,

c'est ainsi que s'exprimait milady Sheridan.---Que dites-vous? s'écria-t-il, quoi! j'ai pu vous la rappeler : ah! si je pouvais prétendre à la moindre portion de ce qu'elle vous inspirait ; s'il était possible que la main d'un ami rendît vos douleurs moins aiguës, et que vos yeux, sans cesse levés vers le ciel, se baissassent quelquefois vers la terre pour pleurer avec moi la compagne de votre jeunesse, de quelles jouissances inattendues vous combleriez mon existence, et peut-être vous-même y trouveriez quelques douceurs; car l'intime ami aime en tout temps, dit le sage, et il tient lieu de frère dans la détresse.—La place que Clara occupa dans mon cœur ne sera jamais remplie, repondit Malvina; mais sachez, du moins, que jusqu'ici vous êtes le seul avec qui j'aye aimé à la pleurer : cette préférence, je ne sais sur quoi elle s'appuie, car je vous connais si peu....Et ce peu vous paraît meriter si peu d'estime, interrompit-il en souriant: mais peut-être me jugerez-vous autrement quand j'aurai repris le discours que l'attendrissement de mon

cœur m'a forcé de suspendre.-- Il y a trois ans que je vins ici, madame; il n'avait fallu qu'un mot de Mistriss Birton pour me persuader qu'elle était tout ce qu'elle veut paraître, c'est-à-dire bonne, généreuse, au-dessus de son sexe par ses vertus et ses lumières, et je me fesais une image charmante d'habiter auprès d'elle: la somptueuse élégance de ce séjour lui fit perdre dans mon opinion, mais ne détruisit pas entièrement l'enthousiasme qu'elle m'avait inspiré.--- A cette époque, un de mes frères ayant mal fait ses affaires, fut arrêté pour dettes; mon père et ma mère voulurent vendre leur petit mobilier pour le délivrer; mais cette ressource étant insuffisante, je m'adressai à Mistriss Birton, qui consentit à m'avancer trois années de mes appointemens: charmé de sa générosité, je signai avec joie l'obligation de rester trois années auprès d'elle, et je ne crus pas avoir jamais sujet de m'en repentir, je fus bientôt détrompé. A peine me vit-elle enchaîné, que ses manières changèrent; ce n'était plus cette gra-

cieuse affabilité qui me subjuguait, mais une sorte de despotisme capricieux auquel il fallait m'asservir. Je ne sais point courber la tête sous aucun joug ; aussi, à peine eus-je senti le sien, que je voulus m'éloigner moyennant une promesse de la payer de ses avances avec le fruit de mes épargnes et de mes veilles ; mais elle s'y opposa impérieusement, et me montrant l'écrit qu'elle avait dicté, et que dans l'effusion de ma reconnaissance j'avais signé aveuglement : je vis qu'elle avait le droit de me retenir, et qu'à moins de manquer à ma parole, je ne pouvais sortir de chez elle sans son aveu.---Je me résignai à mon sort ; mais de ce moment mes yeux furent dessillés, et je vis ce qu'était Mistriss Birton : néanmoins, comme je lui devais la liberté de mon frère, je vous jure, au nom de cette amitié qui vous unissait à Lady Sheridan, que nulle autre que vous n'a seulement soupçonné le jugement que j'avais porté sur elle ; et c'est sans doute en faveur de ma discrétion et des longues peines que j'ai endurées, que le ciel a permis que je

trouvasse enfin un cœur dans lequel je pusse épancher le mien.

Votre sort me touche, Monsieur, répondit Malvina, et je conviens que ma cousine vous a donné lieu de vous plaindre d'elle ; mais comment expliquer son peu de générosité à votre égard, avec cette bienfesante munificence quelle prodigne autour d'elle.—Ne vous y trompez point, Madame, le bien qu'elle fait est infiniment moins grand qu'il ne le paraît : les établissemens que vous avez été voir manquent de tout, elle le sait et n'y remédie point ; pourvu qu'on dise qu'elle soûlage les malheureux, elle ne se soucie guère qu'ils le soient en effet.—Mais, interrompit vivement Malvina, si la charité ne la guide point, quel motif à pu fixer sa retraite dans ces sauvages montagnes ?.... L'amour-propre a été, je le crains bien, le seul et unique mobile de cette action : elle a espéré qu'en créant des asiles de bienfaisance auprès d'un palais de fée, dans les stériles montagnes de Bread Alben, son nom deviendrait célèbre ; ce fut le calcul d'un amour-

propre éclairé qui éleva des hospices, et cependant tout y manque ; ce fut le penchant qui orna les appartemens, et tout y fut prodigué ; c'est ainsi que les ouvrages de l'amour-propre gardent toujours leur empreinte, et que plus ils font d'efforts pour ressembler à la vertu, plus ils nous apprennent qu'elle ne peut être imitée..... Mon Dieu, Monsieur, que vos observations sont sévères !..... Ajoutez qu'elles sont justes, madame, et convenez qu'à votre insçu c'est peut-être là le motif du peu de penchant que vous inspire Mistriss Birton..... Je ne nie point que mon goût pour elle n'ait été moindre que l'estime dont elle me paraissait digne ; mais convenez du moins que, malgré la vanité dont vous la taxez, il est impossible d'avoir moins de prétentions sur son extérieur ; et, à l'entendre, on la croirait plus âgée et moins belle qu'elle ne le paraît aux autres..... Lorsqu'on ne peut plus espérer d'éloges sur ce qui reste d'agrémens, madame, on tâche d'en obtenir encore en feignant de se mettre au-dessous ; mais soyez sûre que cette grande

humilité ne s'étale que pour être contredite: on n'est point dupe de celle qui se déprécie trop, sa franchise est la dernière chose à laquelle on doit croire, et pour moi, je ne mets pas en doute que quand l'habitude de l'adulation a donné le besoin d'occuper de soi, on aime mieux en dire du mal que d'être oubliée... Voyez comme elle a transporté tous les vices de la société dans sa retraite, et comme on peut dire que lors même qu'elle est seule, elle habite au milieu du monde; l'ambition ne vient-elle pas la dévorer jusqu'ici; n'est-elle pas agitée de crainte que l'union de Sir Edmond avec Lady Sumerhill ne se fasse pas, et de haine contre Miss Melmor à cause du goût qu'elle a inspiré à ce jeune homme: enfin, ne peut-on pas lui appliquer ce passage de l'Ecriture:* Les richesses ont été son partage, mais elle a oublié la main de qui elle les tenait, et n'a sacrifié qu'au monde; c'est pour cela que, même en riant, son cœur est triste, et que sa joie finit par l'ennui.....M. Prior, ré-

* Proverbes, 14.

pliqua Malvina en souriant, cette Ecriture dont vous parlez, n'a-t-elle pas dit aussi quelque part : Cherchez à acquérir cette charité qui ne pense point le mal, qui dispose à l'indulgence sans dégénérer en crédulité, et peut voir une erreur sans la changer en crime..... M. Prior rougit, et Malvina le fit aisément convenir qu'un des premiers préceptes de son état étant d'épargner son prochain : il était plus coupable qu'un autre de le juger sans rémission ; mais le pli était pris, et les injustices dont il avait été la victime, avaient aigri son caractère et donné à son humeur une sévérité rigide dont il ne pouvait plus se corriger..... Tandis qu'ils discutaient encore, la cloche du souper sonna, et ils s'aperçurent avec surprise, du temps qui s'était écoulé depuis qu'ils étaient ensemble.... M. Prior, qui n'avait jamais connu de si doux instans depuis qu'il existait demanda la permission de venir le lendemain, sinon continuer leur conversation, du moins commencer les premières leçons : Malvina qui avait éprouvé au-

près de lui un léger mouvement de la confiance, que la seule Milady Sheridan lui avait inspirée, y consentit avec plaisir. Les jours suivans M Prior fut donc admis chez elle; il y passait plusieurs heures de suite, elles fuyaient pour lui avec la rapidité de l'éclair: contempler Malvina, espérer son amitié, parler sans cesse de la sienne, lui paraissait au-dessus de toutes les joies célestes dont il entretenait les fidèles dans les jours de solennité.

Pour Malvina, il ne faut point s'étonner si elle ignorait les conséquences d'une pareille intimité; c'est moins l'âge que le caractère qui donne l'expérience, et telle arrive à vingt-quatre ans, qui en sait moins que telle autre à dix huit.... Une femme douée d'un cœur tendre et d'une imagination très-vive, verra longtemps le monde avant d'apprendre à le connaître; car il y a si loin d'elle à lui, qu'en suivant l'instinct qui porte chacun à se regarder soi-même pour juger les autres, elle doit marcher d'erreur en erreur, de chûte en chûte, et vivre la

moitié de sa vie avec ses chimères avant de les reconnaître pour telles..... Il est si difficile d'être éclairée ! Il est si pénible de l'être ! Mais que sera-ce donc si cette femme, ainsi que Malvina, à passé sa jeunesse, livrée à un sentiment que partageait un être fait comme elle, si cette union de leurs cœurs a confirmé le jugement de leur esprit, et si, absorbées par leur tendresse, elle ont marché dans le monde sans regarder autour d'elles, ni s'apercevoir de ce qui s'y fait ? Qui pourra s'étonner alors de leur inexpérience et ne pas les plaindre, en les voyant dupes de leur propre cœur ? Malvina, dans l'innocence de ses pensées, était bien loin de supposer qu'on pût trouver à redire aux visites de M. Prior..... Les idées d'amour lui étaient trop étrangères pour qu'elle pût craindre de lui en inspirer ; d'ailleurs, il était prêtre Catholique Romain * comme elle, et cela seul eût

* Presque tout le nord de l'Ecosse a conservé cette croyance ; ce n'est que dans la partie méridionale du coté de l'Angleterre, que la religion Presbytérienne devient dominante ; de sorte que

suffi pour faire évanouir ses doutes, s'il eût été dans son caractère d'en concevoir.

CHAPITRE VIII.

Une Entrevue.

Cependant plus de huit jours s'étaient écoulés depuis que Malvina, renfermée chez elle, n'avait point vu Mistriss Birton. Elle craignit de la fâcher en prolongeant plus long-temps sa retraite, et se décida à descendre un matin pour lui faire une visite avant le déjeûner. Elle se présenta à la porte de son appartement; mais ses femmes lui dirent que leur maîtresse s'habillait et ne pourrait la recevoir que dans une demi-heure. Malvina se retira en les priant de l'avertir lorsque Mistriss Birton serait prête. En s'en re-

la plus grande partie des vassaux de Mistriss Birton étaient attachés au culte Catholique, qu'elle professait elle-même, étant d'origine Française.

tournant, elle traversa le salon de musique, et voyant auprès d'une harpe un cahier de romances Françaises, elle s'arrêta pour les regarder. Cette langue natale, cette langue chérie qui avait exprimé ses premiers sentimens, avait un attrait si puissant pour elle, qu'il lui fut impossible de ne pas lire toutes ces romances ; et afin de les mieux entendre, elle s'assit devant la harpe et les chanta en s'accompagnant : tout-à-coup les doux sons d'une flûte vinrent se mêler à sa voix ; étonnée, elle s'interrompt, se retourne, et aperçoit derrière sa chaise un jeune homme qu'elle ne connaissait pas. Elle rougit et voulut se retirer ; il la conjura de ne pas le priver sitôt du plaisir qu'il goûtait à l'entendre. Elle leva les yeux sur celui qui lui fesait cette prière, et les baissa aussitôt en rougissant encore davantage. C'était une de ces physionomies où tout le feu de l'esprit s'unit au charme de la sensibilité, et qu'il ne faut pas regarder deux fois, quand on veut conserver sa tranquillité..... L'innocente Malvina ignorait ce danger, et ce

qui aurait dû l'engager à fuir, fut précisément ce qui la fit rester. Mais si l'aspect de Sir Edmond Seymour l'avait surprise agréablement, comment peindre ce qu'il éprouva en la voyant ?.... Il entend de loin Malvina, il s'approche, écoute, et cette voix retentit jusqu'à son cœur et lui apprend qu'elle en a un ; il entre, elle se retourne, et le charme s'achève..... Ces beaux cheveux blonds, dont les boucles ondoyantes tombent sans art sur ses épaules ; ce teint semblable à ces roses blanches qui, nuancées d'un léger incarnat, laissent l'œil incertain sur leur véritable couleur ; ce cou d'albâtre, que relève encore la robe lugubre dont elle est habillée ; ces yeux noirs bordés de longues paupières de soie, et dont le regard tendre et prolongé va toujours frapper au cœur ; cette contenance modeste et timide, tout l'étonne, tout l'enchante ; l'univers qu'il a connu disparaît, un nouveau monde vient de s'ouvrir pour lui, il s'y précipite sans examen, il y vivra avec délices, si Malvina veut l'habiter avec lui.

Ces mouvemens, quoique vifs et rapides, étaient trop confus pour qu'il s'en rendît compte ; d'ailleurs, une impression de ce genre a quelque chose de si excessivement doux, que, par un instinct secret, on a soin d'écarter d'elle tout ce qui pourrait la détruire ou l'altérer ; on veut ignorer qu'elle existe, afin de la laisser exister, et dès sa naissance les autres puissances de l'ame se retirent en arrière, comme par respect et pour ne pas troubler la souveraine qui vient régner sur elles.

Malvina s'était rapprochée de la chaise, mais ne paraissait pas encore décidée à s'asseoir, lorsque Mistriss Birton entra... Elle fit un mouvement de surprise en voyant Sir Edmond Seymour, et s'adressant à Malvina avec un peu d'ironie..... J'accourais, ma belle cousine, pour vous sauver l'ennui d'une trop longue attente ; mais je vois avec plaisir que vous avez trouvé le moyen d'y remédier..... En sortant de chez vous, madame, reprit Malvina, j'ai trouvé ces romances ; elles sont nées dans ma patrie ; j'ai cru m'y

transporter en les chantant ; pendant que j'en étais occupée, monsieur est entré. .... Oh ! il est des hasards, très-heureux. ....Oui, sans doute, il en est, s'écria Sir Edmond ; je ne l'ai jamais pensé autant qu'aujourd'hui..... Et vous n'êtes peut-être pas le seul, ajouta Mistriss Birton avec humeur.....Malvina comprit ce qu'elle voulait dire, et blessée d'un pareil soupçon, fit une inclination pour se retirer. Sa cousine la laissait aller lorsque Sir Edmond, effrayé de son intention, s'approcha d'elle et lui dit avec vivacité :.....Quoi, Madame, nous allons vous perdre ! N'aurez-vous paru un instant que pour nous apprendre tout ce qu'on souffre en votre absence ? Pourquoi cette cruelle retraite ? Pourquoi demeurer invisible à tous les regards ? craignez-vous, en vous laissant voir, d'être trop adorée ?....Mistriss Birton rougit de dépit ; Malvina rougit aussi, mais non pas de dépit ; un sentiment doux, mais inconnu, écarta un instant les sombres nuages dont elle était enveloppée, et peut-être aurait-elle voulu

céder aux instances de Sir Edmond ; mais elle sentit qu'elle ne le devait pas, et que, puisque Mistriss Birton se taisait, c'était lui dire assez qu'elle ne desirait pas sa présence : aussi persista-t-elle dans son intention, et elle quitta la chambre aussitôt.

M. Prior monta chez elle de bonne heure dans l'après-midi. Savez vous, lui dit-il en souriant, que votre rencontre de ce matin a fait un grand effet, et que Sir Edmond n'a pas pu parler d'autre chose pendant le dîner ?..... En vérité ! reprit-elle en rougissant..... Cela est très-vrai ; mais, au reste, cela ne peut étonner que vous, car quiconque vous voit un instant, doit sentir que là où vous êtes, on ne peut s'occuper d'autre chose..... Mais, Monsieur Prior, interrompit-elle timidement, qu'est-ce donc qu'on a dit de moi à table, et comment ai-je été le sujet de la conversation ?..... Je suis bien aise de voir ce petit mouvement de curiosité à ma charmante amie ; il me fait espérer que cette mortelle douleur qui jetait un voile d'indifférence sur tous les

objets, commence un peu à s'éclaircir... Ces mots firent rougir Malvina : si on lui en avait demandé la cause, sans doute elle n'aurait pas su la dire, car elle ignorait que la curiosité seule n'avait pas dicté la question ; mais apparemment que quelque chose en elle le savait, et c'était ce quelque chose qui la fesait rougir.....Sachez donc, continua M. Prior, que Sir Edmond a fait mille questions sur vous ; il a voulu savoir quel motif vous avait conduite ici, et pourquoi, renfermée dans votre appartement, vous sembliez fuir tout le monde.....De longs malheurs ayant altéré la santé de Madame de Sorcy et augmenté sa timidité naturelle, a répondu Mistriss Birton, elle se sent déplacée dans le monde, et c'est pour cela qu'elle le craint et le fuit.....Je m'étonne, a repris Sir Edmond, qu'on puisse craindre ce qu'on embellit ; il n'est point de cercle dont Madame de Sorcy ne fît l'ornement, et quant à moi, depuis que j'existe, je n'ai rien vu qu'on pût lui comparer.....Malvina fit un mouvement ; M. Prior l'attri-

buant à la surprise, ajouta:.. Vous êtes étonnée, je le vois, de la franchise de Sir Edmond envers une femme aussi vaine d'elle-même que Mistriss Birton; mais je dois l'avouer à son avantage, au milieu de la légéreté de ses goûts, de son amour pour les plaisirs, et de tous les défauts qu'on peut lui reprocher, il a conservé une sincérité rare; et même auprès de Mistriss Birton, dont il connaît le caractère et dont son sort dépend en partie, il n'a jamais su déguiser la vérité..... C'est un éloge pour tous les deux, reprit Malvina; car il est peut-être aussi rare de savoir l'entendre que d'oser la dire. Mais comme il est le seul jusqu'ici qui ait eu ce privilége..... C'est peut-être la faute des autres, interrompit encore Malvina; souvent on est injuste en croyant n'être que vrai; et quand on accuse à tort, il ne faut pas s'étonner d'être repoussé avec aigreur..... Non, répliqua M. Prior; soyez sûre que Mistriss Birton ne supporterait de personne ce qu'elle souffre de Sir Edmond; mais elle le ménage, parce que l'objet de toute son

ambition dépend entièrement de lui..... Vous savez peut-être qu'elle a promis de lui assurer sa fortune, à la condition qu'il épouserait Lady Sumerhill ; et ne pensez pas que ce soit dans la vue de faire son bonheur ; non, ce n'est pas elle qui s'occupe d'une pareille misère, mais la famille des Sumerhill est une des plus anciennes de l'Ecosse et une des plus en faveur à la cour de Londres ; mais Lord Stafford, oncle de la jeune personne, a promis, si ce mariage avait lieu, de faire siéger Sir Edmond au parlement, et de joindre à cette terre-ci un fief qui donnerait à Mistriss Birton le droit de prendre le titre de lady ; et voilà les motifs qui la déterminent. Mais Sir Edmond résiste : quoique jouissant d'une fortune assez médiocre, il préfère son indépendance aux richesses et aux dignités. Sans rejeter précisément cette alliance, il la remet de jour en jour ; et la crainte qu'il n'y renonce et de perdre par là un titre qui fait depuis long-temps l'objet de ses plus violens desirs, rend Mistriss Birton douce et flexible avec lui. Cette

circonstance lui donne donc une sorte d'empire sur elle; et je dois convenir que lorsqu'il est ici, il n'en use que pour faire du bien, et qu'il force sa tante à répandre, sur les pauvres de ce canton, les dons qu'elle voudrait lui prodiguer pour se l'attacher.....Savez-vous, Monsieur Prior, qu'un caractère qui use ainsi de son pouvoir doit être noble et généreux, et que je n'arrange point tant d'estimables qualités avec les vices qu'on lui attribue?..Sir Edmond a eu le malheur, Madame, d'être maître de lui de trop bonne heure; et jeté dans le monde sans guide, faute d'avoir su réprimer ses premiers mouvemens, ils sont devenus une source de corruption. Assurément son ame est grande et belle; je l'ai vu même, dans plus d'une occasion, porter l'enthousiasme du bien jusqu'au délire; sa parole est inviolable et sacrée, et nulle puissance ne l'y ferait manquer. Courageux jusqu'à la témérité, l'honneur lui est plus cher que la vie; et son désintéressement est tel, que son peu de fortune vient du sacrifice qu'il a fait de

la sienne à sa sœur, afin de faciliter divers arrangemens qui s'opposaient à un mariage qu'elle desirait..... Eh bien ! Monsieur Prior, lui dit Malvina émue, et en se penchant vers lui comme pour écouter plus attentivement... Eh bien ! madame, c'est du sein de tant de vertus que s'élève une passion si désordonnée pour les femmes, jointe à une telle dépravation de principes, que tandis qu'il est honnête et vrai pour le reste du monde, il les séduit et les trompe sans remords. Ce n'est pas seulement un penchant irrésistible qui l'entraîne, c'est un calcul raisonné qui le conduit; et comme le desir ne naît chez lui que de l'attrait du sexe et non du choix du cœur, il n'a connu que ces intrigues que l'occasion commence, que le plaisir achève, et que le dégoût détruit. L'amour, le véritable amour lui fut et lui sera toujours inconnu : ce n'est pas dans un cœur profané par la débauche qu'il allumera jamais ses feux. Pendant la fin de ce discours, Malvina était tombée dans une profonde rêverie, et ne semblait plus écouter M. Prior;

celui-ci paraissait aussi plongé dans la méditation, lorsque Miss Tomkins ouvrant brusquement la porte, demanda si Miss Fanny était là.....Je la croyais avec vous, lui répondit Malvina avec une vivacité mêlée d'inquiétude.....Non, madame, je ne l'ai point vue depuis le dîner, et je l'ai cherchée en vain chez Mistriss Birton.....Ah! mon Dieu! s'écria Malvina; et s'élançant aussitôt hors de l'appartement, elle parcourut toute la maison, mais inutilement. M. Prior, témoin de son inquiétude, sortit dans les cours pour chercher l'enfant; et Malvina remontant en désordre en appelant, à haute voix, *Fanny! Fanny!* entendit une voix qui lui répondait; elle croit reconnaître la voix de sa fille; elle marche de ce côté, ouvre plusieurs portes, et entrant dans un appartement qui lui était inconnu, aperçoit Sir Edmond Seymour seul avec la petite Fanny sur ses genoux. Le plaisir de la retrouver, l'inquiétude qu'elle avait eue et la surprise qu'elle éprouva, lui causèrent une telle sensation, que ses forces ne lui permirent pas d'avancer:

pâle et tremblante, elle tomba sur une chaise auprès de la porte, en tendant les bras à son enfant. Fanny vint aussitôt s'y jeter, et Malvina, la pressant sur son sein, l'accabla des plus tendres caresses. ....Sir Edmond s'approcha d'elle très-ému.....Que je suis coupable! lui dit-il; je vois, à votre agitation, la cruelle inquiétude que je vous ai causée: me serait-il permis d'en obtenir le pardon? ....Je l'ai retrouvée, répondit-elle en montrant Fanny, je la vois, je la tiens dans mes bras, et je me sens trop heureuse pour songer à me plaindre de personne.....Sir Edmond la regarda longtemps en silence; ses yeux se mouillèrent de larmes; puis il dit:....Se peut-il que ce ne soit pas là la nature? Non, ajouta-t-il ensuite avec plus de vivacité, ce n'est pas elle, mais c'est mieux qu'elle.....Le croyez-vous possible? lui demanda Malvina avec douceur.....Oui, d'aujourd'hui seulement, il n'appartenait qu'à vous de m'apprendre qu'on pouvait la surpasser.....Malheur à qui voudrait le tenter! reprit-elle; le bien n'est que

là où est la vérité; qui veut aller plus loin, s'égare..... Assurément, répliqua-t-il, d'autres ont dit cela avant vous, mais nul ne l'a dit comme vous..... La surprise que vous faites naître peut seule égaler le plaisir qu'on ressent à vous voir; tout ce que le monde offre d'aimable ne m'avait point donné l'idée de ce que j'ai trouvé ici et..... Vous aurais-je fâchée, madame, ajouta t-il vivement en voyant que Malvina se levait pour se retirer, et me punissez-vous d'avoir été trop sincère?..... Trop peu accoutumée au monde pour en comprendre le langage, lui dit-elle, je ne sais point y répondre, et je vous aurais su gré d'une distinction qui me l'aurait épargné.---Et elle s'éloignait toujours..... Sir Edmond la suivant d'un air agité, s'écria:.. Et croyez-vous qu'il soit possible de le parler avec vous? Telle habitude qu'on en ait, ne doit-on pas la perdre en vous voyant?.. Cette espèce d'aveu rappela à Malvina ce que lui avait dit M. Prior, et un demi-sourire effleura ses lèvres. Sir Edmond le vit, et ajouta:..Je respecte votre si-

lence et n'ose vous interroger sur votre sourire ; mais j'ai lieu de craindre qu'on ne m'ait peint à vous sous des couleurs odieuses... Rassurez-vous, dit-elle badinant ; si on m'en a dit du mal, on m'en a dit plus de bien encore..... Et en parlant, elle se rapprochait de la porte ; et Sir Edmond la suivait toujours, prêt à lui prendre la main, mais sans jamais oser le tenter..... Et peut-être aurez-vous cru l'un plutôt que l'autre, lui demanda-t-il..... Au contraire, lorsqu'on me parle d'un étranger, je vous assure que je suis toujours plus disposée à croire le bien que le mal..... Assurément, je ne suis qu'un étranger pour vous..... Mais il me semble qu'oui, ajouta-t-elle en souriant, et tournant le bouton de la porte pour sortir. Au moment où elle l'ouvrait, celle qui donnait sur le corridor s'ouvrit aussi ; une femme parut et la referma aussitôt en fesant un cri..... A cette voix, Malvina crut reconnaître Miss Melmor ; et songeant combien il devait lui paraître extraordinaire de la trouver chez Sir Edmond, elle ne pensa pas qu'il pouvait

l'être pour le moins autant d'y voir entrer Miss Melmor.—Sir Edmond feignit de n'avoir vu ni entendu personne; mais saluant respectueusement Malvina, il ne la retint plus. Elle descendit aussitôt chez Mistriss Birton, où elle trouva M. Prior, et elle leur raconta avec tant de simplicité le hasard qui l'avait conduite chez Sir Edmond que ni l'un ni l'autre n'en conçurent aucun soupçon.

Celui-ci les rejoignit bientôt, Malvina ne songea pas à se retirer, et Mistriss Birton ne crut pas devoir l'en faire souvenir, ce n'est pas qu'elle ne fut inquiète de voir son neveu auprès d'une si charmante femme. Depuis l'instant où Malvina était entrée dans sa maison, elle s'était vivement repentie de l'y avoir reçue, et ne s'était occupée que des moyens d'empêcher Sir Edmond de la voir; car, outre le penchant qu'elle lui connaissait pour les femmes en géneral, elle sentait qu'il y avait dans Malvina de quoi inspirer plus qu'un goût, et par conséquent de quoi la faire trembler pour l'union projetée avec Lady Sumerhill. Mais,

d'un autre côté, il était essentiel de ne pas heurter l'humeur indépendante de ce fier jeune homme, en lui laissant voir que c'était à dessein qu'elle éloignait Malvina. Elle savait trop que c'eût été pour lui une raison de plus de vouloir la connaître, et que ne s'étant jamais soumis à la volonté d'autrui, s'opposer à un de ses desirs était risquer de l'exciter; aussi mettait-elle tout son art à lui persuader qu'elle s'efforçait d'attirer Madame de Sorcy au milieu d'eux, mais que ses efforts étaient vains, parce que le caractère de sa cousine, sauvage et misanthrope ne cédait jamais à la complaisance. En les trouvant ensemble le matin, la crainte de voir tous ses projets détruits, l'avait empêchée de contenir le prémier mouvement d'humeur; mais en réfléchissant, elle avait compris que pour pouvoir tromper Edmond, il fallait feindre un air satisfait, lorsqu'un hasard, qu'elle n'aurait pu éviter, le réunirait à Malvina. Ainsi, dominant l'anxiété qu'elle éprouvait, elle fit beaucoup de caresses à sa cousine et de frais pour être aimable; elle l'était

beaucoup quand elle voulait; chacun s'en aperçut, et elle plus qu'un autre: alors son amour-propre satisfait, lui fit un peu oublier ses craintes, et la mit dans une situation intérieure assez douce pour donner de la grace à tout ce qu'elle disait. La conversation vive et brillante avec Sir Edmond, devenait instructive et sentencieuse dans la bouche de M. Prior; ce qui l'aurait même rendue un peu grave, si Malvina n'eût tempéré cet effet en y répandant la teinte touchante et voluptueuse d'une tristesse qui n'était presque plus que de la mélancolie. Quant à Mistriss Melmor, si, à chaque phrase de Mistriss Birton, elle n'eût murmuré, tout bas *charmant! charmant!* en regardant les autres comme pour leur dire: *Que répondez vous à cela?* sa présence eût produit à peu près l'effet d'un meuble de plus dans l'appartement. Pour sa fille, qui ne savait causer qu'à l'aide de la plaisanterie et de ces petits mots entrecoupés, puissans auxiliaires des gens d'un esprit superficiel, elle était peu propre à prendre un rôle dans une conversation

sérieuse et suivie: aussi ne manquait-elle jamais l'occasion de se moquer de ceux qui y trouvaient du plaisir ; et sur ce point, depuis long-temps Madame de Sorcy et M Prior étaient l'objet de sa raillerie. Elle avait espéré mettre Sir Edmond dans son parti, parce qu'il etait connu par son talent pour le persifflage ; rarement ce genre s'unit-il à un fonds solide. Mais il possédait tous les genres d'esprit, et savait être profond dans la solitude comme brillant dans le grand-monde. Elle s'en aperçut avec dépit, et irritée du plaisir qu'il semblait prendre à discuter avec Malvina, et du silence qu'elle était obligée de garder, elle se mit à bouder dans un coin. A plusieurs reprises, Malvina lui adressa la parole et lui fit plusieurs prévenances, mais toutes furent repoussées avec aigreur, et le ton sec de ses réponses détermina Malvina à ne plus lui parler. A la fin, Miss Melmor s'ennuya d'un rôle qui convenait si peu à son goût ; et se levant avec humeur, elle fut s'asseoir devant un piano qui était au bout de la chambre, et préluda

quelques airs. Malvina fut la première à se rapprocher d'elle pour l'écouter; elle loua beaucoup son talent et sa brillante exécution. Miss Melmor la regardant comme si elle eût fait peu de cas de ses éloges, appela Sir Edmond et lui proposa de chanter un duo italien.—Non, non, dit Mistriss Birton, puisque nous voilà réunis, exécutons plutôt quelques morceaux de ces partitions d'opéras français —Quoi! vous avez ici Armide, Alceste, Œdipe, tous ces immortels chefs-d'œuvres de notre scène? s'écria Malvina en parcourant les cahiers qui étaient devant elle. O chère Mistriss Birton! on voit bien que vous avez toujours le cœur un peu français.—Pour moi, reprit Miss Melmor dédaigneusement, je ne connais rien de plus triste et de plus froid que cette langue, et je ne pense pas qu'on puisse jamais rien dire d'aimable avec elle.—Priez Madame de Sorcy d'en prononcer quelques mots, répondit Sir Edmond, et je suis sûr que votre incrédulité cessera.—Peut-être que non, ajouta-t-elle d'un air plus dédaigneux encore,

mais en baissant la voix ; ma tête ne s'exalte pas si facilement ; un mot ne me la fait pas perdre.—Ah ! ce n'est pas la tête qui est en danger auprès d'elle. — Le cœur, voulez-vous dire, reprit-elle avec ironie : heureusement, pour certaines gens, ils n'ont rien à risquer de ce côté là ; mais ils lui diront que oui, et elle les croira comme tant d'autres, et comme tant d'autres, ils la tromperont.— Pendant cette conversation, que Malvina n'était pas censée entendre, mais dont elle ne perdait pas un mot, Mistriss Birton était passée dans sa chambre pour chercher la partition d'Œdipe : elle rentra avant que Sir Edmond eût eu le temps de répondre ; ce qui le fâcha sans doute ; mais moins que Malvina.—Voyons, Kitty, dit Mistriss Birton en posant la musique sur le pupitre, accompagnez-nous ce beau trio.—Miss Melmor essaya, mais elle était exécutrice et non pas musicienne ; elle jouait comme un maître, et déchiffrait comme une écolière, de sorte qu'il lui fut impossible de faire ce qu'on lui demandait.—Je suis sûr que

Madame de Sorcy réussira mieux, lui dit Sir Edmond.—Quand cela serait, répondit-elle, je n'y aurais aucun mérite; j'ai été nourrie avec cette musique dès mon enfance.—Je ne m'étonne pas alors que vous ayez l'air si languissant, reprit Miss Melmor; car c'est assurément une triste nourriture.—Mais si la musique italienne vous plaît mieux, nous n'avons qu'à laisser celle-ci, lui répondit Malvina avec douceur.—Non, non, cousine, repartit Mistriss Birton; prenez la place, et que cette céleste mélodie nous fasse oublier les vents de ces montagnes, pour nous transporter dans notre patrie.—Miss Melmor se leva aussitôt; et poussant brusquement sa chaise, elle fut s'asseoir bien loin de là, comme déterminée à ne pas écouter. A l'aide d'une main légère et d'une oreille délicate, Malvina rendit les partitions les plus compliquées, avec goût et facilité: on pouvait avoir une exécution plus rapide, mais non pas un jeu plus agréable. Cependant Mistriss Birton fut bientôt fatiguée; elle voulait qu'on crût qu'elle aimait passi-

onnemént la musique, et à force de le dire, elle avait fini par se le persuader ; mais une heure d'harmonie était tout ce qu'elle pouvait supporter: d'ailleurs, la présence de Malvina lui pesait ; ses talens la chagrinaient ; et pour faire cesser une situation assez pénible, elle feignit une migraine, et sous ce prétexte, engagea chacun à se retirer.

CHAPITRE IX.

La Nourrice.

Sans en attribuer la cause à personne en particulier Malvina sentait bien que cette soirée n'avait point été sans attrait pour elle; elle croyait même y avoir montré assez de plaisir, pour que Mistriss Birton ne dût pas craindre de la gêner en l'engageant à reprendre l'habitude de descendre tous les jours. En conséquence, elle attendit le lendemain,

avec une curiosité mêlée d'inquiétude, pour voir si sa cousine ne lui ferait rien dire à cet égard ; mais elle n'en entendit point parler. Son dîner lui fut servi comme à l'ordinaire ; et le soir, tentée de joindre la société, elle ne l'osa point, précisément parce qu'elle en avait envie ; elle se disait bien qu'elle ne le desirait que par l'espoir de distraire sa tristesse ; mais si elle n'avait eu que ce motif, elle n'aurait pas tant réfléchi pour descendre ; elle n'hésitait, que parce qu'au fond elle en avait un autre, et que, sans le démêler elle-même, l'instinct lui fesait craindre que les autres ne le devinassent.

La voilà donc encore solitaire ; les jours se passent : Mistriss Birton vient la voir souvent, dans le but secret de lui ôter tout prétexte de descendre ; elle évite de lui parler d'une réunion que Malvina n'ose pas proposer, et feint, auprès de son neveu, de ne jamais monter chez sa cousine sans employer les sollicitations les plus puissantes pour l'engager à l'accompagner, mais infructueusement.

Les choses en étaient là, lorsqu'un dimanche matin, la petite Fanny entra, en sautant, dans la chambre de sa mère, et lui dit, tout essoufflée:—Azoleta est en bas, maman; comme l'école est fermée aujourd'hui, elle vient jouer avec moi: veux-tu que nous allions faire ensemble des boules de neige dans la cour?—Et qu'est-ce qu'Azoleta, mon enfant?—C'est la petite fille si jolie qui chante si bien, et qui parle comme nous.—La filleule de Sir Edmond? reprit Malvina en rougissant un peu.—Oui, maman; mais est-ce que cela empêche qu'elle ne puisse être bonne?—Non, mon enfant; au contraire, Sir Edmond est fort bon lui-même, je crois.—Eh bien! maman, imagine-toi que ma bonne dit toujours que non que c'est un menteur, et qu'il fait semblant d'être aimable pour attraper les autres, et puis encore tout plein de choses que j'ai oubliées.—Tu fais bien, ma Fanny, d'oublier le mal qu'on te dit des autres; mais va joindre ta petite compagne, j'irai vous trouver dans un in-

stant. La petite sortit, et Malvina se tournant aussitôt vers Miss Tomkins, lui dit : — Pourquoi répétez-vous à cet enfant des propos, des contes que vous ne devriez pas écouter vous-même ? — Je peux bien assurer madame que ce ne sont pas des contes, et que très-certainement je ne dis pas la moitié de ce que je sais. —Mais j'espère, en effet, que ce n'est pas Fanny que vous prendriez pour confidente de tous les rapports qu'on s'amuse à vous faire. — Assurément, madame ; car lorsque Mistriss Tass vient dans ma chambre, nous avons toujours soin de nous entretenir à voix basse .... Ah ! si madame savait la manière dont Sir Edmond se conduit ici ! ..—Dispensez-vous de me le dire, Tomkins, répondit-elle, je ne suis point curieuse de le savoir.

Malvina sortit alors de sa chambre, non sans éprouver un léger mouvement de curiosité sur la manière dont Sir Edmond se conduisait ; mais eût-il été plus fort encore, elle aurait rougi de le satisfaire par le rapport d'un domestique ou le bavardage d'une femme-de-chambre.

Sans savoir précisément quels étaient les torts dont on accusait Sir Edmond, elle devinait assez de quelle espèce ils pouvaient être; et malgré son indulgence ordinaire, elle ne se sentait pas disposée à leur en accorder. Tout en rêvant ainsi, elle se trouva dans la cour; Azoleta vint se jeter à son cou avec une tendre ingénuité, et Fanny ne tarissait pas sur les bonnes qualités de sa nouvelle petite compagne.—Tandis que, pour s'échauffer, Malvina s'amusait à courir avec les enfans, Sir Edmond parut à quelque distance; il marchait fort vîte: en la voyant, il la salua, mais passa son chemin sans s'arrêter. Malvina ne s'attendait pas à le voir, et dans la disposition où elle était à son égard, peut-être n'en avait-elle pas envie; mais elle s'attendait encore moins au peu d'attention qu'il lui marquait. Surprise de ce procédé, elle le suivit des yeux en silence, lorsqu'Azoleta vint lui dire tout bas à l'oreille:—Je parie que je devine où va mon parrain. Peut-être ne veut-il pas qu'on le sache, Azoleta. — Assurément,

car il ne veut jamais qu'on dise quand il fait plaisir à quelqu'un; mais venez avec moi, et vous verrez si je me trompe.

La petite fille se mit à courir; Fanny la suivit et Malvina aussi, non pour aller surprendre Sir Edmond, mais pour retenir les enfans et les empêcher de commettre une indiscrétion: elle les appelait, ils n'en tenaient compte et couraient toujours. Arrivés à la porte d'une petite maison basse qui se trouvait dans une des basse-cours les plus reculées, Azoleta s'arrêta, et mettant le doigt sur la bouche: Paix! dit-elle à Malvina, il va vous entendre; et puis poussant doucement la première porte, marchant sur la pointe du pied, et prenant Malvina par la main, elle lui montra à travers une porte vitrée, dans le fond d'une chambre assez propre Sir Edmond appuyé sur le dos d'un fauteuil où était étendue une vieille femme pâle et souffrante.—C'est la bonne Norton, la nourrice de mon parrain, dit tout bas Azoleta; elle s'est trouvée bien mal ce matin; sens doute on aura été le

dire au château ; c'est pour cela que mon parrain accourait si vîte, car il est si bon ! et elle l'aime tant !....

Attendrie au dernier point, de voir ce jeune homme, qu'on lui avait peint comme frivole, remplissant de pieux devoirs auprès d'une femme misérable et infirme, Malvina ne pouvait assez se reprocher l'opinion désavantageuse qu'elle avait été au moment de prendre de lui. O combien elle lui pardonnait de ne s'être pas arrêté auprès d'elle ! Que son motif lui semblait respectable, et combien elle eût été fâchée de le lui avoir fait oublier ! car Malvina n'était point de ces femmes superbes qui ne sont satisfaites qu'autant que tout cède à leur pouvoir ; c'est la vanité seule qui prétend à cet empire : l'amour, quelque violent qu'il soit, quand il règne dans un cœur honnête, rougirait que ses droits l'emportassent sur ceux de l'humanité.

Ce n'est pas que Malvina aimât Sir Edmond ; je dis seulement que, l'eût-elle aimé lui ou tout autre, il était dans son caractère, sans doute, de vouloir être

préférée à tout, mais que la vertu le fût à elle; et pour ce cœur insensible jusqu'alors et décidé à l'être toujours, la vue d'une belle action qu'elle admirait sans défiance, était bien plus dangereuse que des expressions passionnées contre lesquelles sa raison aurait su l'armer. Tandis que toute son attention était captivée par le touchant tableau qu'elle avait devant les yeux, Fanny, glacée par le froid et s'ennuyant de l'immobilité de sa mère, la tira par son jupon en la priant de s'en aller. Malvina préoccupée, ne l'entendait pas; l'enfant éleva la voix : à ce bruit, Sir Edmond tourna la tête et s'avança vers la porte pour voir ce qui le produisait. Malvina, alarmée d'être surprise par lui, épiant, pour ainsi dire, sa conduite, aurait voulu fuir, mais il n'était plus temps. Elle sentit qu'avoir l'air de se cacher semblerait plus déplacé encore que d'être venue, et quoi qu'il lui en coûtât, elle resta à sa place. En la voyant, Sir Edmond fit un cri, et Malvina, les yeux baissés, les joues colorées du plus vif

incarnat, lui dit timidement: —Prenez-vous-en à la tendresse de votre filleule, de mon indiscrétion; c'est elle qui m'a amenée ici, sans doute, pour me faire voir son parrain dans toute sa gloire.---- Entrez, madame, entrez répondit Sir Edmond très-ému; ce spectacle, tout affligeant qu'il est, ne vous effraiera pas: venez fortifier ma pauvre nourrice contre les terreurs de la mort; elle implore la miséricorde divine, et y croira sans doute davantage en voyant un ange auprès d'elle.---Est-elle donc si mal? dit Malvina en s'avançant; peut-être serait-il à propos d'envoyer chercher M. Prior.---- La bonne femme l'entendit, et élevant avec peine sa faible voix:---Non, non, dit-elle, c'est inutile; ses belles paroles me soulageraient bien moins que la bonne amitié de mon cher fils. Combien, aux yeux de Malvina, ce nom, cet éloge étaient honorables! combien ils couvraient les torts du volage Edmond! De grosses larmes inondaient ses joues; et prenant la main desséchée de la malade: ---- Vous souffrez donc beaucoup,

ma pauvre mère ? lui dit-elle..... Malvina avait un accent si excessivement doux, qu'il suffisait de l'entendre pour être ému. La nourrice la regardant aussitôt, lui dit :.. Vous êtes, je crois, la dame que Mistriss Birton a mené voir les pauvres et les malades il y a quelque temps : ils m'ont tous parlé de vous ; vous leur avez fait distribuer des secours ; chacun vous bénit : je remercie le ciel de ne m'avoir pas retirée à lui avant de vous avoir vue..... Ne parlez pas tant, ma mère, interrompit Sir Edmond, qui paraissait uniquement occupé de l'état de la malade ; n'épuisez pas vos forces ; prenez quelques gouttes de ces cordiaux, et voyez si vous souhaitez la présence de M. Prior..... Azoleta a été le chercher, dit Fanny, qui se cachait sous la robe de sa mère, n'osant pas regarder la vieille Norton, de peur de la voir mourir..... Mais je m'étonne que lorsque quelqu'un est malade, M. Prior n'en soit pas le premier instruit, demanda Malvina à une femme qui paraissait être une parente de la vieille Norton..... Oh ! madame, ré-

pondit-elle, il est si occupé, qu'on craint de le déranger : on le trouve toujours à écrire dans son cabinet.... de beaux discours, assurément, mais qui ne lui laissent pas le temps de venir nous voir..... Ce n'est pas qu'il ait jamais refusé personne lorsqu'on a été le chercher.... non, je ne puis pas dire cela, et alors il sait dire de bien belles choses..... L'entrée de Monsieur Prior interrompit le discours de cette femme. Le premier objet qui le fixa fut moins la malade que Malvina, et s'approchant de celle-ci, il lui dit :.... Vous êtes donc venue être témoin de ce moment terrible, de ce moment critique où l'ame inquiète et tremblante arrive sur les frontières d'un monde inconnu ?.. Monsieur Prior, lui dit Sir Edmond tout bas et en montrant la nourrice, tâchez de trouver quelques paroles de paix à la portée de son intelligence et qui raffermissent son cœur .... Malvina se leva, et cédant à M. Prior la place qu'elle occupait auprès de la malade, elle s'appuya sur le dos du fauteuil auprès de Sir Edmond..... Eh bien ! ma pauvre Norton,

lui dit M. Prior, votre cœur et votre chair défaillent, mais que Dieu soit votre force, et il sera votre portion à jamais ; dussiez-vous marcher dans la vallée de la mort, ne craignez aucun mal tant qu'il sera avec vous ; que son bâton et *sa houlette vous rassurent.**.... Ah ! monsieur, que sa volonté soit faite et non la mienne ; je m'y soumets sans murmurer ; et puisse notre divin Sauveur intercéder pour moi ! .... Confiez-vous dans la clémence du Très-Haut, bonne Norton, car c'est un bon père qui sait de quoi nous sommes faits, qui se rappelle que nous ne sommes que poudre, et avec lequel il y a pardon, afin qu'il puisse être aimé autant qu'il est craint... Et pourquoi douterais-je de sa miséricorde ? Il est témoin que je n'ai jamais fait de mal à personne ; mais si je regrette la vie, c'est à cause de ma pauvre famille qui reste dans la misère : tant que j'ai vécu, j'ai partagé avec elle les bienfaits de mon fils Seymour ; mais en me perdant, que lui re

* Ps. xxiii. 4.

stera-t-il ?.. Moi, ma bonne mère, moi, reprit vivement Sir Edmond ; soyez sûre qu'elle ne manquera jamais de rien tant que je posséderai quelque chose..... Je sais que mon Edmond a un excellent cœur, reprit la vieille nourrice en versant les dernières larmes, et je compte sur ses promesses ; mais il n'est presque jamais ici, et alors..... Moi j'y serai toujours, interrompit Malvina, et je tâcherai de suppléer à ce que l'éloignement de votre fils ne lui permettra pas de faire..... Oui, ma mère, ajouta Sir Edmond, ému et satisfait de pouvoir prendre un engagement de concert avec Malvina ; nous vous jurons tous deux de nous entendre et de nous réunir pour veiller à la prospérité de vos enfans..... Malvina avança la main pour prouver qu'elle était de moitié dans le serment, et Sir Edmond la saisissant avec vivacité, la posa entre les siennes sur les genoux de la malade ; celle-ci, touchée de leur action et tranquille sur le sort de sa famille, articula faiblement ces paroles :.. Laissez-moi dé-

sormais, seigneur, aller en paix,* et expira au bout de quelques minutes.

En s'en retournant au château, la physionomie de M. Prior était plus grave, celle de Malvina plus recueillie, Sir Edmond lui-même était plus sérieux; mais reprenant sa vivacité à mesure qu'il s'éloignait de ce triste et funèbre spectacle, il s'écria:.... Les gens d'église auront beau faire, ils ne me persuaderont jamais comment il est utile à l'ordre général qu'une honnête créature qui a passé sa vie dans le travail, la termine dans la misère sans avoir joui de son existence. .... Eh! qui vous dit qu'elle n'en a pas joui? reprit M. Prior: le bonheur n'appartient-il pas bien plus aux disciples de la vertu qu'aux favoris de la fortune? Et, à ce titre, Mistriss Norton n'a-t-elle pas dû vivre plus satisfaite que.... que vous, peut-être?.... Ma foi, cela se peut bien, repartit Sir Edmond; de la manière dont les choses sont arrangées ici-bas, je conviens que les conditions, pour être

* Cantique de Siméon.

brillantes, n'en sont pas plus heureuses : aussi, dans le cours d'une vie qu'on regarde comme fortunée, et où j'ai compté bien plus d'heures d'ennui que de plaisir, ai-je souvent eu occasion de douter de la bonté d'une puissance qui nous donne si peu de biens pour tant de maux..... Ces paroles irritèrent M. Prior, et regardant Sir Edmond avec indignation, il lui dit d'un ton véhément :---Et qui ! es-tu fils de l'homme, toi qui n'es sorti de la poussière que du jour d'hier, pour élever une voix téméraire contre ton Créateur ? Où sont tes titres pour critiquer l'arrangement de l'univers, toi dont le partage est si fort au-dessus de ce que tes vertus te donnent le droit d'attendre ?— Je vous assure, Monsieur Prior, répondit Sir Edmond en souriant, que je sens fort bien le peu que je vaux, et que j'ai une très-faible idée de mon mérite. Mais si Dieu me voulait sans tache, que ne m'a-t-il créé parfait ? Pourquoi permet-il au diable de m'envoyer des tentations, s'il doit me punir ensuite d'y avoir cédé ? pourquoi me rend-il si aimable un péché

qu'il me défend d'aimer ? et de quoi puis-je être coupable, quand je ne fais qu'user de ce qu'il me donne ?---Peut-être l'êtes vous, reprit Malvina avec un regard touchant, si vous avez été averti par la conscience en même temps que tenté par les passions, si vous avez vu le bien en fesant le mal, et si, en succombant, vous avez senti que vous pouviez résister.---Sir Edmond rougit, et se retournant du côté de M. Prior : Ecoutez bien, lui dit-il, voilà ce qu'il faut dire et comment il faut dire lorsque, dans votre chaire apostolique, vous voulez réveiller la conscience du pécheur et ouvrir les yeux de l'impie ; mais il faudrait y joindre ce regard, cet accent et *ces lèvres charmantes où les graces reposent près de la sagesse.** En parlant ainsi, ils arrivaient au château ; M. Prior les quitta, et Malvina se préparait à monter chez elle, lorsque Sir Edmond la retint et lui dit : Eh quoi ! madame, toujours nous fuir ! toujours inaccessible à nos vœux et aux instan-

* Dryden.

ces de Mistriss Birton ! Quelles instances ? reprit-elle un peu surprise.---Mais vous n'ignorez pas, sans doute, que votre cousine se désespère de l'obstination (passez-moi ce mot, c'est elle qui le dit) avec laquelle vous refusez de vous joindre à nous.----Malvina sourit. Vous plaisantez, Sir Edmond ; assurément ma cousine ne porte point de pareilles plaintes contre moi.---Je vous assure, madame, que, comme il n'y a point de jour où je ne lui demande plusieurs fois pourquoi nous ne vous voyons jamais, il n'y en a pas où elle ne me réponde que tous ses efforts pour vous attirer dans le salon sont aussi répétés qu'inutiles.---Malvina, voyant l'intention de sa cousine sans en comprendre le motif, répondit avec assez d'embarras :---Mais s'il était vrai que j'eusse résisté aux prières de Mistriss Birton, comment supposez-vous ?.... Que vous cédiez aux miennes, interrompit-il vivement : non, madame, je ne suis pas si présomptueux ; mais comme vous ne viviez pas aussi solitaire avant mon arrivée, c'est me dire assez que ma pré-

sence vous rend ce séjour désagréable, et que vous desirez me le voir quitter. Vous interprétez mal ma conduite, monsieur, répondit-elle un peu troublée; ce n'est pas vous, mais de bien chers souvenirs qui me retiennent dans ma solitude; et si je croyais que mon éloignement affligeât Mistriss Birton, je pourrais bien .... Ma tante! ma tante! s'écria Sir Edmond, en prenant la main de Malvina et l'entraînant dans l'appartement de Mistriss Birton, voilà Madame de Sorcy qui prétend que je plaisante lorsque je l'assure que vous vous désolez d'être privée de sa société: joignez vos prières aux miennes, ma chère tante, et peut-être l'emporterons nous .... Mistriss Birton rougit, mais prenant son parti sur-le-champ: Ma cousine sait, dit-elle, combien sa présence m'est chère: si je n'ai point voulu gêner son goût extrême pour la retraite, elle aura apprécié, j'espère, le désintéressement qui me fesait préférer son repos à mon plaisir; mais puisqu'elle commence à se lasser de cette vie retirée, je suis prête à accueillir son

changement avec une grande joie..... La réponse équivoque de Mistriss Birton laissait Malvina incertaine, lorque Sir Edmond, impatient d'en avoir positive, s'écria :.....Je vois assez clairement, ma tante, qu'il faut me décider à vous quitter; tant que je serai près de vous, Madame de Sorcy n'y viendra qu'a contre-cœur. J'adopte votre projet, Edmond, interrompit vivement Mistriss Birton, vous perdez votre temps ici; des devoirs, des engagemens vous appellent à Edimbourg; retournez-y; alors du moins ma belle cousine sera libre.....Ce ne sera point monsieur qui pourra gêner ma liberté, interrompit Malvina à son tour avec un peu de gravité; qu'il reste ou qu'il parte, mon goût ne m'en portera pas moins à rester seule, de même que sa présence ne m'empêchera pas de céder à votre desir, s'il est vrai, ma cousine, que vous attachiez quelque prix à ma société..... Mistriss Birton n'avait aucun motif de se refuser à cette ouverture; d'ailleurs, elle songea que, puisqu'elle ne pouvait éviter que Sir Edmond ne vît Malvina,

il valait encore mieux que ce fût en sa présence ; et de ce moment, il fut convenu que Malvina se réunirait à la société, comme elle avait fait avant l'arrivée de Sir Edmond.

CHAPITRE X.

Des Conversations.

Durant le dîner seulement, Mistriss Birton apprit que la mort de la bonne Norton avait causé l'entrevue de Sir Edmond et de Malvina ; elle ne savait seulement pas que cette femme fût malade. Comme elle ne s'intéressait à personne, personne ne lui venait raconter ses maux ; et les vassaux, qu'elle se vantait de protéger, souffraient et mouraient le plus souvent sans qu'elle en fût informée. Dévorée par l'ambition, elle entretenait une correspondance active avec milord Stafford, afin qu'il restât fidèle à leurs engagemens, et pressait vivement son neveu d'aller les remplir ;

mais chaque jour Sir Edmond trouvait de nouveaux prétextes pour éluder son départ. Jamais il n'avait fait un si long séjour à Birton-Hall : Miss Melmor s'en fesait tous les honneurs ; mais Mistriss Birton, qui entrevoyait la vérité, était dans des transes continuelles, et ne rêvait qu'aux moyens d'éloigner son neveu ou de se brouiller avec Malvina ; mais avec un caractère indépendant comme celui du premier, il fallait user de persuasion et non d'autorité, et le caractère despotique de Mistriss Birton se prêtait peu à ce moyen. D'un autre côté, avec le caractère doux de Malvina, comment parvenir à se brouiller avec elle, sans lui donner le justes sujets de plainte qui la rendraient plus intéressante aux yeux d'Edmond ? et d'ailleurs, en l'éloignant, qu'y gagnait-elle ? Malvina n'était-elle pas libre de se fixer où elle voulait ? Pourrait-elle empêcher que son neveu ne la vît avec plus de liberté peut-être qu'à Birton Hall, et qu'il ne vînt à découvrir alors les ruses qu'elle avait employées pour l'éloigner de Malvina ?

Dans cette perplexité, elle se détermina à s'ouvrir à sa cousine sur les projets d'alliance qu'elle nourrissait avec tant d'ardeur; elle lui peignit Sir Edmond comme un jeune homme très-dissipé, sans mœurs, amoureux d'intrigues, et qui ne fuyait l'honorable mariage qui lui était proposé, que parce qu'il le regardait comme un frein à ses débordemens.— Voyez quelle est ma peine, ma chère cousine, lui disait-elle avec une feinte confiance; malgré les écarts sans nombre de mon neveu, je l'aime tendrement, et pour lui procurer un établissement qui l'élève aux dignités et l'arrache à ses misérables intrigues, je lui assurais tous mes biens, je m'en dépouillais en sa faveur. Plein de reconnaissance pour mes dons, il avait souscrit à ma volonté, et sûre de son aveu, j'avais engagé ma parole et répondu de la sienne; et c'est après m'être avancée à ce point, lorsque Lady Sumerhill vient de refuser, à cause de lui les plus grands partis d'Edimbourg, qu'il me donnera peut-être l'inexprimable humiliation de manquer à une

promesse dont j'ai assuré la validité ! Ne m'aiderez-vous pas, bonne cousine, à lui faire sentir ses torts, ainsi que la nécessité où il est de se rendre à Edimbourg ? —Mon Dieu ! madame, répondit Malvina, quelle influence puis-je avoir sur les volontés et les opinions de Sir Edmond ?—Fort peu, je le crois ; car j'ai remarqué qu'il avait moins d'attrait et d'attentions pour vous que pour toutes les femmes qu'il a connues, parce qu'apparemment vous n'êtes pas une de ces jeunes folles vives et brillantes qui l'amusent et qui lui ressemblent ; mais enfin, s'il n'a pas de goût, du moins a-t-il beaucoup d'estime pour vous : je ne serais pas étonnée qu'il ne fît quelques sacrifices pour acquérir la vôtre ; et au surplus, si vos réflexions sont sans succès du moins ne peuvent-elles pas nuire.— Je vous assure, madame, répliqua Malvina, que je me trouve fort embarrassée pour vous obliger ; il semblera très-singulier à Sir Edmond, que je me mêle d'une affaire à laquelle je suis absolument étrangère, et que je lui donne des

conseils quand il ne m'en demande point. —Aussi, ma chère, n'est-ce que d'idées générales qu'il faut s'entretenir devant lui : répétez qu'un homme qui a donné des espérances de mariage à une femme, est inexcusable de les tromper ; qu'une union ne peut être heureuse que par l'opulence et les dignités.... Mais le voici : n'ayons pas l'air de nous entendre, et ayez soin d'appuyer ce que je dirai ; à moins, ajouta-t-elle, en voyant l'incertitude de Malvina et la fixant d'un air significatif, que quelques causes particulieres ne vous en éloignent.

Le soupçon que cette dernière phrase renfermait, n'échappa point à Malvina : l'appuierait-elle en se taisant, ou parlerait-elle d'un lien qui lui semblait bien plus propre à contenter l'ambition de Mistriss Birton qu'à faire le bonheur de Sir Edmond ? Dans cette incertitude, elle se tut, et attendit ce que la suite de la conversation pourrait lui fournir de convenable à dire.

Mistriss Birton n'avait encore fait que quelques questions insignifiantes,

lorsque Miss Melmor entra, une gazette à la main.—Ah ! bon Dieu, s'écria-t-elle, voyez quelle superbe fête on va donner à Edimbourg, chez milord Stanhope.—Chez milord Stanhope, frère de Lady Sumerhill ? demanda Mistriss Birton à son neveu.—Oui, repondit-il assez négligemment.—Ah ! quelle serait ma joie, si je pouvais y assister, s'écria Miss Melmor.—Sans doute, vous ne vous dispenserez pas de vous y rendre, Edmond ? demanda assez sévèrement Mistriss Birton.—Eh quoi ! madame, vous croyez que je pourrais quitter la société où je me trouve, et braver le temps qu'il fait, pour courir à une de ces fêtes que l'oisiveté rend nécessaires, peut-être, mais que l'habitude rend insipides.—Si ce n'est pour la fête, Edmond, ce sera pour y faire partie de cette société brillante et choisie qui s'y réunira.—Ah ! madame, si vous connaissiez la fastidieuse monotonie qui règne à présent dans le grand-monde....—Mais les femmes, Edmond ; se peut-il que vous oubliez cette charmante moitié du monde.—Les femmes,

madame, ne se donnent plus la peine de l'embellir, elles sont devenues si nonchalamment frivoles, que tout ce qui ne les berce pas les fatigue; et si on leur dit un mot un peu sincère, elles vous reprochent aussitôt d'oublier le ton de la *bonne compagnie*, mot aujourd'hui synonyme de *fadeur* ou *fadaise*.—Vous êtes devenu bien difficile, reprit Mistriss Birton, en contenant son humeur, et je serais curieuse de connaître la cause d'un changement aussi inattendu.

A ces mots, miss Melmor se rengorgea avec orgueil, comme pour dire que c'était elle; Malvina qui se croyait bien loin d'être intéressée dans tout cela, continua son ouvrage sans changer d'attitude; sir Edmond ne répondit point à sa tante, et celle-ci ajouta, après un moment de réflexion:—Au reste, s'il est vrai que les plaisirs vous fatiguent et que les femmes vous ennuient, j'en tire un heureux augure pour votre réforme; dès l'instant que le monde déplait, et que la solitude a des charmes, on cherche à l'embellir en y appelant une compagne, et je dois

croire qu'enfin vous n'êtes pas si éloigné d'un lien sérieux, et que vous allez penser à tenir la parole que vous avez donnée....—Dites donc que vous me conseillez de donner, madame.—Vous faites là une subtile chicane, Seymour; car, sans vous être positivement engagé, vous savez bien que la famille de Lady Sumerhill regarde votre mariage comme une affaire arrangée, et, je vous le demande, n'êtes-vous pas sûr que cette jeune personne vous attend à la fête de son frère, et si vous lui avez donné lieu d'y compter, n'êtes-vous pas coupable de tromper ses espérances?—Ma foi, madame, répondit-il vivement, je ne lui ai jamais adressé que de ces contes qu'on distribue au hasard à toutes les femmes, c'est une marchandise sur laquelle on surfait, par habitude, comme on rabat par expérience; c'est une fausse monnaie; lorsqu'on s'y trompe, c'est bien plus la faute de celle qui la reçoit que de celui qui la donne.—Malvina leva la tête, le regarda fixement; il parut embarrassé, s'agita sur sa chaise, et Mistriss Birton reprit:—

Peut-être n'accuseriez-vous pas Lady Sumerhill d'avoir cru trop facilement à vos protestations, si vous vouliez vous rappeler l'air dont vous les avez faites; et puisque vous êtes si profond dans l'art de tromper les femmes, il n'est pas généreux de les blâmer lorsqu'elles sont victimes de vos dangereux artifices.... En vérité, madame, interrompit-il, troublé de s'entendre faire de pareils reproches devant Malvina, je ne fus jamais ni faux ni perfide: sans doute j'usai souvent de finesse auprès des femmes, mais tel usage que j'en aye pu faire, j'ai toujours été en reste avec elles, et dans ce monde où leur coquetterie nous tient sans cesse en état de guerre, il faut bien, pour s'en défendre, se servir de leurs propres armes; d'ailleurs, lorsqu'elles se font une gloire de la finesse, pourquoi m'en feraient-elles une crime, et appelleraient-elles chez moi un tort du cœur, ce qu'elles nomment chez elles un avantage de l'esprit?.... Je crois, répondit assez sérieusement Malvina, que si la finesse est regardée avec indulgence chez les fem-

mes, c'est qu'il semble que la nature leur permette ce moyen de dérober quelques instans á la dépendance où elle les condamne : mais les hommes ne s'abaissent-ils pas en usant de cette arme des êtres faibles ? eux libres et indépendans, pourquoi ne sont-ils pas sincères ? Quand le besoin ne commande pas l'adresse, on ne l'emploie que pour tromper ; ainsi je crois que lorsqu'ils dissimulent, ce n'est pas pour se sauver du mal, mais pour en faire aux autres. Madame de Sorey a raison, ajouta Mistriss Birton, et ce n'est que pour déchirer le cœur de Lady Sumerhill, que vous avez cherché à vous en faire aimer..... Ah ! mon dieu, ma tante ! Tréve de pitié, reprit Sir Edmond ; les femmes à présent n'ont plus le cœur si faible ; comment le déchirerait-on, on ne le touche même pas ; la vanité le tient sous sa garde, c'est un rempart inexpugnable qui empêche tout autre sentiment d'y pénétrer... Est-ce vous, Edmond, qui osez faire un semblable reproche ? vous qui n'avez séduit Lady Sumerhill que par vanité, qui ne restez

ici que pour affliger cette intéressante personne et augmenter son penchant en excitant son inquiétude, et cela, je vous le dirai, est une bien pitoyable vanité ; qu'en pensez-vous, ma cousine, me trouvez-vous trop sévère? Pas dans votre jugement, madame, répondit Malvina, mais dans votre supposition ; car vous ne devez pas mettre en doute que Sir Edmond, l'excellent fils de la digne Mistriss Norton, ne se hâte d'aller mettre fin *aux tourmens de l'intéressante femme dont il est aimé*. A ces mots, Miss Melmor jeta sur Malvina un regard de colère et de reproche, et se levant, elle marcha dans la chambre, comme ne pouvant plus commander à son impatience... La distinction de madame est très-pressante, répondit Sir Edmond d'un ton piqué, et sans doute je m'y serais rendu, si je ne voyais, par l'annonce de cette fête, qu'elle doit avoir lieu dans trois jours, et que par conséquent il n'est plus temps de partir. .. En vérité? ajouta Mistriss Birton, en parcourant la feuille d'un air inquiet; mais du moins, Ed-

mond, si ce n'est plus pour la fête que vous retournerez à Edimbourg, que ce soit par considération pour la jeune personne, elle doit être si surprise de ne vous avoir pas vu chez son frère, qu'il y aurait de la barbarie à la faire souffrir plus long-temps.... Ne le pensez-vous pas aussi, cousine?—Je ne sais, madame, jusqu'à quel point les affections de cette jeune personne sont engagées, mais pour peu qu'elles le soient, et que Sir Edmond s'avoue à lui-même qu'il y a volontairement contribué, je l'estime trop pour croire qu'il se fasse un jeu des peines qu'on souffre pour lui, et...—Ma chère, interrompit vivement Miss Melmor, n'entendez-vous pas votre petite Fanny qui crie, sans doute elle s'est fait grand mal...Je n'entends rien, dit Malvina en se levant et prêtant l'oreille...Oh, je suis bien sûre de ne me pas tromper, et je vais y aller voir..Malvina, inquiète, sortit avec Miss Melmor, mais à peine furent-elles hors du salon, que la première s'arrêta, et dit: Je n'ai feint d'entendre crier Fanny, que pour

rompre une conversation qui m'était insupportable, et pour vous demander, ma chère, quel intérêt vous excite à éloigner Sir Edmond; si c'est pour faire votre cour à Mistriss Birton, je vous dirai que cela ne répond pas à ce caractère de grandeur et de générosité qu'on vous attribue, et dont M. Prior nous rebat sans cesse les oreilles... Pour votre propre intérêt, ma chère, reprit Malvina avec un souris presque dédaigneux, je vous engage à ne pas former des soupçons qui tournent plutôt au détriment de celui qui les conçoit que de celui qui en est l'objet; et quant à ce qui regarde Sir Edmond, il me semble que ce que j'ai dit est si naturel et si simple, que je m'étonnerais au contraire que vous n'ayez pas appuyé mon avis. — En vérité, je dois en être fort tentée, reprit Miss Melmor, lorsque Sir Edmond ne reste ici qu'à cause de moi; quand il m'aime passionnément, que son intention est de m'épouser, et qu'il m'a promis d'abandonner Lady Sumerhill en ma faveur; mais ceci est un secret, et je ne

vous le confie que pour vous faire sentir combien vos sermons doivent nous être insupportables à tous deux... Mais si les choses en sont à ce point, reprit très-froidement Malvina, qu'avez-vous à craindre ? supposez-vous que l'opinion d'une femme qui est aussi étrangère que moi à Sir Edmond, puisse l'emporter sur la passion qu'il a pour vous ?.. Non pas précisément, madame, reprit Miss Kitty, mais il pourrait-pute être se laisser influer par de grandes phrases, des airs sentencieux ; et à moins que vous ne vouliez lui faire impression pour votre propre compte, je vous serai obligée de ne plus vous charger du soin de le prêcher..... En achevant ces mots, elle rentra précipitamment dans le salon, sans attendre sa réponse.

Malvina, dépositaire des confidences de Mistriss Birton et de celles de Miss Melmor, déja en butte aux malignes interprétations de toutes deux, se serait trouvée dans une véritable perplexité, si la droiture de ses intentions et la pureté de sa conscience ne l'eussent mise au-

dessus des difficultés de sa situation : ne connaissant point assez la vérité des choses dont on lui parlait, pour savoir de quel côté était la justice, elle se résolut à rester absolument neutre sur tous les intérêts qui s'agitaient autour d'elle ; mais ce parti, le seul qui convînt à son caractère, désobligeait également Mistriss Birton et Miss Melmor, et s'il ne lui en fit pas dès-lors deux ennemies, du moins il les disposa à le devenir.

Depuis la confidence de Miss Melmor, Malvina était peut-être plus froide et plus réservée avec Sir Edmond. Elle ne descendait jamais que lorsque toute la société était réunie, et même alors feignait de ne pas entendre les choses flatteuses qu'il ne perdait jamais l'occasion de lui adresser ; elle ne se sentait jamais à son aise qu'avec M. Prior, et quand il venait chaque matin chez elle la faire travailler à la langue erse, l'amitié et la confiance prolongeaient bien souvent l'heure de la leçon jusqu'a celle du dîner.

L'usage de la maison était qu'après le déjeûner qui se fesait en commun, chacun se retirât toute la matinée dans sa chambre, et Malvina était plus exacte que personne à le suivre : un matin cependant, ne voyant point Fanny auprès d'elle, à l'heure où elle avait coutume de lui donner quelques leçons, elle descendit pour la chercher, et la trouva dans le salon, qui jouait avec Sir Edmond Seymour ; en le voyant, elle fit quelques pas en arrière, et appelant l'enfant, elle se disposait à se retirer, lorsque Sir Edmond s'avança vers elle, et lui dit : — Puisque le hasard me fournit l'heureuse occasion d'être un moment seul avec vous, madame, permettez-moi de tâcher de ne pas la manquer, et d'obtenir de vous une audience de quelques minutes. — Malvina rougit, fit une légère inclination, Sir Edmond ne demanda pas un consentement plus formel, et fermant la porte, il la conjura de s'asseoir, se plaça auprès d'elle et lui parla ainsi : .. L'espoir de vous voir prendre quelqu'intérêt

à ma situation, madame, n'est point ce qui m'engage à vous parler ; je sais trop que vous ne m'avez pas jugé digne de vous en inspirer ; mais comme vous parûtes appuyer, l'autre jour, le desir que Mistriss Birton manifestait de me voir retourner à Edimbourg, je voudrais savoir (s'il n'y a pas d'indiscrétion du moins) jusqu'à quel point ma tante vous a instruite des affaires qui peuvent m'y appeler.---Je n'ai su d'elle, monsieur, reprit Malvina, que ce qui a été dit devant vous : que vous avez promis votre main à une jeune personne charmante qui vous aime, que vous l'abandonnez précisément parce qu'elle vous aime, et pour mille autres qui ne valent pas, voilà tout monsieur..... Voilà tout, répliqua Sir Edmond, en la regardant avec un mélange d'inquiétude et de tendresse, et c'est bien assez, je suppose, pour avoir, fixé définitivement votre opinion sur mon compte. — Puisque vous m'interrogez, répondit elle, je conviendrai que j'ai été surprise qu'on pût reprocher au bienfaiteur de tant de malheureux, au parrain

d'Azoleta, au fils de la digne Norton, de mettre sa gloire à manquer auprés des femmes, de cette noble franchise, de cette délicate probité qui, à mon gré, constituent le véritable homme d'honneur.—— Je ne prétends point me disculper de tous les torts qu'on m'attribue, madame, répondit-il, sans doute j'en ai eu beaucoup, et j'avoue même qu'en arrivant ici, j'étais loin de les considérer du même œil dont je les vois à present: mais sans entrer dans les motifs d'un changement, que celle qui en est cause refuserait peut être d'écouter, je me contenterai de rectifier plusieurs erreurs que le récit de Mistriss Birton a dû faire naître dans votre esprit: je n'ai jamais pris aucun engagement avec Lady Sumerhill, madame, et je ne l'ai jamais aimée; quoique parfaitement belle, elle n'a point ce qui touche et qui plaît.* *Jamais,* a dit un de nos poëtes, *vous n'assignerez de cause à l'amour, elle n'est point dans les traits du visage, mais dans*

* Dryden.

le cœur de l'amant: le mien a toujours été muet pour elle et comme son caractère nonchalant et frivole n'est susceptible d'aucun sentiment vif, j'ai lieu de croire que la sorte de préférence qu'elle a daigné m'accorder, ne peut nuire à son repos.—Alors, monsieur, répliqua Malvina, peut-être Mistriss Birton vous blâmera-t-elle de ne l'avoir pas avertie plutôt de vos dispositions, et de lui avoir laissé faire des avances que vous n'étiez pas sûr de confirmer.—Si je n'ai point déclaré, dés le premier moment que je refusais de m'unir à Lady Sumerhill, répondit Sir Edmond, c'est que n'ayant alors aucune idée fixe sur le bonheur conjugal, je croyais que, comme tant d'autres, je pourrais me résoudre à prendre une compagne comme on fait un marché, et sous ce point de vue, Lady Sumerhill me convenait assez; mais depuis qu'un événement inattendu a changé toutes mes idées et mes principes, et qu'un choix, que je regardais si indifféremment, me paraît aujourd'hui si précieux que toute ma destinée en dé-

pend, j'ai dû renoncer à Lady Sumerhill, je l'ai fait du fond de mon cœur, et avec d'autant moins de scrupule que, comme je vous l'ai déja dit, jamais je n'ai donné de parole à cet égard ni à elle, ni à sa famille : si ma tante a donné la sienne, c'est sa faute, je ne l'en avais pas chargée, et je ne crois pas devoir payer son inconséquence, du bonheur de toute ma vie. Ne le pensez vous pas, madame?---Oui, monsieur, répondit Malvina, convaincue que tout ce qu'il fesait entendre, se rapportait à Miss Melmor, et je pense aussi que votre nouveau choix n'éprouvera aucun obstacle de la part de Mistriss Birton, si elle peut croire qu'il vous rende heureux; sans doute il ne vous manque que de le lui annoncer pour le voir confirmer, et quant à moi, monsieur, touchée de la confiance que vous venez de me témoigner, soyez assuré de la sincérité de mes vœux pour l'accomplissement des vôtres ---Ce compliment fit assez connaître â Sir Edmond combien elle était loin de le comprendre; mais l'air excessivement froid dont elle

le prononça, lui donna quelques espérances; ce ton était si peu naturel à Malvina, que pour le prendre, il fallait qu'elle fût affectée d'un sentiment très-particulier; il ne voulut pas s'expliquer davantage avant d'en être sûr, et ils se séparèrent sans que la conversation eût été poussée plus loin.

CHAPITRE XI.

Quelques légers incidens.

Sir Edmond ne négligeait jamais l'occasion de dire une chose tendre ou agréable à Malvina, mais toujours un peu voilée, de sorte qu'elle ne voyait dans cette obscurité qu'un moyen indirect qu'il prenait pour s'adresser à Miss Melmor, et, sous l'ombre de cette certitude elle se permettait de l'écouter, de le trouver aimable, de se plaire avec lui, de prendre le plus vif intérêt à tous les

éloges et aux récits d'Azoleta: cependant le trait s'enfonçait, aura-t-elle la force de l'arracher, lorsque la chimére de Miss Melmor s'évanouira et qu'elle verra distinctement que c'est elle, elle Malvina, qui est l'objet aimé.

Un soir, après le thé, la conversation roulait sur les mœurs du temps et la corruption générale, lorsqu'elle fut interrompue par des lettres qui obligèrent Mistriss Birton de passer dans son cabinet; M. Prior, dont l'esprit était assez porté vers les comparaisons et les maximes, continua le sujet dont on s'était entretenu, en disant: — C'est ainsi que les voluptés des sens ressemblent à un torrent écumeux.—Ah, bon dieu! Monsieur Prior, s'écria vivement Miss Melmor, alliez-vous prêcher? épargnez-nous, de grâce, et laissez-nous profiter de l'absence de Mistriss Birton, pour causer de choses moins mortellement ennuyeuses, et aussitôt elle se mit à faire plusieurs frivoles questions à Sir Edmond, qui lui répondit sur le même ton; M. Prior haussa les épaules et sortit; Malvina se

mit à lire dans un coin de la cheminée, et Mistriss Melmor resta sans rien dire; assurément, c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. —

Apprenez moi, Sir Edmond, combien de temps vous a fixé la femme que vous avez le plus aimée, lui demanda Miss Melmor, dans le courant de la conversation? —Je serais fort embarrassé de vous le dire, répondit-il, en feuilletant un livre qu'il tenait entre les mains, car il me semble à présent que je n'en ai jamais aimé. — A ces mots, Malvina continua d'avoir toujours les yeux sur son livre, mais elle ne lisait plus. —Quoi! de toutes celles à qui vous l'avez dit, nulle ne vous a fait brûler d'une ardeur véritable? — Peut-être leur vanité se l'est-elle imaginée, et me le suis-je figuré moi-même; mais comment oser donner le nom d'amour à ces *ardeurs éternelles* qui durent à peine quelques mois? —Puis-je croire qu'au milieu de toutes les beautes qui embellissent les fêtes de Londres et d'Edimbourg, aucune ne vous ait paru digne d'attachement.—

Aucune, du moins, ne m'en a inspiré.— Comment faut-il donc être pour vous plaire, reprit-elle, en contenant sa joie, et sûre qu'il allait lui dire à l'oreille, *comme vous*. Au lieu de cela, il ouvrit le livre qu'il tenait et lut avec chaleur le morceau suivant :—" Nombre de femmes ont attiré mes yeux et intéressé mon ame, plus d'une fois la mélodie de leur voix captiva mon oreille trop attentive à les écouter; plusieurs belles me plurent, l'une pour une vertu, l'autre pour une autre; mais une beauté parfaite, je ne la trouvai jamais: toujours quelque défaut jaloux à côté de la plus belle de ses graces en détruisait les charmes; mais elle! elle incomparable, accomplie en tout, le ciel la forma du trait le plus parfait de chacune de ses creatures."*—Il appuya sur cette dernière phrase, en jetant sur Malvina un regard si tendre et si expressif, qu'elle en fut troublée jusqu'au fond de l'ame, et de ce moment elle entrevit que s'il eût

* Shakespear, dans la Tempête.

réellement aimé Miss Melmor, c'eût été elle qu'il eût regardée ainsi.

Sans doute cette jeune personne fit la même réflexion, car elle bouda tout le monde le reste de la soirée, et particulièrement Malvina. A propos, Edmond, lui dit Mistriss Birton, au moment où chacun se préparait à se retirer, votre nouvel appartement ne tardera pas à être prêt, et à votre retour vous pourrez l'occuper.—Non, non, répondit-il vivement, réservez-le pour un autre, je ne veux point quitter le mien; il est désormais consacré, ajouta-t-il d'une voix basse, et en fixant Malvina auprès de qui il était assis, afin de lui rappeler l'instant où elle y était venue,—Mistriss Birton n'entendit pas ces derniers mots, et sortit en lui disant qu'il était libre; mais Malvina n'avait que trop compris Sir Edmond, et aussitôt une secrète émotion s'était emparée de son cœur; distraite, troublée, elle ne songeait plus à se retirer, lorsque Miss Melmor, tourmentée de la voir ainsi auprès de Sir Edmond, s'écria étourdiment:..Si c'est le voisinage de Sir Ed-

mond qui retient madame de Sorcy, je crois qu'il doit en être fier ; car, depuis qu'elle est avec nous, voilà la première fois qu'elle s'est oubliée — Cette réflexion, qui n'était que trop vraie, fit son effet sur tous ceux qui l'entendirent ; la seule Mistriss Melmor resta la même qu'auparavant.

Malvina se leva un peu confuse, et s'avançant pour prendre son sac à ouvrage qui était sur une table, elle posa sa main, par inadvertance, sur celle de Sir Edmond ; et la retirant bien vîte, elle s'éloignait précipitamment, lorsqu'en se retournant elle aperçut, dans la glace, Sir Edmond qui portait à ses lèvres la place qu'elle avait touchée : ce léger mouvement, qui ne fut aperçu que d'elle, augmenta encore son émotion ; son cœur palpita, ses joues s'animèrent, et, surprise de ce qu'elle éprouvait, elle se hâta de se retirer : chacun la suivit ; mais à peine Sir Edmond se fut-il éloigné, que Miss Melmor s'écria : — Je ne sais quel caprice peut attacher autant Sir Edmond à son

appartement : ne serait ce pas qu'il le trouve assez commode pour recevoir des visites ? Qu'en pensez-vous, ma chère ? ajouta-t-elle en regardant Malvina ironiquement.—M. Prior, indigné qu'on osât rappeler ce souvenir, dans l'intention d'attaquer la candeur de son amie, répondit avec plus de franchise qu'il ne l'aurait du, peut-être;—Oui Miss Kitty, il doit le trouver tel, et je ne pensais pas vous en voir faire la remarque.—Ces mots déconcertèrent tellement Miss Melmor, que M. Prior fut au moment de se repentir de les avoir dit : elle rougit, balbutia, et prenant le bras de sa mère, qui écoutait bien et ne comprenait guère, elle monta brusquement dans sa chambre.

Malvina, surprise et pensive, suivit lentement son chemin, sans entendre M. Prior qui lui souhaitait le bonsoir. Elle se coucha, et ne dormit point ; mille pensées roulaient dans sa tête. Mistriss Birton avait parlé du retour de Sir Edmond : il allait donc partir ? Que signifiait cette réponse singulière de M.

Prior à Miss Melmor? Ne semblait-elle pas dire que cette jeune personne allait quelquefois chez Sir Edmond? En effet, c'etait elle qui avait ouvert la porte le soir que Malvina y était allée chercher Fanny. Mais puisqu'un hasard l'y avait attirée, un autre hasard ne pouvait-il pas y avoir conduit Miss Melmor? Cependant, pourquoi s'était-elle échappée si vîte, comme si elle eût craint d'être reconnue? D'ailleurs, la réponse de M. Prior signifiait beaucoup: quoique sévère dans ses jugemens, on ne pouvait pas lui reprocher d'être tout-à-fait injuste; et s'il exagérait le mal, il ne le supposait jamais. Eh quoi! pensait Malvina, se pourrait il que, jusques sous les yeux d'une mère Sir Edmond fût capable de séduire une fille simple et innocente; que sans égard pour celle qui le reçoit, sans respect pour le lieu qu'il habite, il osât violer les lois sacrées de l'hospitalité, les lois plus saintes de l'honneur? .... Mais n'est-ce pas ainsi qu'on le peint, comme un homme qu'aucune consideration ne peut empêcher de

se livrer à ses penchans?.. Eh quoi ! ce regard tendre et sincère est donc un artifice ?.. Cette voix, qui semble partir du cœur et qui y arrive, est donc étudiée ? Ah ! si c'est ainsi qu'est fait le mensonge, quelle vérité peut le valoir !

Tandis que Malvina, en proie à l'insomnie, se livrait à ces reflexions, Sir Edmond, au milieu du silence de la nuit, écrivait la lettre suivante à son ami.

Sir Edmond Seymour, à Sir Charles Weymard.

" Si tu veux mettre fin à l'extrême surprise que te cause la prolongation de mon séjour ici, viens, hâte-toi, et quand tu l'auras vue, si tu t'étonnes encore, ce ne sera que l'idée que j'aurais pu la quitter. Malvina ! nom charmant dont le son enchanteur m'attendrit, m'enflamme et fait palpiter mon cœur du premier sentiment de la vie. Malvina ! femme angélique en qui l'univers ne voit rien à desirer et s'étonne de trouver toutes les beautés et les vertus réunies. O Malvina ! aime, c'est le seul trait qui manque

à tes perfections ; car il appartient a l'amour seul d'embellir ce qui semble ne pouvoir pas être embelli.

" Je revins ici, tu le saïs Charles, poussé par la curiosité de connaître cette mystérieuse beauté que nous n'avions pu entrevoir à notre dernier voyage ; tout ce qu'on m'avait dit d'elle, exalta mon imagination, et je résolut de ne point quitter Birton-Hall, avant de m'être assuré si sa conquête valait la peine de la tenter ; mais comme le moment pouvait être lent à venir, je comptai sur les appas naissans de Miss Melmor pour me faire prendre patience, et comme elle s'attribua la promptitude de mon retour, je ne jugeai pas à propos de la détromper ; Kitty est jolie, tu le sais, j'ai lieu de le savoir mieux que toi encore ; et je te dirai même que l'obligation où je me suis trouvé de ne m'occuper que d'elle seule pendant près d'un grand mois, m'a fai découvrir que si elle s'efforçait d'être moins facile, elle pourrait devenir une assez piquante créature, et je crois que j'aurai la charité de l'en avertir, pour la

récompenser de ses faveurs lorsque je n'y attacherai plus de prix.

" Mais ces plaisirs que je trouve auprès d'elle, joints à tous ceux que d'autres femmes peuvent donner, que sont-ils auprès d'un seul regard de Malvina? Malvina m'a changé, ami; elle a éveillé en moi des sensations qui m'étaient inconnues; elle a fait resonner dans mon cœur des cordes muettes jusqu'à present: je ne m'approche du lieu où elle est qu'avec le frémissement religieux qu'on éprouve en entrant dans un temple; je dépose à son aspect tout sentiment, toute pensée qui ne serait pas digne d'elle; son souffle divin épure tout ce qui l'approche, et tant que je suis sous l'ombre de ses regards, je me sens à l'abri du démon..... O Charles! cette beauté touchante parle bien plus à mon cœur qu'à mes sens, et j'aspire moins à en jouir qu'à en être aimé; ses traits sont enchanteurs sans doute, mais je crois qu'elle serait plus belle encore si on pouvait mettre son ame sur son visage, et en la regardant, j'ai souvent dit avec Dryden:

" Contemplez ce temple majestueux, il fut élevé par des mains celestes; son ame est la divinité qui l'habite, et l'edifice n'est pas indigne du dieu.

" Je ne sais point encore si j'ai touché le cœur de Malvina, mais si j'y parviens un jour, je le saurai long-temps avant elle, et elle le saura long-temps avant de me l'avouer : voila précisement ce qui me plaît et me la fait aimer au-dessus de toutes les femmes; m'aurait-elle changé si elle leur ressemblait?

" Je soupçonne Mistriss Birton d'avoir eu le dessein secret de m'empêcher de voir sa cousine, dans la crainte, sans doute, que cet assemblage de perfections et de charmes ne me dégoûtat de sa favorite Lady Sumerhill : mais, en vérité, je n'avais pas besoin de comparer cette triste beauté à Malvina, pour apprécier son peu de valeur, et avoir effroi d'un joug qu'il m'aurait fallu porter avec elle; d'ailleurs, la reconnaissance dont ma tante prétend m'enchaîner en m'assurant tous ses biens, le droit qu'en conséquence elle croit devoir prendre sur mes

actions, et l'obligation qu'elle me fait de ce lien, suffiraient seuls pour me le faire rompre ; j'ai un cœur fier, ami, et tous les trésors de Salomon (pourvu néanmoins que les sept cents femmes n'y fussent pas comprises), ne m'engageraient pas à aliéner la plus légère portion de mon indépendance.

" Kitty m'embarrasse cependant ; la petite folle regarde une simple promesse de mariage comme une obligation indispensable, et elle exige impérieusement que je la remplisse : ce n'est pas qu'accoutumé à ces sortes de sommations, je me tourmentasse beaucoup des siennes, si je craignais que l'étourdie ne se plaignît tout haut, et ne me perdît à jamais dans l'esprit de Madame de Sorcy ; car si cette amiable femme était informée de mes relations avec Miss Melmor, sa conscience est si délicate, qu'elle serait capable (m'aimât-elle) de prendre le parti de sa rivale, et de renoncer à moi pour toujours. Il est donc important qu'elle ignore tout ce qui se passe, et mon premier soin, pour cela, va être d'éloigner

Kitty au plus vîte. J'avais bien pensé, en cas de besoin, à la faire enlever par un de vous ; mais j'ai trouvé un moyen plus décent et qui me réussit : le voici. Je feins, sous les yeux de Mistriss Birton, et loin de ceux de Madame de Sorcy, une *si vive ardeur* pour Miss Melmor, que mon inquiète tante en est effrayée, et que, pour me conserver *pur* à Lady Sumerhill, elle va s'occuper de trouver quelque espèce de mari à sa pupille : elle m'en parlera sans doute ; j'aurai l'air de me soumettre humblement à sa volonté, et, de concert avec elle, je prétexterai un voyage la veille du jour où elle donnera ses ordres à sa stupide amie pour le mariage de sa pétulante fille : celle-ci n'ayant, après mon départ, personne à qui recourir, et pressée entre les menaces de Mistriss Birton et un mari, se sauvera des unes auprès de l'autre, à moins qu'il ne lui prenne fantaisie de courir après moi, ce dont elle serait bien capable ; mais, pour prévenir son humeur vagabonde, j'aurai soin de jeter quelques soupçons à cet égard dans l'esprit

de Mistress Birton, afin qu'elle la fasse surveiller sévèrement; et, comme je veux que rien ne transpire jusqu'a Malvina, j'insinuerai à ma tante que, pour la tranquillité de Lady Sumerhill, il est essentiel d'ensevelir le secret de *mes amours* dans le plus profond mystère. Séduite par un pareil motif, elle recommandera le silence à Miss Melmor, de ce ton qui se fait obéir des caractères faibles; et comme celui de ma jolie Kitty n'a rien à desirer à cet égard, elle sera épouvantée de la colère de Mistriss Birton, et ne me voyant plus, prendra le mari et se taira..... Et alors, ô ma céleste Malvina! je reviendrai près de toi, et j'obtiendrai, à force de soins, de persévérance et d'amour, ce bien délicieux dont la possession doit m'élever au-dessus de tous les monarques de la terre. Charles, lorsque je contemple cette aimable innocence, cette douce fraîcheur cette beauté sans tache, image de la nature au premier printemps du monde,* sans doute je ne

* Rowe.

me crois pas digne de la posséder ; mais en même temps je jure au fond de mon ame, que nul autre que moi ne la possédera jamais."

CHAPITRE XII.

Soupçons confirmés ; Promenade.

Il était donc vrai qu'avant d'avoir vu Malvina, un moment de caprice avait engagé Sir Edmond à faire quelques tantatives auprès de Miss Melmor ; elles avaient réussi beaucoup plus vîte qu'il ne s'y attendait lui-même ; car cette jeune personne, séduite par l'espoir de l'épouser et de sortir de la dépendance de Mistriss Birton, s'était enflammée au premier mot. Craignant d'être surpris chez elle, il l'avait fait consentir à se rendre chez lui, sous prétexte de causer de leur prochaine union, et ces frequens rendez-vous, auxquels la légéreté de Sir Edmond et l'imprudence de Miss Melmor ne mettaient pas assez de mystère,

avaient été soupçonnés par M. Prior... Cependant, comme il ne fesait que les soupçonner, il se trouvait répréhensible d'avoir laissé entrevoir ses doutes avant que le temps les eût confirmés ; et craignant que Malvina ne le blâmât aussi, il attendit impatiemment l'heure de son lever, afin de se présenter chez elle.

Il la trouva qui déjeûnait avec sa petite Fanny. Surprise, mais non fâchée de le voir de si bonne heure, elle lui offrit de prendre du thé avec elle, et jamais invitation faite avec autant de négligence ne fut acceptée avec plus d'empressement... Il s'assit auprés de son amie, et lui ouvrit son cœur sur le motif qui l'amenait. Quoique Malvina se fût promis de ne point l'interroger là-dessus, à peine eut-il entamé ce sujet, qu'elle oublia sa resolution, et que, poussée par le desir d'éclaircir des doutes qui l'intéressaient plus qu'elle ne le croyait elle-même, elle lui fit plusieurs questions..... M. Prior, qui aurait trouvé aussi impossible que coupable de lui cacher la moindre de ses pensées, ne fit aucune difficulté de lui faire

part de ses soupçons. En l'écoutant, une vive rougeur couvrit son visage, et elle s'écria :.... Comment se peut-il que le sévère Monsieur Prior tolère de pareilles faiblesses ? comment n'a-t-il pas déja éclairé cette jeune personne, sa mère et Mistriss Birton, sur le danger qu'elle court ? comment, du moins, n'a-t-il pas accablé de son indignation, l'homme vil qui, sous le toit de la vertu, ne rougit pas de corrompre l'innocence ?.... Il ne faut avertir et réprimander, répondit-il, que lorsqu'il peut en résulter du bien ; mais quand mes paroles doivent être sans fruit, il faut alors laisser agir la justice divine, qui permet que les méchans aient leur malice pour les punir, et leur débauche pour les châtier. J'étais sûr, en m'adressant à Sir Edmond, qu'il rirait de mes remontrances et n'en mettrait que plus d'activité dans ses poursuites..... Mistriss Melmor est une imbécille qui ne voit que par les yeux de sa fille, et qui, si elle eût tant fait que d'oser la gronder aurait fini par lui en demander pardon..... Mistriss Birton, par l'exces-

sive froideur de son ame et de son tempérament, ayant toujours été à l'abri de toute faiblesse, s'est fait, d'une vertu qui lui est si facile, la vertu par excellence; et toute femme soupçonnée de manquer à la chasteté, est regardée par elle, comme l'opprobre du genre humain: si elle était instruite de la conduite de Miss Melmor, non-seulement elle ne se contenterait pas de la chasser avec mépris, mais elle dévoilerait sa honte publiquement. Quant à Miss Melmor, ce n'est qu'une jolie poupée sans principes, sans delicatesse, qui ne manque ni d'esprit ni d'adresse, mais qui, joignant un cœur froid à une mauvaise tête, serait capable de s'évader avec Sir Edmond, si elle se croyait soupçonnée..... Que deviendrait-elle alors? Délaissée avant peu par son séducteur, un autre l'aurait bientôt remplacé; et comme on ne peut pas dire où s'arrêtera celle qui ose faire le premier pas dans cette carrière, après avoir commencé par se donner, peut être finirait elle par se vendre, et augmenter ainsi le nombre de ces femmes avilies qui rougissent d'abord

au nom de la vertu, et bientôt après ne rougissent plus de rien..... Mais, reprit timidement Malvina, pourquoi Sir Edmond n'épouserait-il pas Miss Melmor ? .... Parce qu'elle ne lui convient sous aucun rapport..... Malgré les innombrables écarts de Sir Edmond, son caractère a des aspects brillans, et son ame est pleine de noblesse et d'énergie : mais celle de Miss Melmor est dépourvu de toute espèce d'élévation ; je lui vois déja tous les vices que la faiblesse entraîne après elle, et aucune qualité qui les rachète ; la beauté et l'esprit sont ses seuls avantages, et je me trompe fort, s'ils ne servent à la rendre un jour la plus fausse et la plus dangereuse coquette du monde. .... Cependant, ne croyez-vous pas que Sir Edmond l'aime ?.... Il en a l'air, du moins ; mais quoique tout me le prouve, je ne puis encore le concevoir : le cœur humain est un abîme, et depuis quinze ans que j'y regarde, la tête m'en tourne. .... Pour moi, je crois qu'il a pour elle une passion véritable... Désabusez-vous, mon amie ; Sir Edmond n'est susceptible

susceptible que d'une fantaisie ; l'habitude de la débauche a éteint son cœur ; mais lors même qu'il pourrait éprouver un attachement profond, il faudrait une autre femme que Miss Melmor pour produire un pareil effet. Je n'en connais qu'une, ajouta-t-il en la regardant fixement, qui réunisse tout ce qu'il faudrait pour cela ; mais comme la distance qui les sépare est incommensurable, jamais il n'osera lever les yeux jusqu'à elle, parce qu'il sentira fort bien qu'elle ne daignerait pas abaisser les siens jusqu'à lui.

Malvina rougit : la dernière phrase de M. Prior l'avait mise mal à son aise ; et pour cacher son trouble et éviter de répondre, elle se leva, fut à sa croisée, revint à la bibliothèque, ouvrit quelques livres, les referma aussitôt, et retournant à la fenêtre : Monsieur Prior, dit-elle, je crois que, malgré l'excessive rigueur du froid, le soleil est si brillant, qu'il ferait beau au bord du lac ; je n'y ai point été encore, et j'ai envie d'y hasarder une petite promenade..... Vous n'irez

point seule, répondit-il ; vous me permettrez de vous y accompagner..... Assurément et je vais même proposer à Mistriss Birton d'y venir ; et passant aussitôt dans son cabinet, elle se couvrit, ainsi que Fanny, d'une robe doublée de fourrures, et prenant son enfant par la main, elle descendit.

En entrant dans le salon, elle aperçut Miss Melmor debout devant une harpe ; Sir Edmond, assis auprès d'elle, lui parlait bas et d'un air animé ; et Mistriss Birton, assise devant la cheminée, tenait un livre à la main, et tout en feignant de lire, regardait dans la glace ce qui se passait derrière elle, et décidait dans son ame la destinée future de Miss Melmor.

L'entrée de Malvina changea la disposition de tous les esprits..... Sir Edmond, craignant que son air d'intimité avec Miss Melmor n'eût donné des soupçons à Malvina, éprouva un moment de trouble, se leva, s'approcha d'elle en laissant échapper quelques expressions d'étonnement et de plaisir sur sa visite inattendu ; Miss Melmor, cruellement contrariée

d'un incident qui rompait une conversation si précieuse pour elle, salua Malvina avec un soûris amer et sans presque la regarder; et Mistriss Birton, à qui son dépit n'échappa point, se sentit soulagée de la peine qu'elle éprouvait, et en accueillit Malvina avec plus de bonté qu'à son ordinaire.

La promenade fut proposée: Mistriss Birton l'accepta avec cette affectation qui étale toute l'étendue de sa complaisance et en demande le prix; par Sir Edmond, avec cet empressement vif qui porte á se rapprocher de la puissance qui nous crée un monde aussi nouveau qu'enchanteur; et par Miss Melmor, avec ce mécontentement vague qui prévoit la situation pénible où nous allons être, sans donner le moyen de l'éviter.

Les arbres et les rochers, hérissés de glaçons et frappés par les rayons du soleil, brillaient des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel; la neige qui couvrait le haut des montagnes, scintillait de feux éclatans, de sorte que les yeux étaient

réellement eblouis de l'aspect de la campagne. En admirant les superbes effets de l'astre qui nous éclaire, s'écria Monsieur Prior, en les admirant sur-tout dans ces montagnes, qui ne repetera pas, avec moi, cette sublime invocation dont Ossian les fit retentir jadis ?.... " O toi ! qui roules au-dessus de nos têtes, rond comme le bouclier de nos pères, d'où partent tes rayons ?.... O soleil ! d'où vient ta lumière éternelle ?.... Tu t'avances dans ta beauté majestueuse : les étoiles se cachent dans le firmament ; la lune, pâle et froide, se plonge dans l'occident..... Tu te meus seul, ô soleil ! Qui pourrait être le compagnon de ta course ?.... Les chênes des montagnes tombent ; les montagnes elles-mêmes sont détruites par les années ; l'Océan s'élève et s'abaisse tour-à-tour ; la lune se perd dans les cieux ; toi seul es toujours le même..... Tu te réjouis sans cesse dans ta carrière éclatante : lorsque le monde est obscurci par les orages, lorsque le tonnerre roule et que l'éclair vole, tu sors de la nue dans toute ta beauté, et tu te ris de la tem-

pête.*" Tandis que M. Prior récitait cette tirade avec enthousiasme, Malvina, plongée dans la rêverie, pensait à l'embarras qu'avait éprouvé Sir Edmond en la voyant entrer dans le salon. Assurément, elle était très-loin d'être fâchée de son goût pour Miss Melmor; mais pourquoi craindre de le laisser paraître devant elle? Voudrait-il donc la tromper aussi? Son ame fière se révoltait à l'idée d'être l'objet d'une pareille entreprise, et elle se promettait bien, par son extrême froideur pour Sir Edmond, de lui ôter, dès les premiers instans, tout espoir de réussir. Ce n'est pas tout; elle cherchait, dans son esprit, des raisons pour le déprécier, et établissait un parallèle entre lui et Monsieur Prior, tout à l'avantage de celui-ci..... Assurément, si les deux personnes qui étaient l'objet de ses réflexions avaient pu deviner ce qui se passait dans son esprit, M. Prior aurait été satisfait de son partage; mais s'ils avaient percé jusqu'au fond de l'ame, peut-être Sir Edmond

* Ossian, poëme de Carthon.

n'aurait-il pas été mécontent du sien... Cependant elle les écoutait discuter et leurs opinions la confirmaient dans son jugement.....Pourquoi, disait Sir Edmond, exigez-vous qu'on montre aux hommes puissans le mépris qu'ils nous inspirent, lorsque, par leur crédit, on peut être utile et obliger ses semblables? Cette âpre franchise que vous vantez ne servirait qu'à les livrer aux flatteurs qui les entourent, et à ôter aux gens honnêtes tout moyen de faire le bien?..Eh quoi! avait interrompu vivement M. Prior, quand le fourbe puissant, le fripon enrichi se verront accueillis par l'honnête homme, ne seront-ils pas fondés à croire qu'ils ont bien fait de tout sacrifier à la fortune?.... En leur dissimulant le mépris qu'ils inspirent, ne les enfonce t-on pas dans le vice, et n'encourage-t-on pas ceux qui balançaient, à les imiter?.... Non, non, celui qui sent toute la dignité du nom d'homme, n'en profanera jamais le caractère, et quiconque ose composer avec la vertu, donne le droit de dire qu'il ne la connut jamais.....Quelle ter-

rible condamnation ! reprit Sir Edmond en souriant..... Savez-vous, Monsieur Prior, que si on voulait juger les hommes d'après la rigidité de vos maximes, il se trouverait si peu d'élus, qu'on courrait risque de s'ennuyer furieusement en paradis ?.... Je conviens, dit alors Malvina, que les principes de Monsieur Prior sont un peu sévères, mais je les compare à ce que Sterne dit de ses sermons : Ce sont des houzards qui frappent lestement un coup à gauche et à droite, et qu'on voit toujours servir d'auxiliaires à la vertu.

A cet instant la conversation fut interrompu par l'aspect d'un homme qui parut sur une des hauteurs de la montagne. Il paraissait âgé, et sa marche incertaine pouvait faire présumer qu'il était aveugle..... Ce maintien vénérable, s'écria Monsieur Prior, cette barbe argentée, cette marche incertaine, et jusqu'à ce bâton qui l'aide au défaut de ses yeux, tout, dans ce vieillard, me rappelle l'image d'Ossian : tel il errait jadis dans ces mêmes lieux..... O ! que n'ai-je

ici des couleurs pour fixer sur la toile cette superbe tête !.....Ce malheureux est entouré de précipices, reprit Sir Edmond ; les roches sont glissantes, il n'y voit pas ; je crois qu'il vaut mieux le secourir que le peindre..... Et en disant ces mots, il s'élança sur la montagne, la gravit légèrement, mais non sans peine, à cause du verglas, et au bout d'une demi-heure, il parut auprès du vieillard : on le vit lui prendre le bras, le guider avec précaution, serpenter, en le soutenant, tous les détours de la montagne, et prendre avec lui une route opposée, où bientôt la distance les fit perdre de vue... Mistriss Birton, après avoir attendu quelque temps, voyant quil ne revenait pas, reprit le chemin du château. Cette scène n'avait point été perdue pour Malvina : l'élan généreux de Sir Edmond l'avait vivement émue ; et en s'en retournant, elle pensait que la théorie et la pratique de la vertu n'étaient peut-être pas toujours réunis, et que ceux qui en parlaient le plus, pouvaient bien ne pas être ceux qui l'exerçaient le mieux.

CHAPITRE XIII.

Inquiétudes; Retour.

On attendit en vain Sir Edmond à l'heure du diner, il ne parut point. Chacun s'étonnait de sa longue absence; et pour la première fois, Malvina ne remonta point dans sa chambre en sortant de table. Elle était inquiète; bientôt elle le devint davantage en voyant le jour décliner. Enfin, quand les heures, se succédant l'une à l'autre, eurent enlevé toute espérance de revoir Sir Edmond avant la nuit, Malvina ne sut plus contenir ses craintes. — Le temps était si froid, les chemins si dangereux; peut-être Sir Edmond, s'était-il égaré; peut-être était-il sans asile: pourquoi n'enverrait-on pas des domestiques avec des flambeaux l'appeler, le chercher, le secourir? — Il tombe une neige affreuse, lui dit M. Prior: comment avoir le courage de mettre des hommes dehors à cette heure-ci? — Et

comment avoir celui de laisser Sir Edmond exposé à toutes les riguers d'une pénible nuit? s'écria Malvina. Il aura peut-être conduit ce vieillard bien loin; il sera revenu tard; l'obscurité l'aura surpris en route; le froid va le saisir; peut-être dans ce moment n'a-t-il pas une roche pour mettre sa tête à couvert; peut-être est-il sans abri contre les vents impétueux; peut-être la neige va-t-elle l'engloutir: faut-il qu'un homme si généreux devienne la victime de sa bienfesance?

En parlant ainsi, Malvina était émue, agité, quelques larmes même coulaient le long de ses joues. Monsieur Prior, touché de son inquiétude, s'approcha d'elle et lui dit: —Je suis prêt à vous obéir; desirez-vous que je réunisse tous les hommes de la maison, et qu'à leur tête j'aille à la recherche de Sir Edmond? daiguez me donner vos ordres —. Ah! Monsieur Prior, répondit-elle vivement, votre cœur n'en a-t-il aucun à vous donner? Je me trompe fort, ou Sir Edmond n'eût pas attendu les miens pour vous se-

courir. — Monsieur Prior, cruellement blessé de cette réponse, ne sortait pas moins pour remplir les intentions de Malvina, lorsque Mistriss Birton l'arrêta.— Sans l'extraordinaire émotion de ma cousine, dit-elle, je pourrais peut-être m'étonner de vous voir l'un et l'autre disposer de mes gens sans mon aveu ; mais tout en vous excusant, permettez-moi de m'opposer à une folie qui pourrait faire beaucoup souffrir mes domestiques, sans être d'aucune utilité à Sir Edmond : il faut croire qu'il n'aura pas eu l'imprudence de s'exposer à revenir si tard, et qu'il se sera décidé à passer la nuit dans une cabane de montagnard.—Il est dommage, madame, reprit Malvina avec amertume, que vous n'ayez pas parlé ainsi ce matin, et persuadé à Sir Edmond *qu'il fallait croire* que le vieillard trouverait son chemin tout seul ; peut-être se serait il englouti dans quelque précipice ; mais qu'importe, grâce à une réflexion si prudente, votre neveu n'aurait été exposé à aucun danger... Ma chère, répliqua Mistriss Birton avec ironie après

l'avoir considérée un moment en silence, à quoi bon cet emportement de sensibilité? n'avez-vous pas assez montré que vous êtes sensible, excessivement sensible; nous n'avons pas besoin de nouvelles preuves. .. Eh quoi! interrompit Malvina avec chaleur, c'est vous, vous qui dans un pareil moment, quand la vie d'un homme, de votre neveu, est peut-être en danger, qui supposez qu'on peut s'occuper de soi —Mon dieu, ma chère! reprit Mistriss Birton, ne savons-nous pas qu'il est des gens qui ne se perdent jamais de vue.—Oui, sans doute, il en est, ajouta vivement M. Prior, et je ne conçois pas comment Madame de Sorcy peut en douter encore.—Ce discours, dont Mistriss Birton pénétra facilement l'intention, l'offensa cruellement, et elle allait y répondre avec colère, quand, par une présence d'esprit rapide, elle sentit que se fâcher d'un pareil propos, était presqu'avouer qu'il la regardait, et ne voulant pas avoir l'air d'admettre la possibilité d'une pareille application, elle se calma avec effort, et répondit avec dou-

ceur:.... Il se peut, ma chère Malvina, que j'aye été injuste; mais lorsque j'ai plus sujet que personne d'être inquiète, puisque personne n'aime ici mon neveu plus que moi, il me paraît déplacé que vous vouliez avoir l'air de m'indiquer ce que j'ai à faire, et que vous taxiez de froide prudence un refus que la seule humanité me prescrit. .... L'humanité! s'écria Malvina étonnée? —Assurément, continua Mistriss Birton, car de quel droit irai-je sacrifier plusieurs personnes à la sûreté d'un seul? c'est donc par devoir que je sacrifie le desir, l'impérieux desir d'envoyer mes gens au secours de Sir Edmond, et croyez, ma chère Malvina, que personne ne m'aurait prévenue dans ce mouvement, si je n'avais pas senti la nécessité d'y résister.

Au fond, Mistriss Birton ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait: si l'idée de faire courir au-devant de Sir Edmond lui était venue la première, elle l'aurait exécutée sur le champ, en aurait parlé avec emphase, se serait alarmée avec excès; mais adopter une idée sug-

gérée, était convenir qu'une autre avait été plus vivement affectée qu'elle, et c'est à quoi Mistriss Birton ne pouvait consentir.

Il était fort tard quand la compagnie se sépara ; Malvina monta chez elle, en proie aux plus vives alarmes : elle fit coucher Miss Tomkins, et resta seule au coin de son feu ; l'inquiétude la tenait éveillée, et l'agitation l'empêchait de pouvoir s'occuper. Effrayée de la violence du vent qui fesait craquer ses croisées, elle se levait, regardait le temps, et voyait la neige tomber à gros flocons. —Elle se figurait qu'il y en avait au moins deux pieds d'épaisseur sur la terre, et que Sir Edmond allait y être englouti : les torrents qui mugissaient au loin, lui semblaient des cris plaintifs, et le sinistre croassement des hiboux, des appellations douloureuses ; elle pleurait, et élevant ses mains avec ferveur, elle demandait au ciel de veiller sur lui et de le garantir de tout danger. Malvina, quoiqu'aussi extrêmement inquiète, trouvait si naturel de l'être, et comprenait si peu

qu'on ne le fût pas, que, loin de faire des retours sur elle-même, et de s'interroger sur la cause d'une agitation si vive, elle ne doutait pas que toute autre personne, qui se fût trouvée dans la position de Sir Edmond, ne l'eût intéressée au même point, et peut-être avait elle raison: il est des âmes où la voix de l'humanité parle si haut que celle de la tendresse même ne pourrait s'y faire mieux entendre.

Le jour paraissait depuis une heure, et Malvina, brisée d'agitation et de fatigue, s'était jetée sur une chaise longue, où un léger assoupissement venait de fermer ses paupières, lorsqu'elle entendit la cloche d'entrée retentir dans tout le château ; elle se lève aussitôt, sort précipitamment de sa chambre pour regarder à une des croisées qui donnaient sur la cour, et la première chose qu'elle aperçoit, c'est Sir Edmond couvert de neige, et entouré de tous les gens de la maison, qui paraissaient le questionner avec autant de curiosité que d'intérêt. En le voyant elle fit un cri de joie, et

rentrant bien vîte dans sa chambre, l'attendrissement succéda à l'inquiétude, et les yeux baignés de larmes, elle remercia le ciel de l'avoir sauvé.

Cependant quelques instans après, le bruit qui se fit dans la maison, et les voix confuses de Mistriss Birton, M. Prior et Miss Melmor lui ayant appris que tout le monde était réuni auprès de Sir Edmond, l'idée d'aller les joindre la troubla; le souvenir de l'inquiétude qu'elle avait manifestée la fit rougir, et elle se sentit embarrassée de paraître devant ceux qui en avaient été témoins; d'ailleurs elle redoutait que le bavardage de Mistriss Melmor et de sa fille ne révélassent à Sir Edmond tout ce qu'elle avait souffert en son absence; ce n'est pas qu'elle soupçonnât encore qu'il y eût plus qu'un intérêt ordinaire dans ce qu'elle éprouvait; mais peut-être Sir Edmond en jugerait autrement: on le disait présomptueux, il était à craindre qu'il ne se méprît sur la cause de son inquiétude. — Pendant qu'elle réfléchissait, sa porte s'ouvrit tout-à-coup, et

Sir Edmond parut, les habits mouillés et en désordre, le visage pâle et fatigué, mais les yeux animés et brillans de tout ce que l'espoir a de plus vif et la tendresse de plus doux..... Eh quoi! madame, s'écria-t-il, ne m'a-t-on pas trompé ? serait-il vrai que mon sort vous eût intéressé, et que votre ame généreuse ait daigné s'occuper de moi ? Cette espérance, que j'étais si loin d'oser concevoir, m'a fait oublier toutes mes souffrances, me les a rendues chères: ah ! ne refusez pas de la confirmer, que j'entende de votre bouche que j'ai été présent à votre pensée et l'objet de votre pitié..... En prononçant ces mots avec la plus grande vivacité, il avait pris la main de Malvina et fixait les yeux sur les siens avec une tendre sollicitude et une ardeur qui la fit rougir.— Surprise, émue, incertaine, elle répondit en hésitant.--- Assurément j'ai été inquiète.. qui ne l'eût pas été ?..... la nuit était si affreuse.....---Vous marchez si vîte, Sir Edmond, s'écria Miss Melmor en arrivant tout essoufflée qu'on a peine

à vous suivre, et assurément vous ne vous êtes pas fait dire deux fois d'aller rassurer Madame de Sorcy : hé bien, a-t-elle été bien pathétique dans le récit de son inquiétude? Mais, dieu me pardonne, ajouta-t-elle en voyant que le lit de Malvina n'était point défait, je crois qu'elle ne s'est point couchée, vraiment on ne peut porter plus loin l'intérêt..... Mais, mon dieu, ma chère comme vous êtes changée ! comme vos yeux sont battus ! vous n'êtes pas jolie, le moins du monde aujourd'hui..... Ah ! s'écria Sir Edmond transporté, et en la regardant avec un attendrissement qu'il ne pouvait contenir, jamais elle ne m'a paru si belle. .... Malvina confuse, balbutiait quelques phrases : Son inquiétude avait été comme celle des autres.... on l'exagérait beaucoup. — Mais Miss Melmor, piquée de l'extrême préférence que Sir Edmond donnait à Malvina, cherchait à s'en venger en accablant celle-ci de piquantes railleries : elle contrefesait assez plaisamment son accent, et cherchait finement à jeter sur ses discours une teinte

de ridicule qui la rendît moins aimable aux yeux de son amant: et peut-être aurait-elle atteint ce but, si l'espoir d'être aimé de Malvina, n'avait entièrement absorbé toutes les idées de Sir Edmond; il interprétait son embarras qui devenait de plus en plus visible. Son trouble, sa rougeur étaient un spectacle ravissant pour lui, il en jouissait délicieusement; mais, comme avec le véritable amour, la délicatesse s'était glissée dans son cœur, il ne voulait déja plus d'un plaisir acheté aux dépens de celle qu'il aimait, et renfermant sa joie dans son sein, il se hâta de la quitter sans paraître remarquer son désordre, et en la priant d'excuser la liberté qu'il avait prise d'entrer si brusquement chez elle.

Durant quelques jours, Miss Melmor se fit un malicieux plaisir d'embarrasser Malvina, en revenant toujours sur ce sujet; mais Sir Edmond le détournait avec tant de modestie et d'adresse, que Malvina ne pouvait s'empêcher de le remarquer et de lui en savoir gré au fond de l'ame. Un jour où il venait d'en

être question encore, le hasard ayant éloigné tout le monde du salon, elle saisit l'instant où elle se voyait à l'abri des railleries, pour lui demander quelques détails sur cet événement, et s'il était qu'il eût marché une partie de la nuit..... Oui, lui répondit-il ; la neige et la tempête ne pouvaient m'arrêter, quand c'était ici que je revenais ; j'ai dû sacrifier le plaisir d'être auprès de vous, au besoin qu'un malheureux avait de moi ; mais pour vous revoir un instant plutôt, on peut risquer sa vie.----Ces mots n'eurent pas l'air d'un compliment et n'en étaient pas un; Sir Edmond était pénétré de ce qu'il disait. Cependant le souvenir de Miss Melmor empêche Malvina de le croire, et elle soupire de ce qu'il paraît la confondre avec toutes les femmes, en lui adressant ces complimens exagérés qu'il s'accuse lui-même de leur prodiguer. Ce soupir ne fut pas perdu pour lui; il regarde Malvina avec une tendre inquiétude ; il cherche à deviner son silence.--- Quelle pensée occupe votre esprit ? lui demanda-t-il. Ah ! qu'il me fût donné

de lire dans votre cœur !---Et qu'y verriez-vous ? reprit-elle ; que deuil et que tristesse : hélas ! plus je connais le monde, plus je ressens toute l'étendue de la perte que j'ai faite. Il fut un cœur tendre et vrai, Sir Edmond, un seul, sans doute, que le mensonge ne souilla jamais ; la nature l'offrit de bonne heure à mes regards, m'apprit à l'aimer, et ce qui n'était d'abord qu'instinct, devint bientôt amitié. Dans l'ame de Clara régnait la franchise, la pureté ; on eût dit que toutes les vertus s'y étaient réfugiées, et en la perdant, comme l'Eve de Milton chassée de l'Eden, je suis descendue sur une terre malheureuse et désenchantée par de pénibles comparaisons. ---Ah ! reprit Sir Edmond avec émotion, ignorez-vous donc qu'il est un autre Eden que celui de l'amitié, mille fois plus doux, plus enchanteur, autant au-dessus du sien que le bonheur l'est du repos ?.... Quand je le croirais, répliqua-t-elle en s'efforçant de sourire, je n'en serais pas plus heureuse, puisque j'ai juré de n'y jamais entrer.

Eh ! pensez-vous, reprit-il, que vous soyez enchaînée par un serment que la nature réprouve ? Vous fûtes coupable de le prêter, vous le seriez bien plus de le tenir:.... Brisons là-dessus, interrompit-elle ; c'est un sujet sur lequel je ne sais point badiner, et qui est trop grave pour vous... Et supposez-vous, madame, que je ne puisse pas l'être quelquefois ? Cependant j'oserai affirmer que, malgré mon air de légéreté, il est des choses qui peuvent m'affecter plus profondément qu'un autre, peut-être..... Vous devez le savoir mieux que moi, Sir Edmond, répondit Malvina en riant, et je ne prétends pas disputer avec vous là-dessus..... Au reste, ajouta-t-elle, si cela est ainsi, il faut en féliciter Miss Melmor..... Miss Melmor ! interrompit-il étonné ; pourquoi Miss Melmor ? quel rapport peut-il y avoir entre nous deux ?.. Mais je pense que ce n'est pas à moi à vous l'apprendre..... Je vois, madame, reprit-il gravement, qu'on m'a calomnié près de vous..... Calomnié, Sir Edmond ! Eh quoi ! lorsqu'on vous suppose attiré, séduit par les graces d'une

jeune personne toute charmante, cette calomnie n'a-t-elle pas tout l'air d'une vérité ?....Sans vouloir rien ôter aux charmes de Miss Melmor, madame, je vous dirai que si, durant mon séjour ici, c'eût été elle qui m'eût fixé, je serais presque méprisable à mes propres yeux. Moi, aimer Miss Melmor! ah, dieu! tout mon cœur se révolte contre une pareille accusation.....Cependant, ajouta Malvina en souriant encore, je crois que vous êtes le seul ici qui en doutiez.....Je serais bien fâché que Miss Melmor le crût, madame, mais moins que si vous le pensiez vous-même. Oserai-je vous demander, madame, si c'est vous qui avez remarqué l'inclination que vous me supposez pour elle? ---Non, monsieur; et sans doute je n'y aurais pas songé, si chacun n'en parlait pas.---Et ce chacun est, madame.... ---Mais à peu près tous ceux qui vous voient.... Au reste, ajouta-t-elle, je ne sais pourquoi vous vous défendez, comme d'un tort, d'un sentiment aussi naturel: Miss Melmor est jolie, aimable; son caractère est gai, vif com-

me le vôtre.---Oui, madame, interrompit encore Sir Edmond; je sais qu'on m'a reproché souvent d'être gai jusqu'à la folie; mais croyez pourtant que j'ai dans l'ame ce qu'il faut pour ne l'être pas toujours.

Et voilà précisément la cause secrète qui, à l'insçu de Malvina, l'avait invisiblement subjuguée: tandis qu'elle croyait n'avoir rien à redouter de Sir Edmond, à cause de l'opposition de leurs humeurs, elle n'avait pas prévu tout l'attrait qu'a pour une femme sensible, un esprit habituellement gai, et qu'elle sait rendre sérieux; un caractère léger, et qu'elle parvient à fixer.

Ce tour qu'avait pris la conversation, commençait à embarrasser Malvina. Le reste de la soirée, elle fut rêveuse, elle le fut encore le lendemain. Déja le souvenir de son amie se perd dans le lointain, sa douleur est suspendue, son sang, plus agité, se porte vers son cœur; elle n'a plus de pensées que pour un objet, elle est toute à lui, et ne s'en doute point encore; elle ne s'en apercevra que lors-

que les premières atteintes de la douleur lui feront connaître un mal mille fois plus cruel que tous ceux qu'elle a éprouvés. L'infortunée alors voudra s'y soustraire, il ne sera plus temps ; car l'amour, cette puissance enchanteresse et dominatrice, subjugue avec un attrait invincible et si doux, qu'on est soumis avant d'avoir pensé à se défendre, entraîne avec tant de rapidité, que souvent on est au bout de la carrière quand on se croyait libre de n'y pas entrer, et choisit toujours, pour déployer l'étendue de ses forces, l'instant où on n'en a plus pour lui resister.

Qui pouvait éclairer Malvina sur le penchant qu'elle éprouvait ?—L'experience ?—Elle n'en a point.—L'amitié ?—Milady Sheridan n'est plus, et M. Prior ne peut la remplacer. Outre que, dans une pareille situation, l'amitié des hommes a toujours l'air intéressée, ils n'ont pas cette délicatesse de tact qui pressent ce qu'on voudrait dire, qui devine ce qu'on n'ose avouer, et éclaire sans jamais faire rougir : d'ailleurs, M.

Prior ne suppose pas possible que l'amour puisse naître entre Malvina et Sir Edmond; leurs caractères ont si peu de rapports, que plus il approfondit ce qui les compose, plus il voit ce qui les sépare : l'une est si constante et l'autre si changeant ! l'un traite avec tant de légéreté ce que l'autre regarde comme si important ! Sir Edmond ne veut que du plaisir, Malvina ne demande que de la tendresse; un moment, en passant, est tout ce qu'il faut au premier; la vie entière de l'autre suffirait à peine au besoin de son cœur. Là où il n'y a aucun accord, peut-on se sentir attiré ? et aime-t-on ce qu'on n'entend pas ? Voilà ce que pensait M. Prior; mais il ignorait que si l'amour est fils de la sympathie, il l'est aussi des contrastes, et qu'il se plaît souvent à réunir, par les liens les plus étroits, ceux que la nature semblait destiner à ne se rapprocher jamais.

FIN DU TOME PREMIER.

De l'Imprimerie de B. CLARKE, Well-Street.

PQ
2211
C412M28
1809
t.1

Cottin, Marie (Risteau)
called Sophie
Malvina

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY